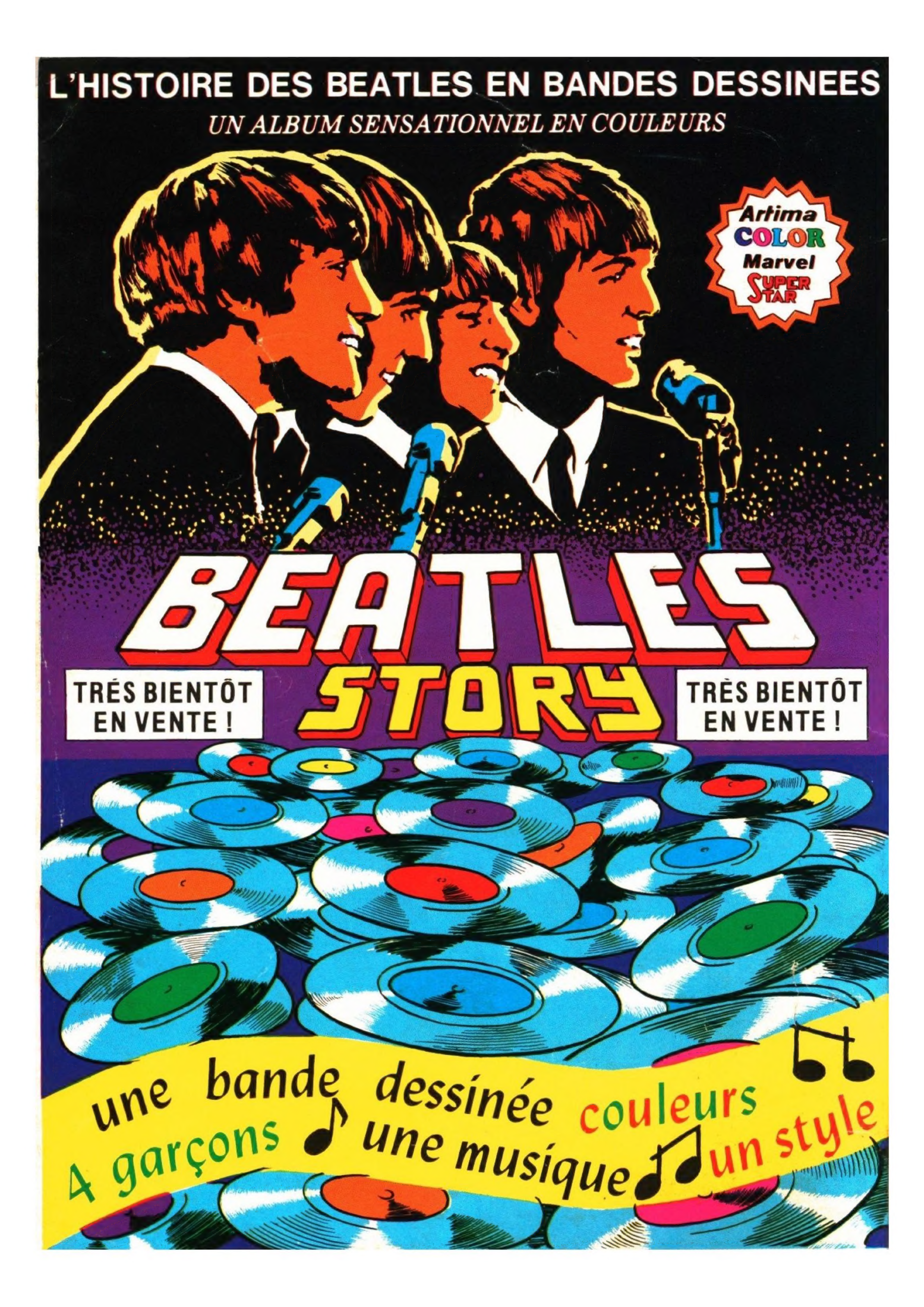
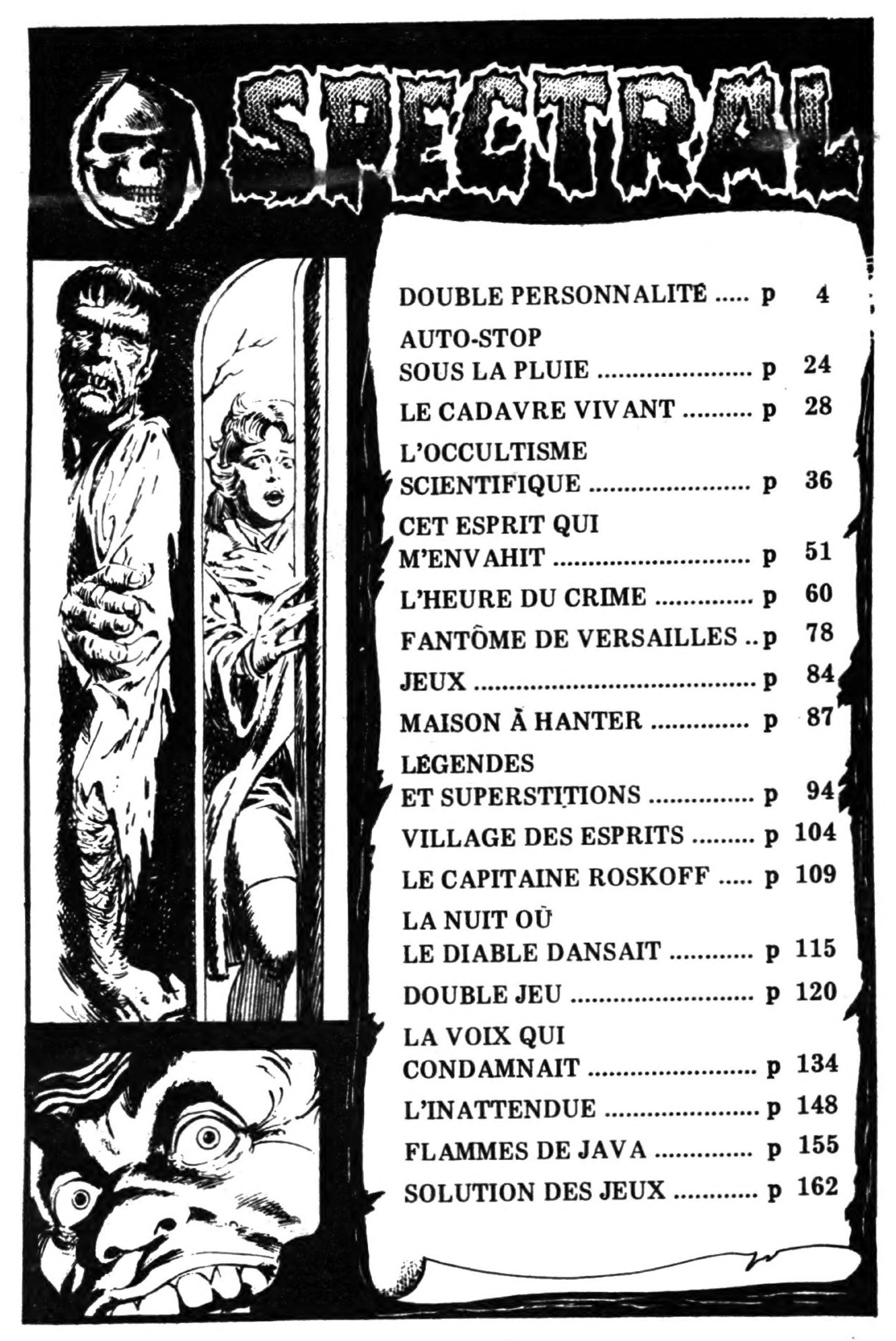
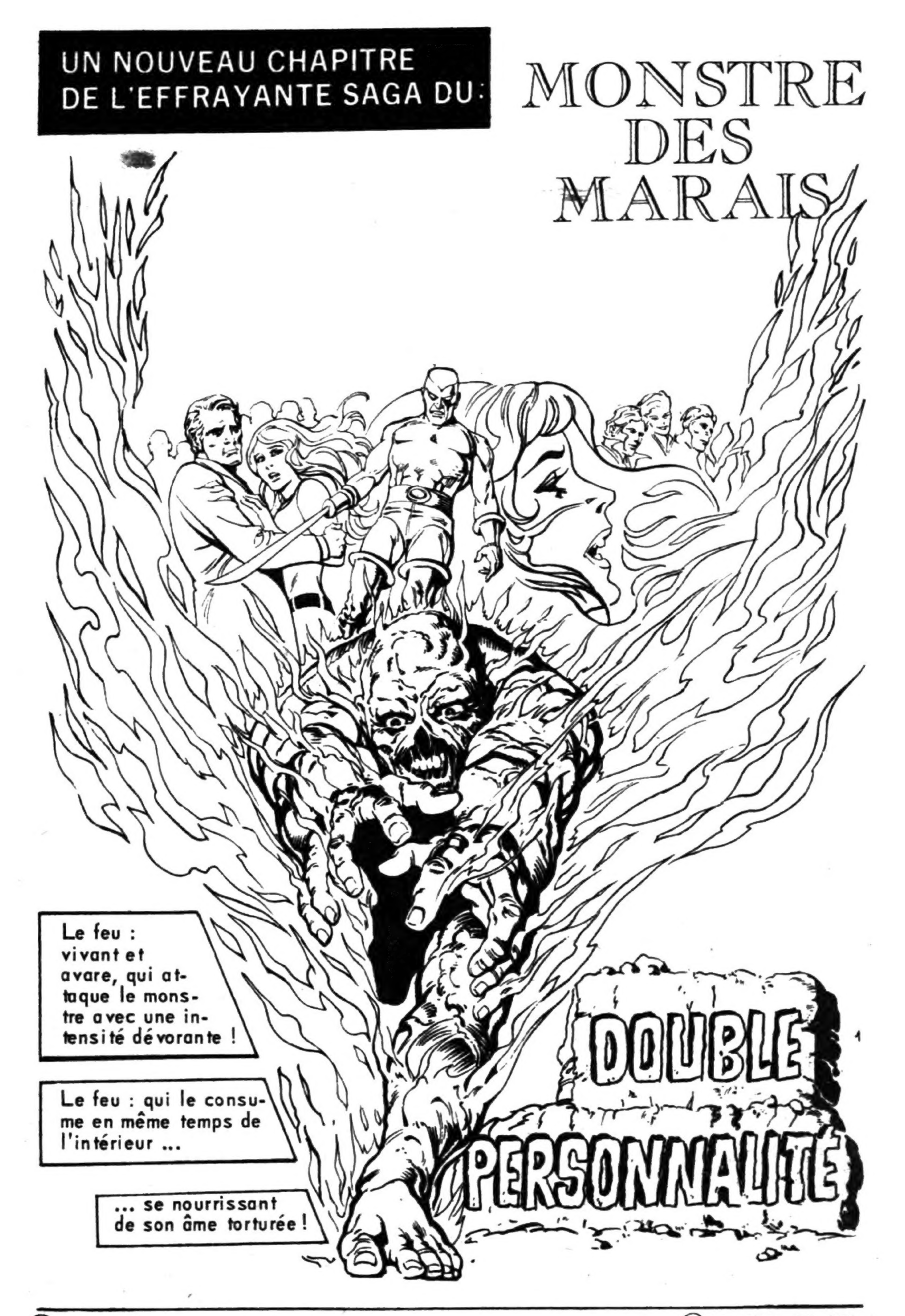

SPECTRAL
MAGAZINE
DE BANDES DESSINÉES,
NOUVELLES
ET VARIÉTÉS.
164
PAGES
TRIMESTRIEL Nº 7
Suisse 2,50 F
Canada 1,25 $
5F
DOUBLE
PERSONNALITÉ
COMICS
POCKET
brea


L'HISTOIRE DES BEATLES EN BANDES DESSINEES
UN ALBUM SENSATIONNEL EN COULEURS
Artima COLOR Marvel SUPER STAR
BEATLES STORY
TRÉS BIENTÔT EN VENTE !
TRÉS BIENTÔT EN VENTE !
une bande dessinée couleurs
4 garçons une musique un style



Publications Arédit
357 boulevard Gambetta 59200 Tourcoing


UN NOUVEAU CHAPITRE
DE L'EFFRAYANTE SAGA DU :
MONSTRE DES MARAIS
Le feu : vivant et avare, qui attaque le monstre avec une intensité dévorante !
Le feu : qui le consume en même temps de l'intérieur ...
... se nourrissant de son âme torturée !
DOUBLE PERSONNALITÉ


Je dois m'échapper ... mais où ? Je ne peux aller nulle part !
C'est malheureusement la vérité. On n'échappe pas au...
... destin !
Seigneur ! Pourquoi moi ?
Pourquoi ?!
Pas d'échappatoire ...
1


... même dans le sommeil !
Alec ! Réveille-toi ! Tout va bien, tu n'es plus le Monstre des Marais ...


Tu es à nouveau humain, et tu as une nouvelle vie ! C'est à dire ... si tu parviens à oublier le passé.
Ruth ! ... Je ... suis navré ... ce cauchemar était si ... vivant. Et si vrai !
2

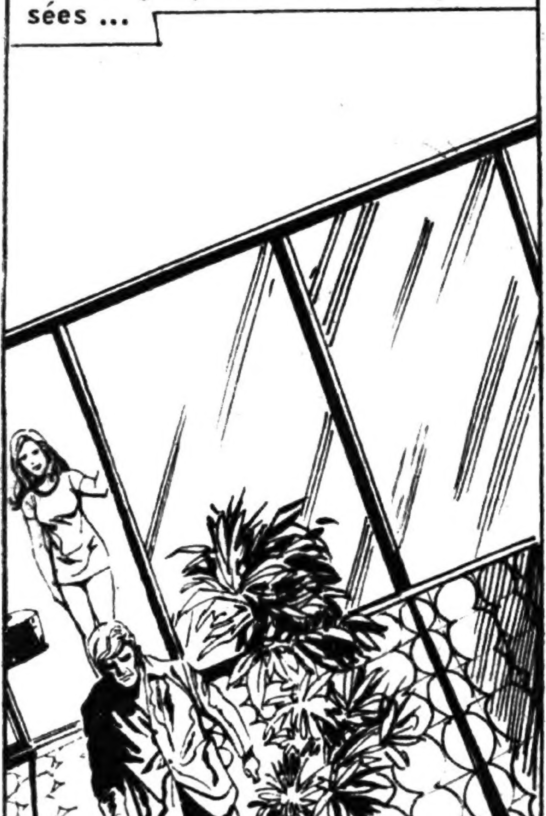

Ces souvenirs sont gravés dans mon âme, Ruth. Je ne peux pas faire comme s'ils ne s'étaient pas produits. Et je ne peux pas oublier que ma femme est morte !
C'est à mon tour d'être navrée, Alec. Je ne te demandais pas d'oublier Linda ... Je voulais seulement dire qu'on ne peut pas changer le passé. Tu ne peux que l'accepter ... et continuer à vivre !


Je le sais. Tu as raison, Ruth. Mais il y a si longtemps que je n'ai été ... humain ... que je ne peux m'empêcher d'avoir des ... doutes.
Quel genre de doutes ?


Après l'agonie, la confusion et les troubles que j'ai endurés ... pourrai-je jamais m'adapter à ma condition d'homme ? Que se passera-t-il si je ne le puis ?


L'idée d'une nouvelle vie m'effraie, Ruth. Où vais-je commencer?
Commence avec moi, Alec ... commence avec moi.


Alors les paroles deviennent silence. Il n'y a plus que la caresse d'une brise légère sur le flanc de la montagne noyée de nuit ...


... et le Dr Alec Holland sort en silence dans l'air froid et humide de l'Oregon pour clarifier ses pensées ...


Quin, Oregon : calme oasis perchée dans les montagnes bleues, à mi-chemin entre le désert des hauts plateaux et la luxuriante vallée de Willamette ...
Shérif, je suis ici pour prendre en charge l'homme connu sous le nom de Sabre.
Cela m'étonne que vous en ayez entendu parler si vite, surtout qu'il n'a été enfermé que depuis hier soir.


Mais vos pièces justificatives sont en ordre, M. Solomon Smith, et si vous dites que les fédés veulent ce Sabre, alors il est à vous.
Merci shérif Kline. Il était sous ma surveillance pour le cas où il aurait fait des siennes et c'est ce qu'il a fait hier.


Suivez-moi M. Smith. Et si ça ne vous fait rien que je vous le demande, qu'est-ce que tout cela signifie ?
Je ne suis pas autorisé à donner des détails ...

... Sauf en ce qui concerne mes ordres immédiats qui sont, comme vous le savez déjà, d'assurer la garde de Sabre !

Peu après, de rares images assemblées par les efforts persistants de différentes nouvelles équipes, et d'autres vues prises occasionnellement et souvent accidentellement, montrant l'errant moussu des marais, voltigent sans bruit dans une pièce sombre...




Mais avant que cette armée ne devienne réalité, il nous faut d'abord apprendre le secret de la formule bio-restaurative et nous ne pouvons le faire qu'en capturant le Monstre des Marais ! Vous avez échoué dans cette tâche, Sabre ! Echoué ... et vous avez dû être sauvé de la prison par Solomon Smith ! Vous n'avez donc plus à faire valoir les droits du chef et qui plus est, la prochaine fois que vous échouerez vous mourrez !
Ainsi ma carrière, mon honneur, ma main droite ne suffisent pas, la prochaine fois ma vie sera mise en gage pour ce monstre ! Je n'échouerai plus !
Si cet insaisissable monstre ne peut être capturé par nos agents, alors je suis d'avis qu'il doit être ...
... détruit !
DAK-KOOM
Ne permettez pas à vos émotions de prendre le pas sur vos meilleurs jugements, conseiller bleu ! Le secret que nous cherchons n'est pas la mort, bien qu'elle soit toujours un dernier recours. Quant à Thrudvang ...
6

«...il est ...»
«...impossible...
... de dire où il est. Il a été muet et hargneux depuis les traitements qui l'ont recréé ...
...et cette mission est sa première désignation en campagne»
Hé, les gars, nous avons de la compagnie ...
... une mauvaise compagnie !
« Son caractère est instable ...»
«...il est facilement contrarié...»
CLUNK
«... et son potentiel de destruction est véritablement immense ...»
«... presque infini ! »
Retire-toi maudit !
Retire-toi !
«Non supervisé, Thrudvang pourrait bien errer en liberté.»
KRA-DA-BLOM!
Ne l'excite pas Bondo ! Saute à bas du camion ...
... vite ! vas-y !
«... et tout incident peut provoquer son hostilité ! »
«Il faut le trouver avant qu'il ne provoque une catastrophe ! »


Mais il est déjà trop tard.
Car déjà la rage folle a remplacé la raison limitée, transformant une rencontre fortuite en une incroyable orgie de carnage et de chaos.
Et derrière ces yeux d'obsidienne, arrachant sauvagement le sombre esprit du grand titan ... se trouve une furie primitive cherchant une expression encore plus directe !
BUH-RA-DOOOM!
Finalement il ne peut la contenir plus longtemps, brusquement elle est lâchée ...
... explosant dans une convulsion inouïe !
La puissance de Thrudvang, le maître de la Terre !
SKR-R-UNCH-H!
9


Alors, aussi soudainement, son tempérament dévoyé prend une attitude inhabituelle. Sa terrible colère irraisonnée diminue ... et Thrudvang s'arrête, incapable de parler ...
YAAIEEE!


... et tristement seul. Il essaye, faiblement mais intensément, de se souvenir. De comprendre.


De lointaines images brûlent dans l'hébétude da sa conscience, souvenirs épars et fragmentaires d'un misérable clochard appréhendé par l'organisation de Colossus ...


... et envoyé hurlant vers le labo de mutation ! Maintenant, il n'est plus qu'un élément ... un de leurs agents.


Et ce choc catastrophique avec les bûcherons n'a été qu'une diversion mineure, un prélude à une mission beaucoup plus importante : Thrudvang doit retrouver le Monstre des Marais !
10


Bonjour, Alec ! Dommage que tu aies raté le déjeuner ...
... mais Ruth a pensé qu'il valait mieux te laisser dormir. De plus tu pourras manger un morceau en faisant tes courses en ville. Comment te sens-tu ?


Très bien ! Cela a été du génie, Edward, de recréer les évènements qui ont fait de moi le Monstre des Marais et de les faire se reproduire à l'envers. Tu m'as redonné une chance d'être humain et cela signifie beaucoup pour moi ... Sapristi ! Cela signifie tout !
C'est à cela que servent les frères, Alec, à s'entraider.
Allons mon cher, tu parleras à Edward plus tard.


Pour le moment, je te veux pour moi seule !
Alec et moi avons toujours été rivaux ! Tandis qu'il gagnait toutes les subventions ...
... pour la recherche, des contrats au gouvernement et la reconnaissance unanime, moi je restais complètement ignoré ... Maintenant il est revenu de la «mort» et tout recommence ... avec Ruth ! Eh bien ça ne recommencera plus Alec ! Non !


Tu sais Ruth ... d'être ainsi en cet endroit, cela efface les années où j'ai été parti et cela fait paraître les évènements qui se sont produits presque irréels ...
Tu parles d'or.
Mais oui. Edward a de la chance ... il était content de rester en Oregon pendant que j'étais obligé de poursuivre une carrière et d'abandonner mon passé.
11


Mais tu es revenu et il est encore temps de construire un nouvel avenir. Tout cela ne demande que ... du courage.
Ackkkkk !
Alec ! Qu'est-ce qu'il y a ?


J'ai eu mal au dos ... pendant une seconde. Mais ce n'est rien, c'est déjà passé.
Tu en es sûr ?


Unghh !
Alec ! ... La transformation ...
... elle a dû sérieusement ébranler ton système ! Je vais appeler un docteur !


Ça ... va, Ruth. Je ... suppose qu'il faut que ... je m'adapte ... c'est tout ...
T'adapter ? Tu pourrais en mourir ...
... est-ce que tu le réalises ?


Je t'ai dit ... que ça allait !
Et je dois te croire ?


Il me faut quelques jours de repos et de récupération, c'est tout. Rentrons, Ruth ...
D'accord. Mais j'en suis persuadée ... tu me caches quelque chose.


Elle a raison. Je ne voulais pas le reconnaître, mais la dernière fois que j'ai ressenti cela c'était comme Monstre des Marais, quand la formule de restauration biologique a fait repousser mon bras ! Seigneur, qu'est-ce qu'elle est en train de me faire maintenant ?
12


Puisque nous devons être associés, Solomon Smith, je vais vous dire ce que je ne leur ai pas dit !
Vous voulez dire que vous avez osé cacher un renseignement aux conseillers ?
Effectivement.


Le Monstre des Marais s'est retransformé en son alter ego humain, se rendant ainsi tout à fait vulnérable. Nous le forcerons à parler avant de le détruire, ainsi nous serons les seuls à posséder son secret. Alors nous marchanderons la formule contre des postes de commandement au conseil !
Vous êtes hardi, Sabre ... très hardi !
Mais ... et Thrudvang ?


C'est le risque, Smith. Je crains qu'il n'ait essayé de localiser le monstre en mon absence et s'il le trouve avant que nous arrivons ... eh bien, on ne peut pas dire ce qui arrivera au Dr Holland !


Objectif repéré. Le petit mouchard implanté dans l'épaule du Monstre des Marais transmet toujours son signal ... et pour Thrudvang, cela suffit !
13

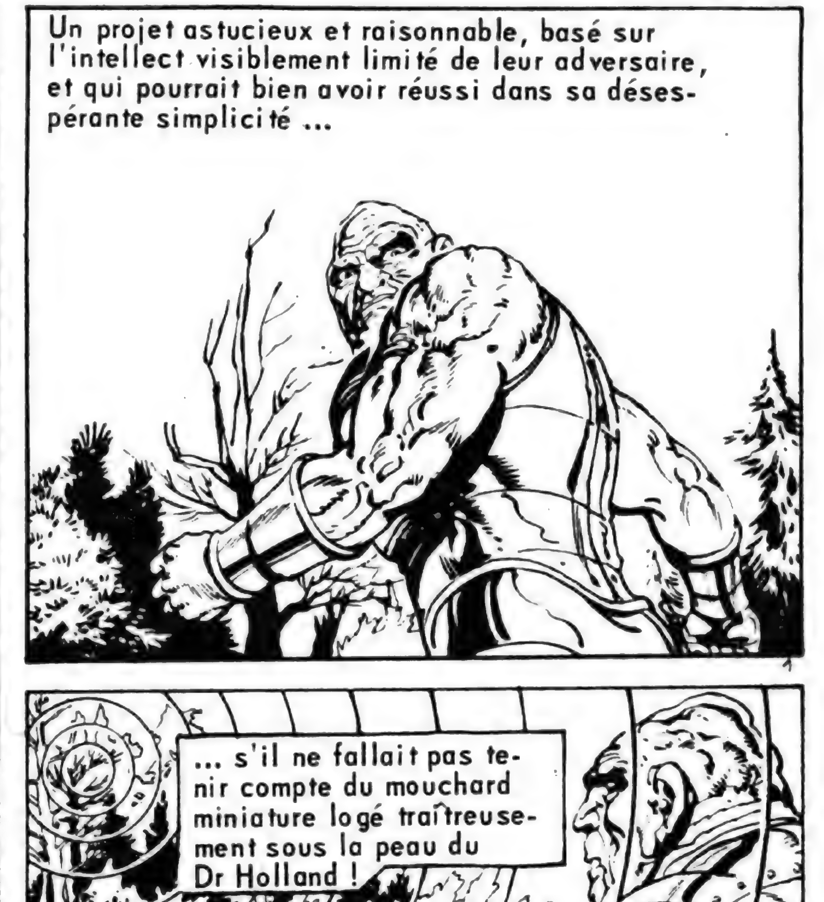

Car il est le maître de la Terre et son assaut est précis...
...inattendu...
SKRREEE!
...et absolument inévitable !
Ruth et Alec n'ont même pas le temps d'envisager la réalité de la mort...
...avant d'être épargnés par sa sanglante embrassade ...
KAR-AASH!!
...et une certaine option de survie leur est donnée .
Une option très précaire et peut-être très courte...
THOOM!
Je suis encore ... étourdi ... tout se passe ... si vite !
Seigneur ! Il faut que ... je ...
... bouge !
14


Je ne sais pas qui est ce cogneur ni pourquoi il s'en prend à moi ...
«... mais je sais comment je réagirais si j'étais encore le Monstre des Marais ! Malheureusement je ne le suis plus ...»
... et cela signifie que ce combat inégal pourrait se terminer par ... ma mort !
Non ! Il faut que j'arrive à Ruth, avant que cette montagne humaine n'arrive à moi sinon, elle aussi deviendra une victime !
THWOOSH
Grâce a Dieu, elle n'est qu'évanouie ! Contusionnée ... mais vivante !
Maintenant, il ne reste plus ... qu'à s'échapper !
15


Mon adversaire est gros ... Mais il n'est pas rapide ! Il se fie plutôt à une inquiétante aptitude à briser la terre ...
FRA-KOOM !


... que j'espère pouvoir distancer rapidement, vu que je ne peux pas transporter Ruth très loin ! Je suis toujours choqué à cause de l'accident ... je risque de m'évanouir à tout moment ...


... mais si je peux mettre suffisamment de distance entre lui et nous avant que cela ne se produise...
... et rester hors de vue, peut-être ne pourra-t-il pas nous trouver !


Un projet astucieux et raisonnable, basé sur l'intellect visiblement limité de leur adversaire, et qui pourrait bien avoir réussi dans sa désespérante simplicité ...
... s'il ne fallait pas tenir compte du mouchard miniature logé traîtreusement sous la peau du Dr Holland !
16


A temps ! Comme je me souviens bien de son laborieux passage dans le marais ... faisant de mon existence un tourment d'introspection misérable et interminable ! Et à moins que je ne puisse remettre Ruth sur pied, c'en est fini de nous ... ici-même, en plein air ! Ruth ... réveille-toi !


Quoi ? ... Alec ! Ça ... ça va ?
Ouais ... mais ...


Tu souffres !
Cela n'a pas d'importance, Ruth. Seulement... écoute-moi ...


Non, Alec ... non ! Tu n'es pas une sorte de martyr ...

... tu es un homme ...

... et je ne te laisserai plus souffrir seul !

Le temps : un seul moment qui se prolonge tendrement ... puis disparaît !

Alec !

Une brève éternité, brutalement interrompue par un sinistre marcheur qui suit une piste insidieuse de signaux radio !

18


Ruth ...
... il ...
... faut ...
... te sauver !
Pas sans toi Alec ! Pas sans toi !
Sauve-toi, sapristi !
Elle ne bouge plus ... L'accident ... maintenant ceci ! C'est trop pour elle.
On dirait que je vais m'évanouir mais je ne peux pas ! pas encore ! Il faut que je continue, que je le détourne d'elle !
Je ne puis le croire ! Je viens d'avoir un trait de génie !
Bien que le pont soit ici depuis que je suis gosse, il n'est pas nécessairement ... permanent ! Après tout, cette brute sans cervelle pèse certainement une demi-tonne ...
... et quand je serai passé, cela sera suffisant pour envoyer cette construction ... et lui ... plonger dans les gorges du fleuve Mackenzie ! Sinon ... je suis liquidé !
19


Seigneur ! Le voici ! mais je ne suis pas encore prêt ... Je ... je suis un homme mort!
SPRANG!
Thrudvang, le maître de la Terre, pousse un cri, un terrible cri de désespoir qui lui déchire les muscles gonflés de la gorge ... puis, d'une manière abjecte, s'évanouit dans ... le néant.
Les survivants restent là, silencieux ... car le temps de vivre est revenu et cela suffit.
Je ne sais même pas ce dont il s'agissait ... c'est l'étrange vérité ... et cela m'effraie. Peut-être aurais-je dû rester dans la solitude au lieu de chercher à guérir et de mettre les autres dans l'ombre de ma sombre destinée ! ... Aujourd'hui nous en sommes sortis vivants ... c'est le principal Mais mes cauchemars reviendront toujours me hanter ...
20



Il pleuvait à seaux. Il aperçut la fille au travers du pare-brise, dans le va-et-vient incessant de l'essuie-glace : debout sous la pluie en bain-de-soleil orange, elle agitait désespérément la main. Il n'aimait guère prendre des auto-stoppeurs à son bord, mais, outre que la fille lui semblait très belle, il lui paraissait inconcevable de laisser un être humain quel qu'il fût, homme ou femme, sur une route de campagne non asphaltée, par un temps pareil.

Il stoppa juste devant elle et ouvrit la portière. Elle bondit auprès de lui, trempée de la tête aux pieds, dégouttante de pluie, inondant tout autour d'elle. Avec ses longs cheveux châtain roux, trempés eux aussi, et qui lui tombaient au-dessous de la poitrine, elle avait tout l'air d'une chatte repêchée dans un ruisseau. Une fois la portière refermée, elle sourit un peu nerveusement.

— Merci, monsieur, dit-elle en français, merci beaucoup.

Puis elle éclata de rire très fort ; et cela dura un moment.

« Ah ! se dit-il, c'est une Française, et elle est soûle. »

Tout ce coin, près de la mer, regorgeait d'étrangères qui buvaient le vin doux du pays au goulot, puis, telles des phalènes, se mettaient à tourner autour des hommes.

— Où puis-je vous déposer, mademoiselle ? demanda-t-il en français.

— Où vous voudrez, répondit-



elle, je ne vais nulle part. Vous parlez très bien le français, monsieur.

— Oh ! dit-il, mais c'est un compliment, et nous allons continuer de parler en français.

Ce n'était pas un *latin lover*, un bourreau des cœurs. Non, c'était seulement un jeune instituteur qui passait son congé annuel dans une colonie de vacances marine qui accueillait les enfants du personnel d'une grosse société milanaise. Il y était moniteur, de sorte que ses vacances, qui ne lui coûtaient rien, lui rapportaient même quelque argent. Mais, sans être un *latin lover*, aucun homme digne de ce nom ne pouvait point ne pas profiter d'une occasion pareille.

— Il pleut trop fort, mademoiselle, et il vaut mieux que nous nous arrêtions un moment sous ces arbres, dit-il.

— Oui, monsieur, oui.

Et elle se mit de nouveau à rire, nerveusement, presque hystériquement.

A peine eut-il stoppé qu'il l'embrassa sur la bouche. Elle devait être terriblement soûle, car elle lui rendit immédiatement son baiser, en le serrant très fort dans ses bras. Mais, brusquement, alors que la pluie tambourinait sur le toit de la voiture, elle le repoussa en disant, d'une voix haletante :



— Je ne veux pas mourir, je ne veux pas mourir.

Il s'écarta un peu d'elle, sans bien comprendre, mais avec le sentiment qu'elle parlait sérieusement.

— Pourquoi dis-tu que tu ne veux pas mourir ? demanda-t-il.

— Parce que, dit-elle — elle avait déjà les yeux fermés et parlait avec peine, — parce que je suis en train de mourir. J'ai pris soixante comprimés de valériane, deux tubes entiers, là sous la pluie. Comme ça, sans rien pour les prendre. (Elle parlait maintenant comme dans un délire ; et de fait, elle délirait.) Je tenais les comprimés dans le creux de mes deux mains, ça me faisait comme un verre, et, quand il y avait assez d'eau de pluie, je les avalais. Pas difficile, tu sais, c'étaient des tout petits comprimés ... Comprends-moi mon petit... Mon ami, un Marseillais, m'a plaquée pour partir avec une autre, et il m'a pris tout mon argent. Alors, bien sûr, j'ai voulu mourir, et puis aussi parce que l'été était fini. Il pleut, il pleut, il pleut, et moi j'adore le soleil, le soleil. Mais maintenant, je ne veux plus mourir, je ne veux plus, mon petit ! Sauve-moi, sauve-moi, je ne veux plus mourir...

Ce dernier mot ne fut seulement qu'un murmure ; et elle sombra dans l'inconscience.

Il embraya aussitôt, et fonça sous la pluie diluvienne. Il y

3a



avait un hôpital quelques kilomètres plus loin.

— Je regrette, dit la directrice de la colonie de vacances, mais je me vois obligée de renoncer à votre collaboration, cher monsieur. Le personnel de notre société confie ses enfants à notre colonie parce qu'il est sûr de la moralité de nos collaborateurs. Or on a vu votre photographie dans tous les journaux, les carabiniers vous ont interrogé trois jours durant, on ne sait pas encore très bien pourquoi vous vous trouviez en voiture avec cette Française, ni quelle est exactement la nature des rapports que vous entretenez avec elle.

— Bon, se dit-il, me voilà congédié, mais Monique est sauvée. »

La dernière touriste de la côte, cette belle fille qui aimait tant le soleil, était vivante. Et c'était là l'essentiel. Quant à lui, il se jura bien de ne plus jamais prendre qui que ce soit dans une voiture, et surtout pas les jolies filles.

FIN

Extrait du livre :
Les nymphettes meurent aussi !
Paru chez Plon

4a

Comment pouvait-il endurer le traumatisme, l'agonie sans fin qui détraquaient le corps et l'esprit d'un autre homme ? Des gardiens de prison terrifiés se le demandaient. Mais comment ces brutes auraient-elles même osé penser que ce nouveau pensionnaire convoitait le secret de celui qu'on appelait ...

LE CADAVRE VIVANT

Son arrivée à la prison d'Etat de l'Arizona commença par une scène choquante et un revirement absolu ...

Je vous en prie, laissez-moi tranquille ! Je n'ai rien fait !

Ah, la ferme ! Heureusement que tu n'as rien fait ...



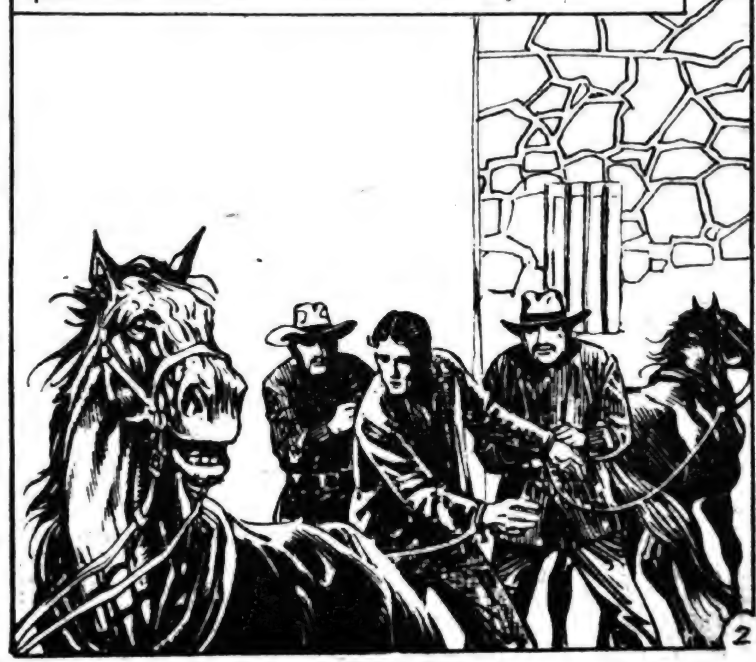



Tu crois ... ? Tiens, maintenant, tu en es sûr !
THWACKK
CRUNNNCH


Si Edgar C. Fowler était, en ce jour du début de 1912, dégoûté d'une telle sauvagerie, il devait bientôt souffrir comme victime d'épisodes aussi violents.


Cela commença par une menace immédiate ...
On ne chouchoute pas les escrocs, ici ! Vu ? Si tu n'es pas d'accord, la même chose pourrait bien t'arriver !
La persévérance l'emportera ! Je résisterai à tout ... parce que je suis décidé à rester vivant !


Ouais ? On verra ça ! On te brisera comme on l'a fait avec tous les autres ... ou on te tuera en essayant ! Maintenant mets tes frusques d'escroc ! On va voir ce que tu peux supporter !

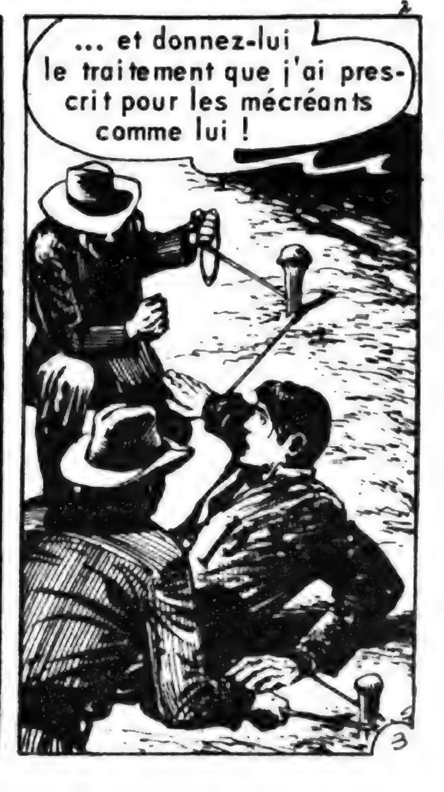

Aussi courageux qu'il fût, Fowler ne put s'empêcher de sentir le frisson glacé de la peur quand sa brutale initiation commença ...
2


Je ... je suis ... démantibulé ! Oh, mon Dieu ... mon Dieu, la douleur est ... insupportable ! ...


Mais alors que son indescriptible agonie menaçait de le précipiter dans l'abysse final de la folie, un étrange retour du destin se produisit ...
Arrêtez ! Arrêtez cela immédiatement, vous entendez ?
Ce type en a fait assez pour deux, alors on va le diviser en deux, chef !


Comment vous, les gardiens, pouvez-vous prendre sur vous d'infliger une telle cruauté? Si quelqu'un mérite de donner un châtiment, c'est moi !


M ... merci, chef ...
De quoi ? Maintenant, vous deux, étendez-le sur le sol ...


... et donnez-lui le traitement que j'ai prescrit pour les mécréants comme lui !


Et dans les moments de cauchemar qui suivirent, Fowler, incrédule et horrifié, se vit aspergé d'eau froide ...


Car il savait quelle douleur crucifiante l'attendait quand le terrible soleil desséchant de l'été racornirait les lanières de cuir ...






... serrant, rétrécissant, affermissant les liens ... coupant, mordant dans sa chair comme des lames tranchantes ...
Oh Seigneur ... combien de temps pourrai-je résister... à ceci ? C'est comme si des couteaux brûlants ... écorchaient mes poignets ... et mes chevilles ...


Miséricordieusement, longtemps avant que son corps tourmenté et ravagé ne se rende à la nuit calme et silencieuse ...
... Fowler glissa dans l'oubli de l'inconscience, lui épargnant toute angoisse ultérieure.
4


Le matin n'apporta aucun répit, mais une nouvelle terreur ...
Délivrez-le ! Je ne sais pas comment il a survécu, mais il souhaitera ne pas l'avoir fait quand j'en aurai fini avec lui !


Jetez-le dans le trou !


J'espère que tu as bien regardé l'extérieur, Fowler ! Tu ne vas plus le voir pour un bon bout de temps. Ha, ha, ha !


Pendant de longues, d'interminables minutes, il resta accroupi là, essayant d'accoutumer ses yeux à l'obscurité, l'esprit stupéfié par son horrible incarcération ...


Le temps ... une éternité passa ... avec comme seule mesure la terreur qui envahissait son âme ...
C'est la fin ! Ou je mourrai de faim ... ou je perdrai l'esprit !
5



... jusqu'à ce qu'il cédât devant l'inévitable, l'horrible vérité ...

Je ne peux pas ... continuer ... comme ceci ... plus longtemps ...

Puis, comme si mille ans avaient passé ... était-ce rêve ou réalité ?

On n'a entendu aucun bruit, aucune plainte, chef. Il doit être mort !

Ou évanoui ! Sortez-le !






Par le pouvoir de sa volonté, il pouvait projeter son moi fantômatique comme si c'était une autre identité !
Mon esprit me quitte ... se libérant de mon misérable corps ... pour s'échapper vers le monde extérieur ! ...

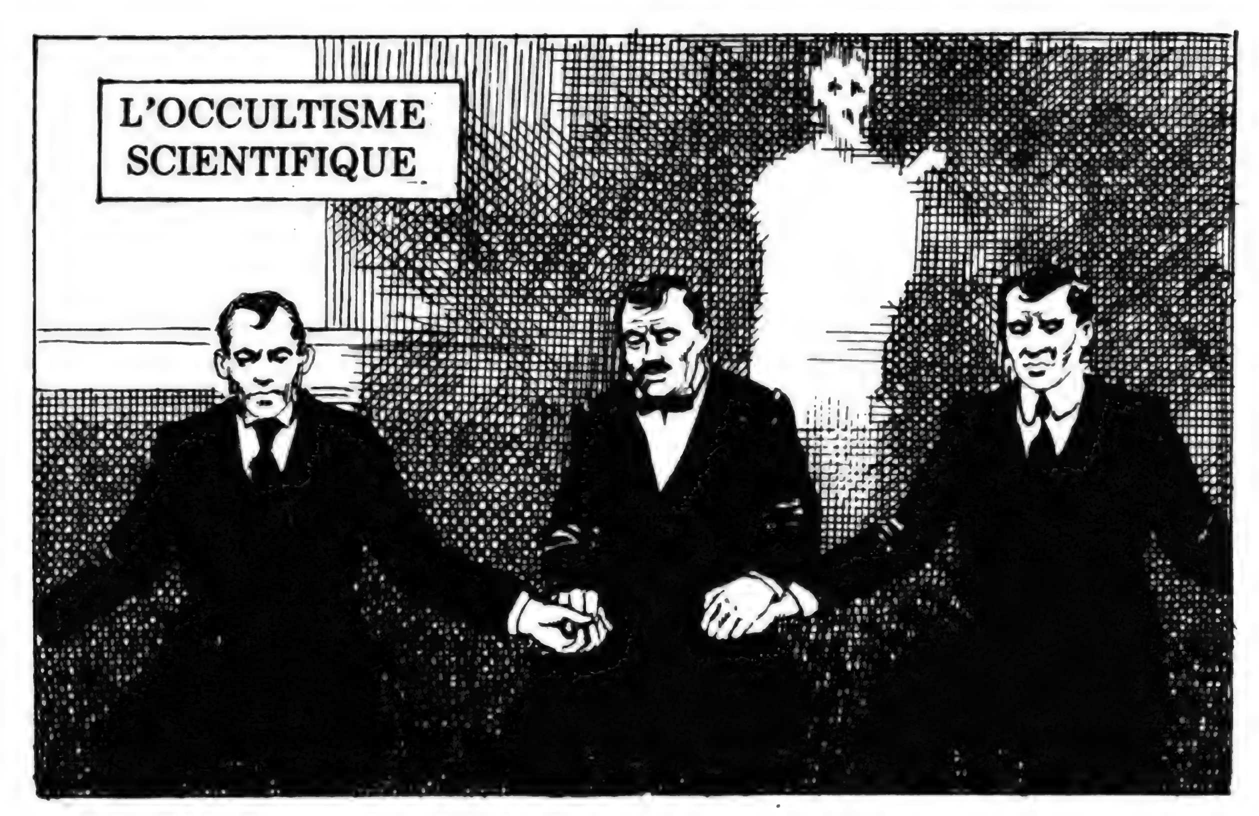

Je ne peux pas mourir ... Je ne le ferai pas ... aussi longtemps que je ne cèderai pas !


Par une véritable puissance de volonté... Je puis faire en sorte... que mon âme contrôle mon corps ... me gardant en vie !


A dater de cette nuit, ayant fait cette découverte, rien ne pouvait plus lui faire de mal. Finalement libéré sur parole, son bizarre comportement attira l'attention de Jack London ...
... qui écrivit un livre sur son étrange incarcération, livre qui fut immédiatement un succès ...
LE VAGABOND DES ETOILES
Jack London


Il y eut pourtant une paille dans le fantômatique phénomène d'Edgar C. Fowler ...
En demandant à son fantôme d'apparaître, il apprit à sa grande consternation qu'il ne le pouvait que lorsque sa vie était en péril !
FIN


livre de bandes dessinées en vente chez votre fournisseur habituel.
ORAGE AUX ENFERS
le FILS de SATAN
DÉFIE SON PÈRE
craignez les foudres qui ne manqueront pas d'éclater dans ce combat des forces du mal.



Le spiritisme est de date relativement récente ; ce n'est que vers 1848 que deux jeunes filles américaines entendirent des coups mystérieux frappés dans les murs et virent des objets se déplacer spontanément, les bruits entendus furent immédiatement interprétés, et les révélations extraordinaires que l'on recueillit firent croire que les esprits des morts pouvaient seuls être en cause. L'épidémie spirite fit de rapides progrès ; elle envahit la France vers 1853 et son extension en Europe fut si rapide que bientôt l'on ne put plus trouver une petite ville qui n'eût son cercle d'études spirites. S'il faut en croire Gilles de la Tourette, il y avait à Paris à la fin du siècle dernier plus de 20 journaux spirites, plus de 500 cabinets de consultations et plus de 40 000 affiliés Grâce à cet élan extraordinaire les résultats devinrent plus frappants ; on ne se contenta plus de causer avec les esprits, on les fit écrire et bientôt on les photographia, on les moula, c'est-à-dire qu'on les matérialisa. C'est ainsi que Crookes obtint les célèbres photographies de Katie King, qui était un personnage se formant de toutes pièces devant les yeux de l'expérimentateur.

Mais on découvrit bientôt que certains photographes exécutaient leurs images spirites en ayant recours à des manœuvres frauduleuses ; des procès s'ensuivirent et les escrocs furent condamnés.

1b

Cependant, si l'on peut attribuer les photographies spirites à des manœuvres artificielles, *conscientes* ou *inconscientes*, on ne peut nier l'existence réelle des tables tournantes et parlantes, ainsi que celle des phénomènes si remarquables d'écriture spontanée. Les faits en eux-mêmes se produisent, l'interprétation seule en est fausse. On peut réaliser ces expériences quand on le veut ; il suffit que plusieurs personnes se mettent autour d'une table, dans la position cabalistique, le petit doigt de chacun des assistants touchant celui du voisin, pour sentir, au bout de quelque temps, la table se mouvoir, tourner, danser, parler, etc.

L'explication scientifique de ces phénomènes n'est pas neuve : déjà en 1854, c'est-à-dire un an après l'introduction du spiritisme en France, l'abbé Moigno affirmait que les tables ne tournent que parce qu'on les pousse. Si, en effet, on recouvre la table d'une couche de talc, les mains des assistants glissent et la table ne bouge plus.

En 1855, Gros-Jean reprit l'idée de l'abbé Moigno en la complétant d'une façon véritablement étonnante. Ce psychologue montra, le premier, comment un mouvement peut être involontaire et inconscient tout en restant cependant intelligent, grâce à la « disjonction des liens hiérarchiques qui unissent la volonté, l'intelligence et l'organisme ».



2b

« Tables parlantes, écriture involontaire, parole involontaire, rappings et knockings, médiums, somnambulisme, telles sont, dit *Gros-Jean*, les différentes formes que revêt le phénomène de scission intellectuelle qu'on pourrait peut-être convenablement désigner sous le nom de « sybillisme », d'après son mode de manifestation le plus élevé et celui, sans aucun doute, qui a joué dans le monde le rôle le plus important, puisque, transformé en institution publique, il a été pendant des siècles la base de la sanction des religions. »

Aujourd'hui, nous connaissons l'automatisme psychologique ; nous savons qu'à côté du fonctionnement psychique supérieur, conscient et volontaire. il y a un fonctionnement psychique inférieur, automatique, mais intelligent. Ce fonctionnement se manifeste à l'état de veille chez les personnes distraites ; il est beaucoup plus évident dans l'état de sommeil naturel (rêves, cauchemars) et surtout dans l'état d'hypnose ; il se montre enfin d'une manière très manifeste dans certains états tels que l'hystérie, l'épilepsie et les symptômes qui les accompagnent (suggestibilité pathologique, dédoublements de la



personnalité, idées fixes, etc.)

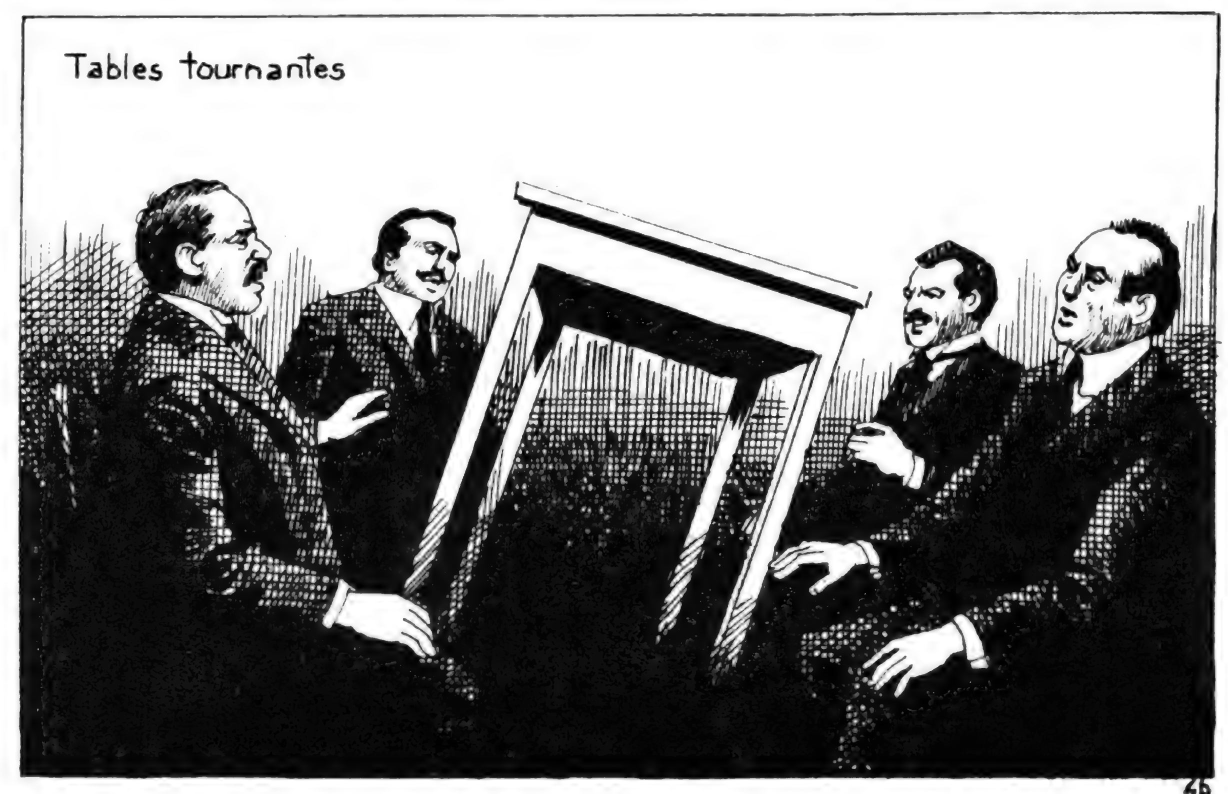
Pour réaliser les phénomènes des tables tournantes et parlantes, ainsi que l'écriture spirite, il ne faut pas nécessairement y croire, mais il ne faut pas opposer de résistance, il faut penser fortement aux manifestations que l'on veut produire dans ces conditions, les muscles exécutant inconsciemment et automatiquement les mouvements nécessaires à la production du phénomène attendu. Si l'on examine d'ailleurs les écrits et les paroles des soi-disants esprits, on voit immédiatement qu'ils sont l'œuvre des assistants : Cor-

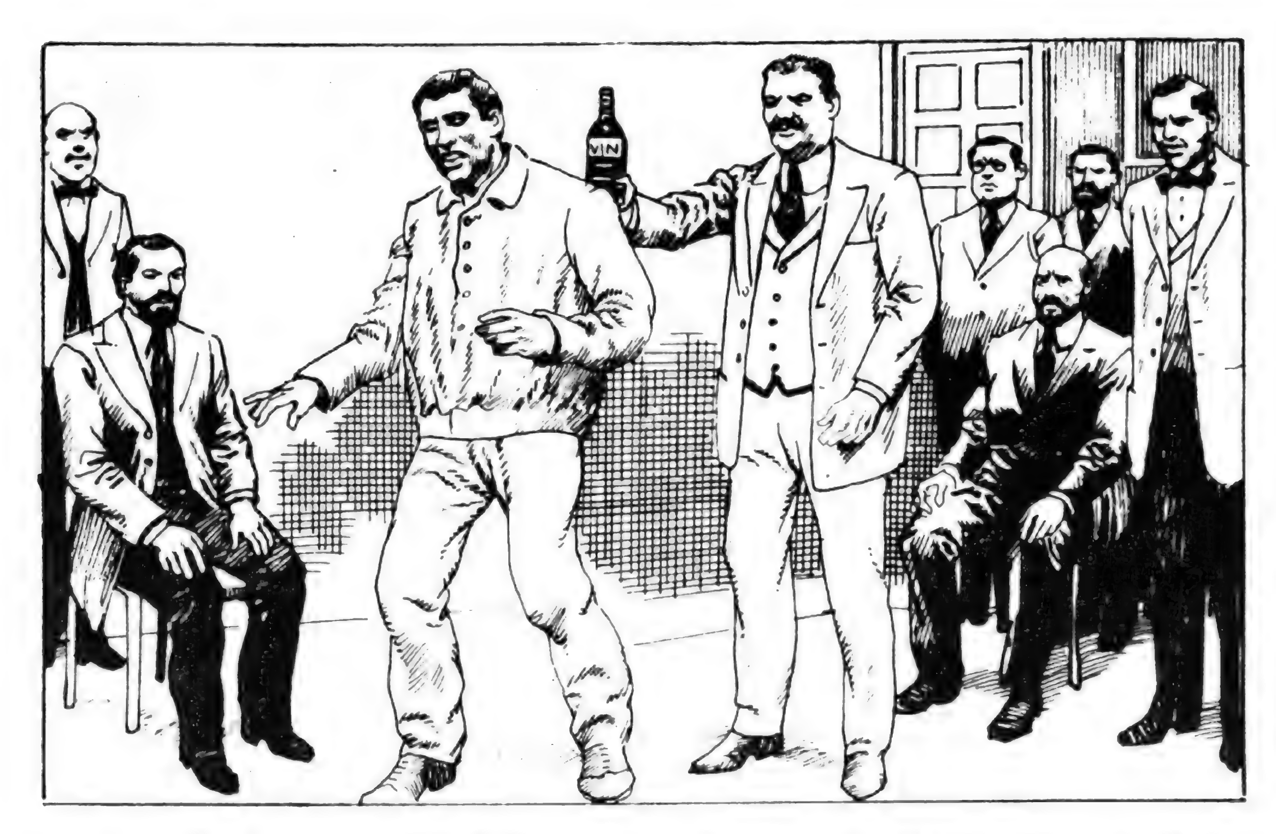
neille fait des vers impossibles Bossuet signe des sermons ridicules et les renseignements donnés par les esprits ne dépassent jamais les connaissances actuelles.

C'est encore l'automatisme psychologique qui explique la divination de la pensée que Cumberland et d'autres réalisent si bien ; le sujet qui dirige le devin pense fortement à l'acte qu'il désire voir exécuter ; toutes ses facultés mentales sont concentrées sur cet acte, immédiatement les centres inférieurs entrent en vibration à l'insu du sujet et dirigent l'expérimentateur. Dès que le directeur ne pense plus assez fortement à l'acte qui doit être exécuté, le devin s'arrête, indécis, il ne peut continuer ; c'est que le centre psychique du sujet, n'étant plus distrait, empêche les centres inférieurs de diriger le prestidigitateur.

Nous sommes loin, dira-t-on peut-être, de l'occultisme scientifique ! Pas autant qu'on pourrait le croire ; ces prémisses étant posées, nous pouvons aborder l'occultisme. Les phénomènes occultes se relient intimement aux phénomènes spirites : en effet, parmi les expériences réalisées par les médiums, que l'on peut appeler scientifiques, en raison des études sérieuses dont ils ont été l'objet, il en est un certain nombre qui sont absolument comparables à celles que nous venons d'étudier.

C'est ainsi que dans l'expo-





sé détaillé des expériences faites avec Eusapia Paladino, on retrouve toujours des tables tournantes, dansantes et parlantes ; toujours aussi ces tables ne sont animées que lorsque les assistants font la chaîne dans la position cabalistique.

Indépendamment de ces phénomènes vulgaires, les médiums scientifiques tels que Home, Slade, Eusapia Paladino en produisent d'autres bien plus complexes, ils provoquent des mouvements d'objets matériels, des attouchements des apparitions, tout cela d'une manière si nette que des hommes de science n'ont pas hésité à signer des rapports très concluants.

On ne peut relater ni résumer ces nombreuses expériences, voyons seulement quelles sont les conditions dans lesquelles ces expériences ont été réalisées, et efforçons-nous d'établir rigoureusement les faits.

Constatons d'abord que les bons médiums sont toujours des névrosés ; pour ne parler que d'Eusapia, disons qu'elle est hystérique ; dès l'âge de huit ans elle fut sujette à des hallucinations obsédantes ; plus tard elle eut des attaques de nerfs, ainsi que de nombreux symptômes névropathiques. A vingt-deux ans elle commença son éducation médianique sous la direction d'un spirite fervent, M. Dorniani ; elle est très hypnotisable et très suggestible. Eusa-

pia est donc susceptible de présenter non seulement l'automatisme psychologique, inhérent à tout être humain, mais encore l'*automatisme pathologique* qui, dans l'hystérie, est développé au plus haut point.

Pour produire ses effets médianiques, Eusapia entre en *transe,* elle est agitée, anxieuse, sa sensibilité à la lumière devient telle que le moindre rayon lumineux provoque des spasmes généralisés, des gémissements, du tremblement. C'est pourquoi, le plus souvent possible, Eusapia réclame l'obscurité complète, il est assez rare qu'elle consente à opérer dans un endroit éclairé, et ce que j'appelle « un endroit éclairé », n'est ni le grand jour, ni la lumière d'une forte lampe c'est une demi-obscurité permettant seulement de distinguer le contour des objets.

L'impression générale qui ressort de l'ensemble des expériences d'Eusapia, c'est que les phénomènes occultes ont d'autant mieux réussi que l'éclairage était moins fort : « *A mesure que les conditions devenaient plus précises, les résultats devenaient plus médiocres.* »

Les expériences faites à Naples en 1893 ne paraissent pas plus probantes : un des as-

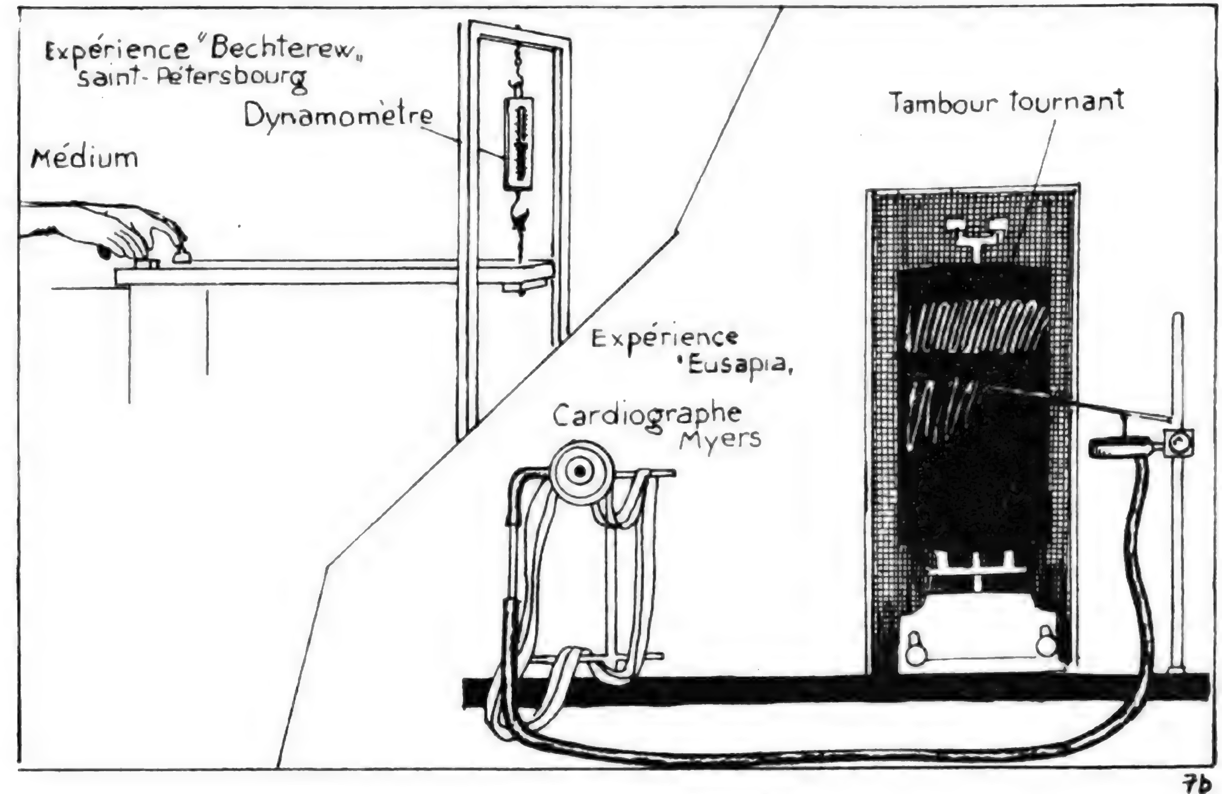


sistants, le professeur K..., fit remarquer que chaque fois que le médium produisait la lévitation de la table, sa robe adhérait intimement aux pieds de cette table. Après avoir assisté à quelques expériences, M. K... se leva brusquement et sortit sans rien dire ; il est vraisemblable que ce savant avait acquis la conviction que les phénomènes dont il avait été témoin n'étaient dûs qu'à de simples tours de prestidigitation.

Les expériences de Rome faites en 1893 ne sont que la reproduction des précédentes, celles faites dans la même ville en 1894 eurent pour témoins deux hommes d'une valeur scientifique incontestable, M. Charles Richet (de Paris) et M. von Schrenck-Notzing (de Munich).

Les expériences faites à Varsovie en 1893-1894 paraissent plus démonstratives, mais on ne relève parmi les assistants qu'un seul nom connu, M. Ochorowicz.Tout en admettant la réalité des phénomènes occultes, ce savant ne peut s'empêcher de signaler que la suggestion y joue un rôle important, et qu'il existe une série de transitions entre le médianisme d'ordre inférieur (automatisme, fraude), et le médianisme d'ordre supérieur, ou extériorisation de la motricité.

M. Richet assista aux nouvelles expériences faites chez lui en 1894, au château de Carqueiranne, et à l'île Roubaud,





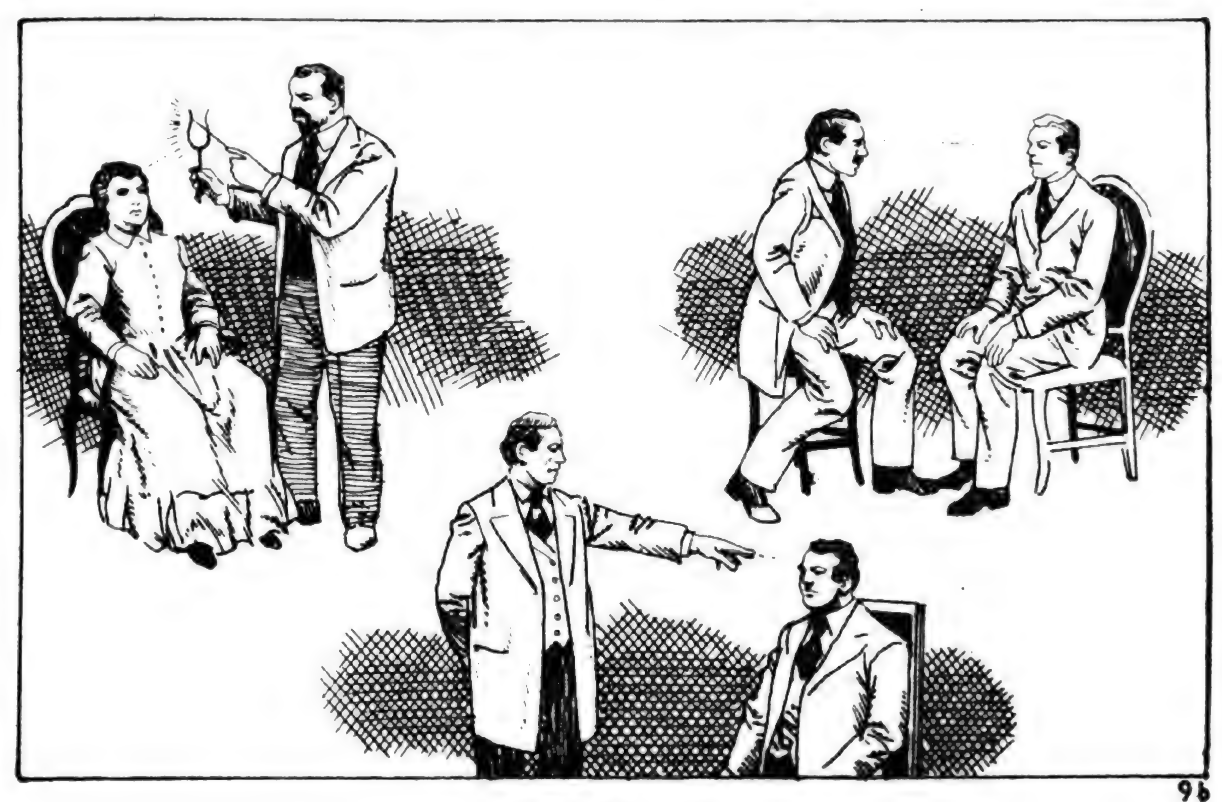
Ochorowicz, von Schrenck-Notzing et Myers se trouvaient parmi les expérimentateurs. Un des assistants, M. Lodge, lut dans la suite devant la Société d'études psychiques de Londres, un rapport dans lequel il cherchait à prouver que tous les phénomènes produits par Eusapia sont le résultat de la fraude. Il est juste de dire que ce rapport fut immédiatement combattu avec un certain succès par M. Richet. En 1885, Eusapia refit ses expériences à Cambridge chez M. Myers, elles échouèrent complètement et les expérimentateurs découvrirent de nombreux trucs à l'aide desquels ils purent reproduire, en partie, les phénomènes occultes, sans l'intervention du médium. A cela les expérimentateurs français répondent que l'on avait tort de tolérer la fraude et que, de cette manière, on la suggérait mentalement.

Enfin les expériences d'occultisme furent reprises chez le colonel de Rochas à la villa de l'Agnélas en 1895. Parmi les assistants se trouvaient le Dr Dariex et M. Sabatier. Ces expériences réussirent comme celles de Naples, de Rome, de Varsovie et de l'île Roubaud. M. Sabatier remarqua cependant qu'Eusapia refusait de lui laisser tenir sa main gauche à pleine main, qu'elle la retirait peu à peu de manière à laisser seulement la paume de la main et surtout le poignet (de M. Sabatier) en

contact avec sa propre main, enfin qu'elle agitait constamment cette main, la portant vers la main droite superposée à celle d'un autre assistant. M. Sabatier pensa qu'Eusapia avait pour but de remplacer insensiblement sa main gauche, placée sur celle de l'autre expérimentateur, par sa main droite tenue par lui. On dira peut-être que cette série d'expériences faites par des hommes de science bien connus doit être considérée comme une série de preuves pour ainsi dire irréfutables de l'existence réelle de l'occultisme. C'est malheureusement ce que l'on a trop pensé, c'est grâce à la notoriété de ceux qui se sont fait les défenseurs des phénomènes occultes que l'incrédulité première a fait place au doute chez beaucoup, et à la foi chez certains.

Mais une telle influence, bien excusable et bien compréhensible dans le monde extra-médical, ne peut se faire sentir aussi facilement chez les médecins, dont les études ont enseigné le scepticisme le plus rigoureux.

On parle aussi de l'hypnotisme et de l'incrédulité dont il fut l'objet au début ; mais dès le début il a toujours été possible d'hypnotiser un grand nombre de personnes en plein jour et en public. Il ne fallait pas, comme pour l'occultisme, un sujet tout à fait exceptionnel — hypernévrosé et maintes fois surpris en flagrant délit de fraude — et des



conditions d'expérimentation complètement spéciales.

Eusapia trompe très fréquemment — c'est là un fait que tous les expérimentateurs ont signalé ; — trompe-t-elle consciemment ou inconsciemment, peu nous importe ; ce qui est essentiel, c'est qu'elle cherche toujours à frauder, et que toujours, lorsqu'on a voulu la soumettre à des conditions d'expérimentation tout à fait rigoureuses, ou bien elle a refusé d'opérer, ou bien elle a échoué.

L'occultisme ne se borne pas aux expériences de mouvement d'objets matériels ; cette pseudo-science comprend encore : la télépathie, la lucidité, les pressentiments, les fantômes et les apparitions.

La télépathie repose sur un nombre très grand de faits ; mais, parmi ces faits aucun n'est à l'abri de la critique. « Voyons ce que donne en pareille matière l'expérimentation, dit Ch. Richet. Eh bien, je ne crains pas de l'avouer, c'est assez peu de chose. Malgré tous nos efforts, nous n'avons pu, ni les uns ni les autres, démontrer rigoureusement qu'il y a suggestion mentale, transmission de la pensée, lucidité, sommeil à distance. La démonstration adéquate nous échappe ; car, si nous l'avions,



elle serait si éclatante qu'elle ne laisserait pas un incrédule. Hélas ! les démonstrations expérimentales sont assez faibles pour qu'il soit permis d'être incrédule. » Il y a des résultats *presque* concluants, mais les alchimistes aussi étaient *presque* arrivés à réaliser leur fameuse pierre philosophale.

10b



La télépathie a donné lieu à de nombreuses publications, mais ces récits ne sont pas plus concluants que ceux que l'on trouve relatés dans le livre des auteurs anglais ; la plupart même sont naïfs, ils contiennent des histoires enfantines et facilement critiquables. Prenons quelques faits au hasard. Le Dr Morisse raconte que, se trouvant avec sa mère dans la chambre voisine de celle où était le cadavre de son grand-oncle et causant de sa terrible agonie et des hoquets qui leur avaient déchiré le cœur, ils entendent à la *même seconde*, deux ou trois de ces hoquets venant de la chambre du défunt. Effrayés, ils se précipitent dans la chambre mortuaire et voient la religieuse baigner tranquillement le front du mort avec de l'eau bénite ; la religieuse n'avait rien entendu. L'auteur considère ce fait comme se rapportant à la télépathie ; mais c'est une simple hallucination semblable à celles que l'on éprouve journellement, Mme de Manacéine avoue avoir souvent des hallucinations : « Il va sans dire, écrit-elle, qu'avec une vie subjective fortement développée, mon système nerveux me donnait de temps en temps des phénomènes hallucinatoires indépendants de ma volon-



té. » Elle voit des fleurs, des visages humains, et, presque continuellement, une étoile très brillante qui lui apparaît toujours précédant quelque succès. Tel est l'état ordinaire de Mme de Manacéine, état qu'elle dépeint naïvement avant de raconter qu'Alexandre III lui est apparu quelques jours avant sa mort et que Rubinstein, qui a donné des leçons de piano à sa fille, s'est montré à elle quelques jours avant de mourir ! Comment peut-on considérer tout cela comme se rapportant à la télépathie ? Astère Denis raconte qu'un de ses sujets, resté à Verviers, le voit lorsqu'il est à Paris et lui dit à son retour ce qu'il a fait pendant son voyage.

— Vous regardiez bien curieusement une femme dit le sujet lorsque vous étiez à Paris.

Interloqué, je lui demande de préciser.

— Vous regardiez une femme qui chantait.

— Où cela ? dis-je.

— Dans une grande salle où il y avait assez de monde Vous vous serviez de toutes sortes de verres pour examiner cette personne.

« Ce détail est typique, dit M. Denis, car ne me fiant pas à mes lunettes, que je jugeai insuffisantes, je me suis servi de la lorgnette de mon compagnon.

— Cette chanteuse m'a-t-elle vu parmi les spectateurs ? repris-je.

12b

— Non.

— Qu'avez-vous encore constaté ?

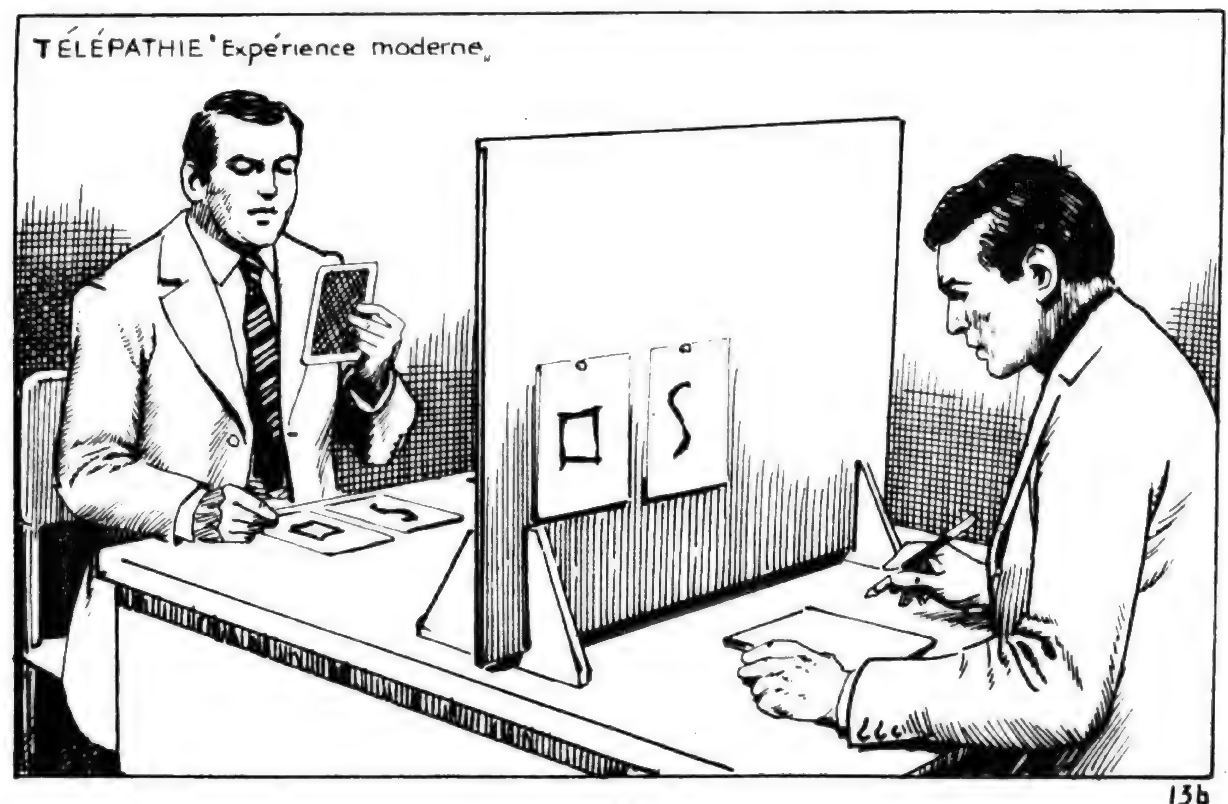
— Que vous étiez avec une personne que vous estimiez beaucoup. »

Voilà un des cas de télépathie rapporté par M. Denis. Est-il besoin de le discuter ? Il ressemble tellement aux révélations de somnambules de foires, que l'on se demande comment un être bien pensant peut le considérer comme extraordinaire. Un provincial va-t-il à Paris sans aller au théâtre, sans entendre chanter, sans se servir de jumelles, et habituellement ne va-t-on pas au spectacle avec des personnes que l'on estime ?

La lucidité se rapproche beaucoup de la télépathie, cette dernière comporte un agent et un sujet, la lucidité n'implique que le sujet seul. La lucidité consiste dans la connaissance, pour un individu A, d'un phénomène non perceptible par les sens normaux, en dehors de toute transmission mentale.

Richet a fait de nombreuses expériences sur la lucidité : il enferme des dessins dans une enveloppe opaque et les fait décrire par un sujet. Sur cent quatre-vingts expériences trente seulement ont réussi plus ou moins bien ; aussi l'auteur conclut-il que la lucidité varie et qu'elle est fort incertaine.

Comme pour la télépathie, il existe de nombreux cas de lucidité spontanée, mais il est



difficile de se baser uniquement sur des affirmations de ce genre pour se faire une opinion. Ici encore, je crois que la coïncidence, l'hallucination et l'automatisme psychologique et pathologique jouent un grand rôle.

Le pressentiment, c'est, d'après Richet, la prédiction d'un événement plus ou moins improbable qui se réalisera dans quelque temps et qu'aucun des faits actuels ne permet de prévoir. Il n'existe aucune expérience se rapportant à ce phénomène ; on a bien mentionné des récits relatant des cas de pressentiment, mais ces récits sont discutables et sujets à caution.

En ce qui concerne les fantômes et les apparitions, on a mentionné des faits véritablement renversants, mais ici encore, lorsqu'on a voulu soumettre ces faits à une étude rigoureuse, on n'est arrivé à aucun résultat concluant ; comme précédemment, je crois que pour expliquer ces phénomènes, il faut faire intervenir l'hallucination et l'automatisme.

Parmi les phénomènes que nous avons englobés sous le nom d'*occultisme scientifique*, il n'en est donc pas un qui puisse être rigoureusement considéré comme étant d'une



14b

nature spéciale et merveilleuse.

Il est de notre devoir de nier leur origine occulte tant qu'elle ne sera pas prouvée scientifiquement. Le jour où les occultistes feront, comme on l'a fait pour l'hypnotisme et les rayons Rœntgen, des expériences bien précises et bien nettes, il n'y aura plus d'incrédules. Malheureusement l'occultisme ne fait guère de progrès, certes, le groupe des occultistes est bien plus considérable qu'autrefois, mais les spirites sont aussi de plus en plus nombreux, et il semble que l'extension des recherches médianiques, qui se font actuellement dans tous les pays, devrait avoir pour conséquence de préciser de plus en plus les phénomènes occultes, de les rendre de plus en plus démontrables ; il n'en est rien, puisque les expérimentateurs actuels ne sont pas même arrivés à atteindre les résultats obtenus par Crookes avec son célèbre médium Home. D'un autre côté, l'étude du fonctionnement inconscient et automatique des centres nerveux inférieurs nous montre de plus en plus comment les phénomènes occultes peuvent s'expliquer d'une façon relativement simple, sans qu'il soit nécessaire de faire intervenir


Guérisseur

les forces inconnues et jusqu'à présent hypothétiques.

Je conclus en disant que la nature spéciale des phénomènes merveilleux que l'on désigne sous la qualification *d'occultes* n'est pas rigoureusement prouvée et que les expériences et les faits sur lesquels on se base pour affirmer l'existence de forces inconnues s'expliquent suffisamment par la fraude, l'automatisme psychologique et l'automatisme pathologique. FIN

(V. L.)

Pendant très longtemps, l'homme a été mystifié par la domination ... des morts sur les vivants ! La science doit encore expliquer ces mystérieuses possessions. Mais aucun de ces mystères ne peut être comparé au macabre climat qui s'établit lorsque Gerald Morton se demanda : «Qu'est-ce que c'est ? Qui est-il ? ...»

CET ESPRIT QUI M'ENVAHIT




Son cri angoissé éveille sa femme.
Quelque chose doit être arrivé à Gérald !


C'est tellement calme maintenant ! Peut-être n'y a-t-il rien ? ...


Gerald ? ...


Ta figure ... elle est tellement tourmentée, et pleine de furie ! C'est à peine si je te reconnais !
Vile femme ... as-tu, toi aussi, trahi ton mari ?


Ta voix ... si différente ! Gérald ! dépose cette hache ... tu ... tu m'effraies !
Je ferai plus que t'effrayer, mégère !
2


Comme les autres, ta tête tombera !
Géralllld ! ...


Quoi ? ... Qu'est-ce que je fais, Bess ? ...


Je ... je dois avoir eu une absence ! Ai-je fait quelque chose ... ai-je essayé de te faire du mal ?
Au nom du ciel ... tu ne le sais vraiment pas ?


La peur la tenaillait tandis qu'elle révélait l'horrible réalité ...
La dernière chose dont je me souvienne, c'est l'image fantômatique du roi Henry VIII ! Il semblait ... se fondre avec mon corps !
Pauvre chéri ... cette pression constante avec ta terrible recherche ... elle déforme ton esprit !
3


Je suppose que tu as raison. Et pourtant ... cela semblait tellement réel ! Je sens encore la vibration, le vertige, quand il a pris possession de moi !
Cela disparaîtra, comme tous les cauchemars !


Mais ce n'était pas terminé, car deux semaines plus tard, alors qu'il finissait une leçon tardive à l'université de l'état ...
Puis-je vous reconduire, professeur ?
Non, merci ... ma femme va venir me chercher !


Mon cerveau est engourdi de fatigue ! Les cours du soir sont les plus fatigants ...


Oh non !


Voilà que ça recommence ! Et ... et je ne peux pas l'arrêter !







4


Quelques mystérieuses minutes plus tard ...
Qu'est-ce qui t'a retenu, chéri ? Tu es toujours si prompt !


Gérald ! Pourquoi me regardes-tu ... comme cela ?


Tu croyais pouvoir m'attirer vers le mal ... mais c'est moi qui t'ai prise au piège !


Que se passe-t-il ici ?


Oh ... c'est vous, professeur ! Excusez-moi de vous avoir dérangé !


Ça s'est de nouveau passé, n'est-ce pas Gérald ?
La dernière chose dont je me souvienne, c'est de l'effrayante image spectrale de ... Jack l'éventreur !



Son sinistre présage le conduisit, le lendemain matin, à une étrange consultation ...

Bess est convaincue que mon esprit est affecté, Walt, par les recherches que j'effectue sur les tueurs psychopathiques !

Elle pourrait bien avoir raison, Gérald... mais tu pourrais bien aussi être victime de possessions !

Dépt. de la recherche psychique

Président prof. Walter Sayres

De quoi ?

De possessions ... un phénomène occulte. D'une manière ou d'une autre, les esprits des morts acquièrent une emprise sur toi !






D'accord, chéri ... Je te téléphonerai dès que je me serai inscrite à l'hôtel.


Mais la femme en détresse ne parvient pas à trouver le sommeil ...
Des fantômes ... quelle idiotie ! Ce dont Gérald a besoin, c'est d'un psychiatre !




G ... Gérald !
Non chérie ! Je suis Henri Landru ...
... connu jadis sous le nom de Barbe Bleue de Paris ! Et sais-tu pourquoi on m'a donné ce nom ?


C'est à cause de toutes les femmes que j'ai épousées ... et assassinées !
Au secours ! Au ... se ... cours !


C'est la femme de chambre ! Qu'est-ce qui ne va pas ici ?
NOK NOK !


Non ! Ils ne m'enverront pas de nouveau à la guillotine !
Gérald ... attends !


Ah ! Ce camion est arrivé juste à temps !
VOTEZ POUR VOUS PAS CONTRE VOUS

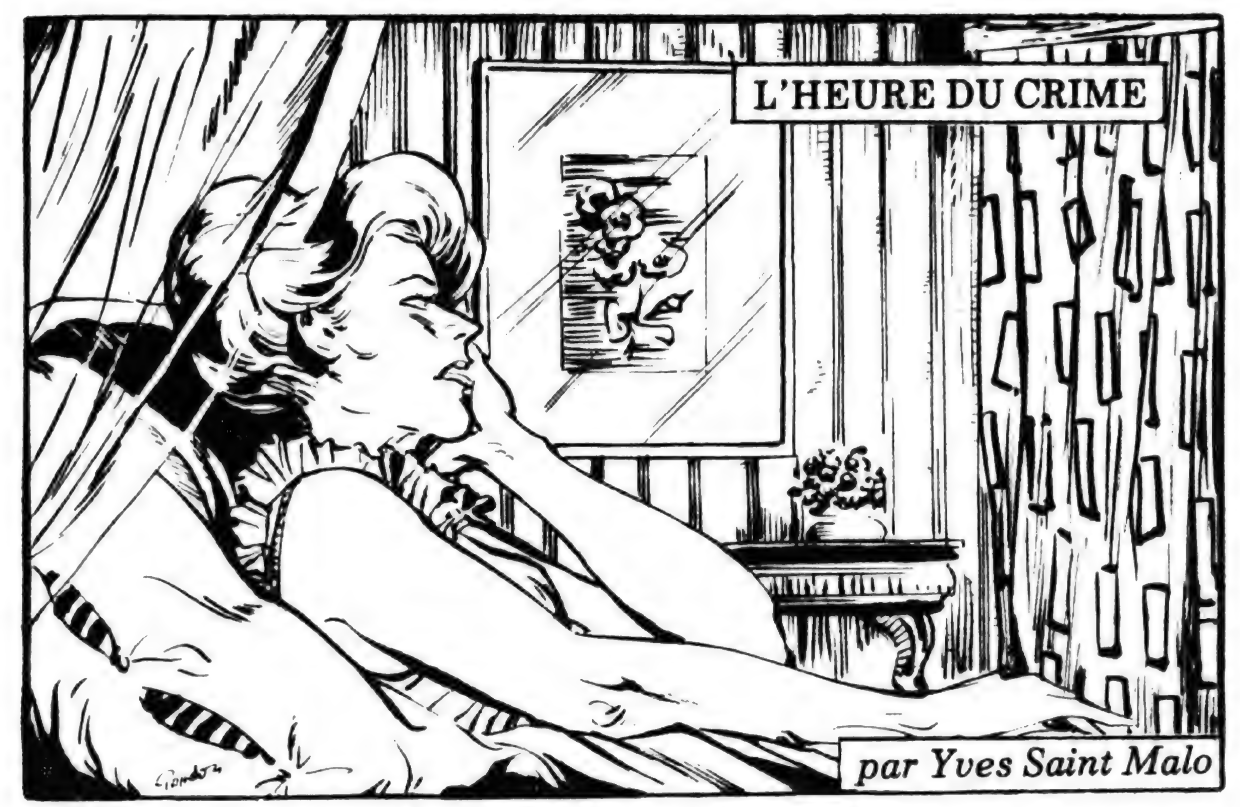

Ha, ha, ha ! Ils ne décapiteront pas Landru cette nuit-ci !
VOTE


Sacrebleu !




Et tandis que l'horreur l'envahissait, elle vit une scène qui la marquerait pour toujours ... Gérald décapité par ce fil ...
YAAAAAHH
Bess Morton s'était moquée de la notion même de fantômes ... mais la vue effrayante du fantôme de son mari enleva tous ses doutes à propos du fait connu sous le nom de ... possession !
fin


FASCINANT, FANTASTIQUE, CE MONDE OBSCUR ET ABSTRAIT DE L'INCROYABLE VOUS SERA RÉVÉLÉ DANS...
ÉTRANGES AVENTURES



Quand la sonnerie du réveille-matin résonna, selon son habitude, miss Anabel Sanderson ouvrit un œil, le referma, puis ouvrit simultanément les deux yeux.

Par la croisée, une faible lueur grisâtre filtrait, timide, emplissant la chambre d'une clarté quasi inexistante.

Il pleuvait.

Ce n'était certes pas la première fois, et miss Sanderson avait eu mainte occasion de s'éveiller en voyant tomber la pluie. Cependant, cette année, il fallait bien avouer que l'on n'était pas gâté. Depuis janvier, il n'avait pas cessé de pleuvoir. Si l'on exceptait un ou deux jours de temps presque anormalement chaud par mois. On était à présent en juillet et chaque matin, en regardant vers la fenêtre, miss Sanderson espérait contre toute attente voir passer un rayon de soleil aussi faible soit-il.

— En tout cas, ce ne sera pas pour aujourd'hui.

Avec un soupir à fendre l'âme, miss Sanderson tira sur le cordon de sonnette et se renfonça voluptueusement dans son lit, la tête carrée dans l'oreiller.

— Heureusement que je pars prochainement au Maroc. Cela me réchauffera.

Miss Sanderson n'avait jamais pu se déshabituer de l'habitude qu'elle avait prise, avant d'hériter de son grand-père, de partir régulièrement au mois d'août, comme tous

ceux qui n'ont pas le choix.

Déjà, elle se voyait, regardant les chameaux, se prélassant sous un soleil comme il n'en existait plus.

Le coup porté sur la porte l'éveilla, la faisant émerger de ses rêves dorés.

— Entrez, Sadie, entrez !

Miss Blair, l'infirmière, ouvrit la porte, portant le petit déjeuner que la vieille fille avait l'habitude de prendre ponctuellement à sept heures du matin.

— Vous n'avez rien oublié, c'est très bien. Ah, je crois que c'est votre jour de sortie, n'est-ce pas ?

— En effet, miss.

— Très bien, vous pouvez aller. Ma voisine viendra me rendre visite vers huit heures trente, elle m'aidera à me lever et débarrassera le plateau, Allez, mon petit, profitez de votre jeunesse. Vous auriez sans doute préféré, pour ce jour de congé, qu'il fasse du soleil, et moi aussi du reste, mais que voulez-vous, on ne peut que subir.

Sadie Blair déposa le plateau sur la petite table, sourit gentiment, alla ouvrir en grand les rideaux puis salua sa patronne et se retira.

Quelques minutes plus tard, miss Sanderson entendait la porte d'entrée se refermer.

— Allons, elle est partie. Brave petite, je me demande si elle est fiancée ?

Comme elle se posait cette question, un mouvement se fit dans le fond de la pièce. Miss





Sanderson tourna la tête, fronça les sourcils, puis son regard se figea.

— Qu'est-ce que...

*
* *

— Anabel ! Vous êtes encore au lit ? Anabel ?

Tout en criant, Mrs Taylor, amie et voisine de longue date de miss Sanderson, montait péniblement l'escalier. Elle atteignait 68 ans et commençait à souffrir de rhumatisme articulaire.

Arrivée sur le palier, elle s'arrêta un moment, cherchant à retrouver son souffle. Quand elle eut aspiré suffisamment d'air, elle se remit à crier.

— Anabel ; répondez-moi.

Un peu inquiète, elle parvint à la porte de la chambre de son amie, poussa le battant, vit sa voisine assoupie dans son lit. Soupirant, elle trottina dans la pièce et s'approcha du lit. Elle posa la main sur l'épaule de la vieille fille et la secoua.

— Allons, réveillez-vous mon amie, il est passé huit heures.

De fait, il était presque neuf heures du matin. Cependant, la tête de miss Sanderson bougea, se tourna vers Hazel Taylor qui hurla.

Les yeux d'Anabel Sanderson, exorbités, fixaient d'un regard froid la visiteuse. Visiblement, miss Sanderson ne se lèverait plus de son lit, et elle n'irait jamais au Maroc.

3¿

La malheureuse Hazel sentit que la tête lui tournait. Elle voulut se lever de la chaise sur laquelle, déjà, elle avait pris place, eut comme un éblouissement et, tout d'une pièce, s'affaissa sur la moquette, sans connaissance.

Elle resta étendue sur le sol pendant près de six minutes, avant de rouvrir les yeux, de reprendre conscience.



Avec difficulté, elle se releva, évitant de regarder du côté du cadavre. Elle traversa la chambre, se retrouva sur le palier et amorça la descente de l'escalier, le dos raide, semblable à un automate, se refusant de penser à ce qui s'était passé. Elle n'avait plus qu'une hâte, se retrouver chez elle.

Une fois installée dans son salon, elle s'affaissa dans son fauteuil, les jambes flageolantes. Mr Taylor, qui tondait sa pelouse, vint voir ce qui se passait.

— Eh bien ! Que t'a donc donné à boire ou à manger la vieille toquée pour que tu te mettes dans des états pareils ?

— Ne dis pas ça...

— Quoi ça ?

— Vieille...

— Mais c'est la vérité. C'est une vieille toquée et...

— C'était !

— C'était ? Qu'est-ce que ça veut dire, « c'était » ?

— Anabel a été assassinée.

Du coup, Mr Taylor dut s'asseoir à son tour.

— Qu'est-ce que tu dis ?

— Je l'ai trouvée morte dans son lit, il y avait encore une ficelle nouée autour de son cou. Elle était... horrible à voir.

— Et la pin-up ?

— C'est son jour de sortie.



Miss Blair a dû partir juste après avoir apporté le petit déjeuner, car j'ai vu le plateau, intact, sur la petite table.

Mr Taylor happa la bouteille de sherry qui se trouvait près de là et s'en servit une large rasade dans un verre à porto qui était placé par inadvertance près de la bouteille de scotch.

— Ben vrai... ben vrai ! Mais, au fait, il faut aller en parler à la police.

— Je n'en ai vraiment pas le courage. Ne pourrais-tu pas...

— Quoi ?

Embarrassée, Hazel considéra son mari. Puis elle opta pour la tactique de l'amadouement, à laquelle elle était habituée.

— Mon petit canard, tu me ferais plaisir, tu sais mon trésor.

— Hum !

— Tu n'irais pas, toi, ma petite crotte en chocolat, à la police ?

— C'est bon, c'est bon. Mais si j'étais français et que je connaissais La Fontaine, je penserais que tu ressembles furieusement à un renard de ma connaissance, et moi à un corbeau.

— Je n'y comprends rien, tu sais, à ce que tu dis.

— Moi non plus, puisque je ne suis pas français. C'est bon, j'y vais. Ne bouge pas d'ici.

⁂

Ce jour-là, l'inspecteur

5c

Courtesy, de Scotland Yard, était d'humeur particulièrement exécrable. Il avait l'habitude d'être enrhumé, il l'était 6 mois sur 12, mais cette fois, avec ce temps de canard, il avait le nez qui coulait depuis près de 10 mois, c'est-à-dire depuis ses dernières vacances. Comme ses mouchoirs avaient une taille particulièrement dense, ressemblant d'ailleurs plus à des taies d'oreiller qu'à des mouchoirs proprement dits, Donald Courtesy avait des poches gonflées. Il partait tous les matins de chez lui en emportant quatre grands, très grands mouchoirs. Cela valait à ses collègues des éruptions de boutons ou des coliques, car les coloris des mouchoirs de Donald étaient à peu près aussi célèbres que son accent nasillard.



Coin-coin, ainsi que l'avaient surnommé les autres policiers, sans doute en référence à son prénom et à la similitude qu'avait son accent enrhumé avec le cri d'un héros de Walt Disney, avait épuisé tous les médicaments qu'on lui avait indiqués. Rien n'y faisait. Ses yeux continuaient à larmoyer et son nez à rester dangereusement humide.

Ce rhume tenace entre tous procurait chez lui une sorte d'état fiévreux et cette fébri-

lité lui donnait des paumes moites. Cela l'obligeait, lorsqu'il devait serrer la main de quelqu'un, à les essuyer sur ses jambes de pantalon.

Pour ajouter à ces malheurs, Donald avait cassé sa pipe. Entendons-nous, il avait laissé choir la plus belle pipe de sa collection et, malgré tous ses efforts, n'avait pu recoller convenablement les morceaux.

Il en était là de ses réflexions quand on lui passa la communication d'un policier de Glastown qui voulait lui parler.

— Allô ?

— Inspecteur Courtesy ?

— Ça ne s'entend pas ?

— Si, euh, je veux dire... oui. Je suis Douglas Sharfer, constable à Glastown. Vous m'aviez invité chez vous, une fois, pour...

— Je me souviens. Que se passe-t-il ?

— Dans le village, une vieille demoiselle vient de casser sa pipe...

— Allons bon, elle aussi !

— Pardon ?

— Ça ne fait rien, continuez !

— Miss Anabel Sanderson a été retrouvée morte dans son lit. Étranglée. Son infirmière était de sortie. L'autopsie a révélé que la vieille demoiselle a dû être tuée entre 7 et 7 heures 15 du matin car elle avait l'estomac vide et elle avait l'habitude de déjeuner ponctuellement à 7 heures. D'ailleurs, le plateau de déjeuner, intact, était dans la chambre. Interrogée, miss Sadie





Blair, l'infirmière, a confirmé l'avoir mis là à l'heure habituelle puis s'être retirée.

— A quelle heure a-t-on découvert la chose ?

— Vers neuf heures. C'est une voisine qui a trouvé le corps. Elle est rentrée chez elle et son mari est venu nous prévenir.

— A quelle heure êtes-vous arrivés sur les lieux ?

— Vers 10 heures.

— Des indices ?

— Non. Mis à part la ficelle qu'on a utilisée pour procéder au crime. Elle ne porte aucune empreinte. D'ailleurs, elle est en chanvre et il est pratiquement impossible de relever...

— Je sais. Pas de suspect ?

— Si,le neveu de la victime, Howard. Mrs Taylor se souvient que miss Sanderson lui avait confié qu'elle s'était disputée avec lui la semaine précédente et l'avait menacé de le déshériter.

— Intéressant...

— Non, car il est suspect mais a un alibi. A 6 h 30, il déjeunait dans un café. Trois témoins, dont le barman, ont attesté de sa présence. Ce café est situé à douze kilomètres, à peu près, de Glastown... D'après ces fameux témoins, Howard aurait quitté l'établissement seulement un peu avant sept heures...

— L'affaire m'intéresse. Je serai sur place en fin de soirée. Je vous retrouverai au poste.

— Merci, inspecteur, à ce soir.

Courtesy raccrocha, éternua simultanément, dut sortir rapidement un mouchoir violacé, avec des rayures jaune-citron, et se moucha précipitamment, sans voir ses collègues qui se dissimulaient derrière leur main pour rire à leur aise.

— Voulez-vous répéter une nouvelle fois ce que vous avez fait ce matin-là, miss Blair, je vous prie ?

Installé dans un fauteuil, la goutte au nez, l'œil humide, Courtesy relisait les notes que le constable Sharfer lui avait remises.

Assise en face de lui, Sadie Blair le regardait comme on regarde un oiseau rare. L'infirmière était une très jolie fille, et elle semblait ne pas l'ignorer. Sa jupe, relevée haut sur ses longues jambes fuselées, mettait terriblement en valeur l'amorce de cuisses à damner un saint.

Courtesy n'était pas un saint mais quand il était enrhumé, rien ne comptait plus pour lui que son nez, ses yeux et sa gorge. Le charme de la belle infirmière n'agissait donc pas.

— J'ai préparé le petit déjeuner de miss Sanderson comme d'habitude, je le lui ai déposé vers 7 heures. Elle m'a confirmé mon jour de congé et je suis partie presque aussitôt.

— Vous étiez depuis longtemps au service de votre patronne ?

— Oh, disons... un an et demi, à peu près.

— Étiez-vous en bons termes avec elle ?

— Excellents. Elle était assez satisfaite de mes services et moi-même, je n'avais pas trop à me plaindre de cet employeur.

— Si vous n'aviez pas « trop » à vous plaindre, c'est que vous n'étiez donc pas entièrement satisfaite ?

— On n'est jamais totalement satisfait d'un employeur, car on ne peut, même avec la plus grande probité et la meilleure conscience professionnelle possibles, avoir la même façon de penser. Parfois, sur des sujets ne touchant pas mon travail, tels que la politique ou la société, ou la vie internationale, miss Sanderson me questionnait, me demandant mon avis. Nos deux avis ne correspondaient pas toujours, mais comme elle était mon patron, c'était à moi de... excusez-moi l'expression, la fermer. De même, lorsqu'elle discutait de ses soucis d'argent ou de la façon dont elle entendait l'employer, je ne pouvais partager ses vues. Là encore, par respect, je ne pouvais que m'incliner, c'était SON argent, pas le mien. Elle me reprochait parfois de ne pas me faire d'inquiétude pour ses ennuis matériels, mais elle ne s'en faisait pas pour les miens, elle, et cela ne lui serait même pas venu à l'esprit. Quand elle me disait parfois qu'elle regrettait l'époque où elle n'était qu'une sa-

9c





lariée, parce qu'elle n'avait pas tous les soucis que lui donnaient ses capitaux, j'aurais pu, et j'en avais souvent envie, lui répondre que j'aurais peut-être préféré avoir ses soucis que les miens. Mais moi je n'avais pas le choix. Elle par contre, aurait très bien pu distribuer son argent à des œuvres de bienfaisance et se remettre au travail. Quand on se fait du souci pour savoir comment on va payer ses impôts ou son loyer, on manque de loisir pour s'inquiéter des impôts ou du loyer de son employeur ...

— Je comprends. En somme, tout n'allait pas toujours pour le mieux avec miss Sanderson ?

— Mis à part quelques heurts, si. Nous en étions venus à éviter ces sujets brûlants. Après tout, j'étais payée pour lui donner des soins, pas pour partager ses vues !

— Bien ! Connaissiez-vous Howard Sanderson ?

— Le neveu ? Oui, bien sûr, il venait deux fois par mois rendre visite à sa tante.

— Il l'aimait bien ?

— Il aimait surtout l'héritage qu'elle représentait.

— Ah ! Saviez-vous qu'ils s'étaient disputés, récemment ?

— Oui, j'étais au rez-de-chaussée quand la dispute a

11C

éclaté. Il a juré qu'il la tuerait, mais je ne crois pas que ce soit lui qui ait mis fin aux jours de miss Sanderson. Il a dit cela dans un moment de colère mais ne ferait pas de mal à une mouche.

— Une mouche, peut-être, mais sa tante...

— Non plus !

La réponse avait fusé, nette et définitive. Courtesy renifla, clignant des yeux comme une vieille chouette.

— Je vous remercie, miss, ce sera tout.

La belle infirmière se leva, tirant cérémonieusement sur son petit bout de jupe, puis quitta la pièce en ondulant. Rêveur, Donald suivit un moment le mouvement puis, au bord du mal de mer, il reprit la lecture du rapport.

Quelqu'un avait étranglé miss Sanderson entre le moment où l'infirmière avait apporté le plateau, et le moment où Mrs Taylor était entrée. D'après les résultats de l'autopsie, on pouvait même déduire que, puisque le plateau du déjeuner était resté intact, il ne s'était écoulé que quelques minutes entre l'arrivée dudit plateau et le crime.

— Dites-moi, Percy, qu'en pensez-vous ?

— L'assistant de l'inspecteur fronça les sourcils. Il n'aimait pas beaucoup que son supérieur le mette sur la sellette.

— A mon avis, on doit éliminer l'infirmière.

— Parce qu'elle a de belles cuisses ?





— OH !

Choqué, Percy ne savait plus quelle contenance prendre et rougissait comme une petite paysanne.

— Non, inspecteur, l'anatomie des... témoins ou suspects ne m'influence pas.

— Je n'aurais pas cru, à suivre votre regard, tout à l'heure. Ça ne fait rien, poursuivez.

— Miss Blair a apporté le plateau. Elle sait qu'elle n'a pratiquement pas d'alibi.

— En effet, rien ne prouve qu'elle n'a pas apporté le plateau *après* avoir tué sa patronne.

— Si elle avait voulu l'étrangler, elle aurait préparé son coup de façon à ne pas pouvoir être soupçonnée. De plus, elle n'a pas de mobile.

— Vengeance, ressentiment ?

— Je ne pense franchement pas, inspecteur. Si elle avait tué, pour avoir le sang-froid de porter le plateau, il aurait fallu qu'elle agisse avec préméditation. Je vous répète que si elle pensait de longue date à ce crime, elle avait toutes les possibilités de s'y prendre autrement. C'est elle qui soignait miss Sanderson, ne l'oublions pas.

— Je ne l'oublie pas, Percy. je ne l'oublie pas.

— Reste le neveu.

— Il a, paraît-il, un alibi inattaquable.

— En effet. A l'heure où miss Sanderson recevait son petit déjeuner, Howard était

13c

dans un café, à une demi-heure d'ici. Il est prouvé que la victime déjeune toujours à 7 heures. C'est donc entre 7 et 7 heures 15 qu'elle a été tuée, or, Howard n'a quitté l'établissement que vers sept heures.

— Et s'il l'avait tuée avant ?

— Impossible, il faudrait croire que l'infirmière soit complice et qu'elle a apporté le plateau quand sa patronne était déjà tuée, uniquement pour troubler les inspecteurs.

— Et s'il l'avait tuée après ?

— Encore une fois, impossible. S'il était venu après avoir quitté le café, il ne serait arrivé que vers sept heures et demie, et Miss Sanderson aurait eu le temps d'avaler son petit déjeuner, n'est-ce pas ?

— C'est vrai.

L'affaire, comme bien souvent, paraissait insoluble. S'il fallait écarter le principal suspect, il ne restait plus qu'un crime de rôdeur, ou quelque chose de très compliqué. Courtesy avait pris la précaution de passer chez le notaire. Celui-ci avait confirmé que le testament olographe de miss Sanderson donnait toute sa fortune à son neveu. Il avait un mobile, mais aussi un solide alibi. Les autres, en voie de conséquence, n'avaient pas de mobiles sérieux.

Pensif, Courtesy regarda sa montre. L'heure passait. Et subitement, il lui vint une idée, un peu folle, sans doute, mais qu'il voulut mettre en pratique immédiatement.





— Appelez Howard, je veux l'interroger.

— Bien inspecteur.

Quelques minutes plus tard, le neveu de miss Sanderson entrait dans la pièce et considérait avec effarement l'homme qui se mouchait consciencieusement dans un immense mouchoir rose et parme avec des fleurs rouges.

— Vous... vous m'avez demandé ?

— Oui, monsieur Sanderson. Asseyez-vous.

Placide, Howard posa délicatement le bout de son arrière-train sur une chaise. Comme mu par un ressort, Courtesy se leva, lui, et se mit à tourner comme un ours en cage.

— Voyons, récapitulons. Ce matin, vous n'êtes pas venu chez votre tante, n'est-ce pas ?

— Non.

— Depuis quand n'êtes-vous pas venu ici ?

— Une semaine.

— A cette époque, il paraît que vous avez eu une altercation assez vive avec miss Sanderson et que vous auriez menacé de la tuer, cependant qu'elle-même prétendait qu'elle vous déshériterait. Est-ce exact ?

— En effet. Mais j'ai parlé sous le coup de la colère, et je suis persuadé que c'est de la même façon que tante Anabel a réagi.

— Pouvez-vous m'expliquer pourquoi nous avons retrouvé vos empreintes sur le réveille-matin de votre tante ?

Un peu crispé, Howard se mordit la lèvre inférieure, croisant et décroisant les mains.

— Je le lui remontais, parfois.

— Oui, mais on m'a affirmé, Mrs Taylor, dixit, que ledit réveil avait été nettoyé soigneusement la veille. Donc,

si l'on a trouvé vos empreintes, c'est que vous avez eu l'objet en main depuis cette opération de nettoyage.

— C'est faux ! Je...

— Laissez-moi parler, je vous prie.

— Excusez-moi, je...

— Avez-vous un alibi pour le laps de temps qui s'est écoulé entre 7 heures 45 et 8 heures 30 ?

— Eh bien... non. Mais cela ne me servirait à rien, puisque l'on a dit que tante Anabel a été assassinée vers 7 heures. A cette heure-là, j'étais...

— Au café, je sais. Mais moi je dis que c'est à 7 heures 30 que le crime a été commis. Vous aviez bougé les aiguilles du réveil, il retardait d'une demi-heure. C'est à 7 heures 30 que miss Blair a apporté le plateau. Vous étiez déjà dans la maison, vous, et vous avez tué votre tante immédiatement après, tandis que l'infirmière faisait beaucoup de bruit pour que les voisins remarquent son départ.

— C'est faux, Sadie...

— Tiens, vous l'appelez Sadie ?

— Je demande à avoir l'aide d'un avocat.

— C'est votre droit le plus strict. Je dois vous signaler que tout ce que vous direz désormais peut être retenu contre vous.

Tandis que deux policiers l'emmenaient, Percy s'approcha de son chef.

— Qu'est-ce que c'est que





cette histoire d'empreintes ?

— Du vent. J'ai bluffé. En fait, je me suis dit que si l'on avait changé l'heure, le crime serait décalé, car l'autopsie se baserait sur la présence ou non d'aliments dans l'estomac et sur les habitudes de la victime. C'est ce qui s'est passé. On a apporté le plateau à miss Sanderson vers 7 heures et demie. Elle a été tuée immédiatement après. Howard s'est éclipsé tranquillement, après avoir remis le réveil à l'heure. Il n'avait pas d'alibi pour l'heure du crime, mais s'en était forgé un à toute épreuve pour l'heure supposée du crime. Une demi-heure suffisait.

— Pas bête, mais il fallait y penser. Pourquoi a-t-il donc agi de cette façon ?

— Il voulait l'argent de l'héritage et savait que sa tante allait le déshériter. Quant à miss Blair, elle était la petite amie du neveu et est devenue tout naturellement sa complice. Pour donner le change, lors des interrogatoires, elle a feint ne pas le porter dans son cœur, voilà !

— Comment avez-vous deviné tout cela ?

— J'ai voulu savoir depuis combien de temps je ne m'étais pas mouché, et je me suis aperçu que ma montre était arrêtée et qu'elle devait en conséquence, retarder...FIN

LES VOICI

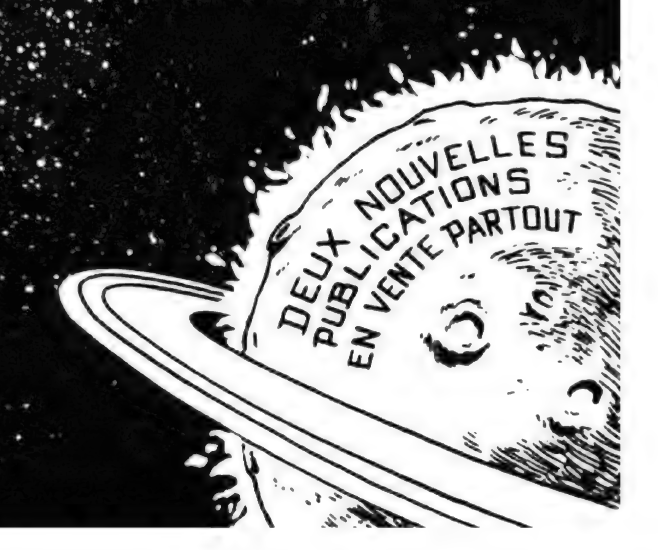
EN COULEURS

AVEC
LES HEROS
DE DC
COMICS

SUPER ACTION AVEC Wonder Woman

SUPER HÉROS






Le règne de la Terreur atteignit son point culminant pour la reine Marie-Antoinette quand son sang royal fut répandu dans une rue parisienne ... Son corps est depuis longtemps retourné en poussière, mais son effroyable fantôme a été observé par certains. Il hante toujours les anciennes rues de la ville sous la forme du ...
FANTÔME DE VERSAILLES
Ptui ! On lui a dit qu on n'avait pas de pain. « Pourquoi ne mangent-ils pas de la brioche ? » a-t-elle répondu !
Que Sa Majesté en mange maintenant ! Hé hé !
Depuis, on a signalé que son spectre cherchait les cas de non-assistance. Il y eut par exemple celui du voleur impitoyable qui s'empara du manteau d'un paralytique ...
Ce n'est pas par sympathie pour le malheureux qu'elle exerça sa vengeance ...
Vous payerez de votre vie comme j'ai payé de la mienne !
1


YAAAAG
Personne ne souffrira moins que moi !
Son sens de la justice était froid et égoïste longtemps après son horrible mort comme il l'était durant sa vie ...


De nombreuses morts mystérieuses furent attribuées au fantôme de l'ex-reine. Tout récemment, un blizzard terrible frappa la capitale francaise ...
Je pourrais bien rester calé dans la neige si je ne me dépêche pas de rentrer !


La voiture dérapa, toumoya dans un silence mystérieux, puis s'arrêta dans une secousse ...
Hé ! Qu'est-ce que c'est ?


Le froid, le vent et la neige semblaient collaborer avec un apache au cœur de pierre nommé Pierre Marot.
Il mourra certainement, sans secours. S'il meurt, il n'aura pas besoin de son argent ... alors en ne l'aidant pas, je m'aide moi-même !


Plus de 20.000 francs ! C'est étrange, je sens comme un frisson qui me parcourt ... comme un avertissement !


Cet avertissement, ce présage du mal, provenait du sentiment intime d'une présence surhumaine ...
Mon Dieu ! C'est la reine-fantôme !
Aidez-le ! ... Aaaaiiidez-le !
Vous n'êtes qu'une création de mon esprit ... vous n'êtes pas réelle !
2

Le gémissement funèbre du fantôme de Versailles fit frissonner le voleur. Puis, un autre bruit effrayant ajouta à sa terreur, car quelqu'un avait entendu l'accident.



Comme il l'avait souvent fait auparavant quand il fuyait les gendarmes, Pierre Marot chercha refuge dans les sombres égouts de Paris ...



Il plongea, rabaissa le couvercle du trou de visite, descendit le long d'une échelle de fer et, s'aidant d'une faible lumière, se fraya un chemin dans le labyrinthe souterrain.



Au-dessus, la neige continuait à tomber. Déjà des silhouettes voutées travaillaient fiévreusement pour déblayer les rues.



Dans le silence des égouts, le fugitif s'arrêta pour se reposer. Soudain, venant des profondeurs ténébreuses ...




Pris de panique, Pierre Marot s'enfuit ...


La voix perçante du fantôme se répercutait dans les égouts caverneux.
Vous ne vous échapperez pas !
Il faut mourir..


Il faut que je m'échappe sinon je vais devenir fou !


Tu payeras pour ton crime comme j'ai payé pour le mien !
NYAAAAAAAAAAAAAAAAAA


Ils m'ont conduit à la guillotine comme un animal à l'abattoir !


Au-dessus, pendant ce temps, des machines déblayaient la neige épaisse, immaculée, l'entassant sur les côtés des rues ...
4









Le coin de la lame du chasse-neige allait devenir la guillotine de Pierre Marot ...



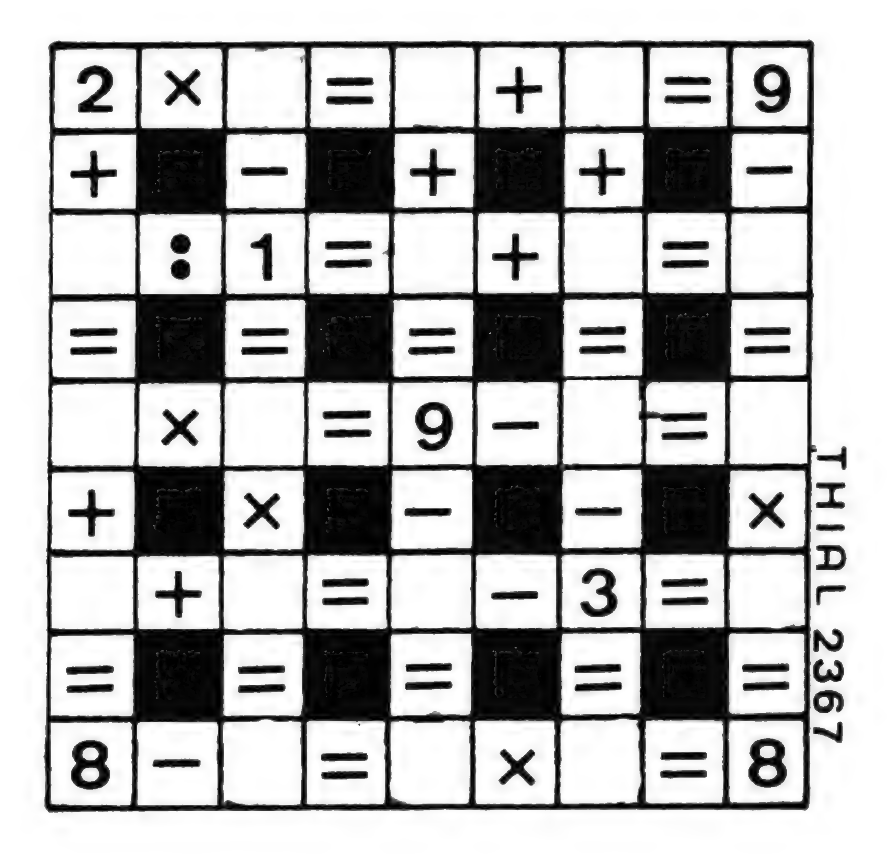


Les rares personnes qui ont vu le fantôme de Versailles et ont vécu pour en parler savent que les spectres habitent notre monde. Maintenant, n'êtes-vous pas vous-mêmes convaincus de leur existence ?

jeux jeux jeux jeux

LES CHIFFRES CROISÉS

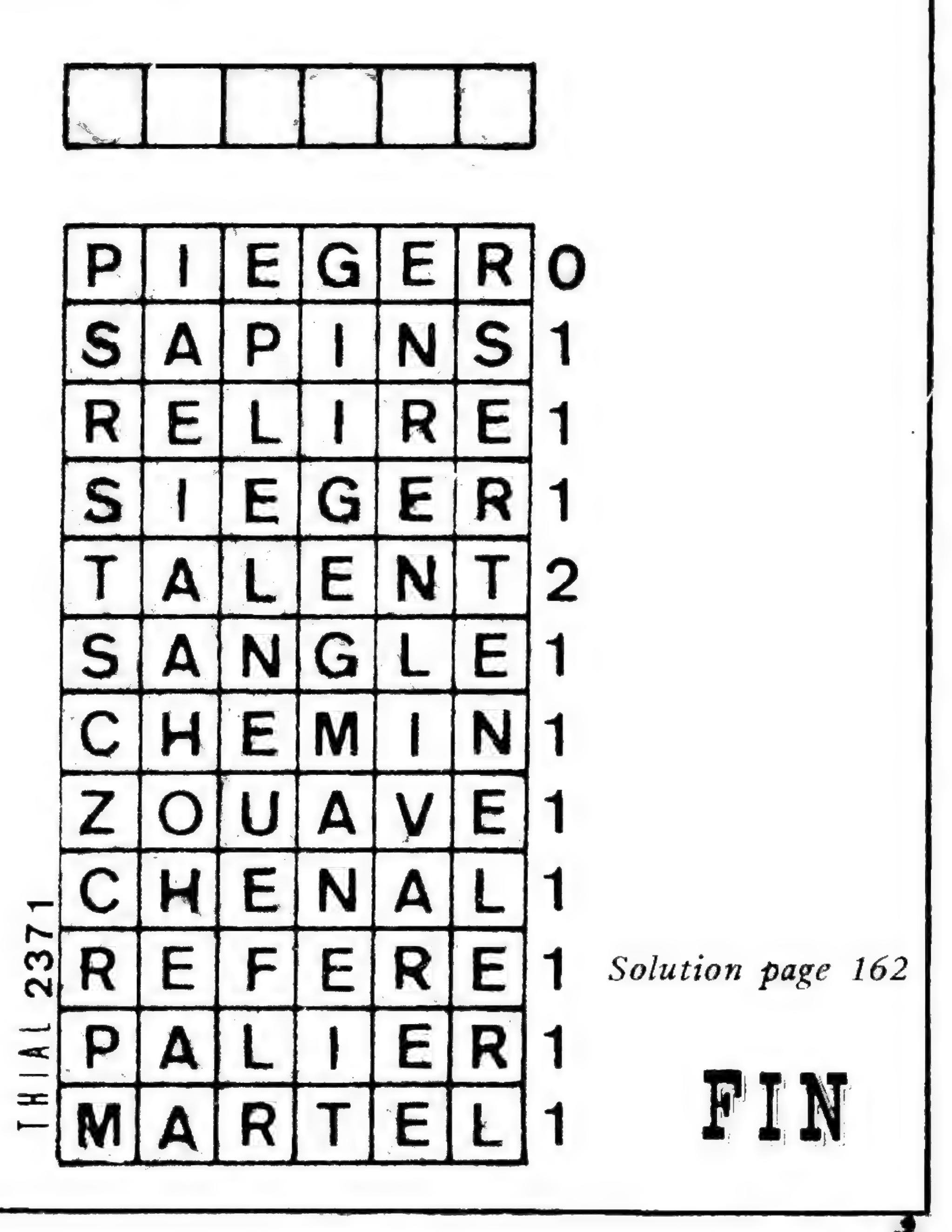
Complétez les cases blanches avec des chiffres compris entre 1 et 9 de façon à résoudre les opérations aussi bien horizontalement que verticalement.



1.

LE « CHASSE-LETTRE »

Au bout de chaque mot, il y a un chiffre. Ce chiffre indique le nombre de lettres qui occupent LA MEME PLACE dans le mot à découvrir. Il faut débuter par la ligne terminée par un ZÉRO. (Exemple : dans PIEGER il n'y a aucune lettre à la bonne place. Vous supprimez en les barrant tous les P de la première colonne verticale, etc...)

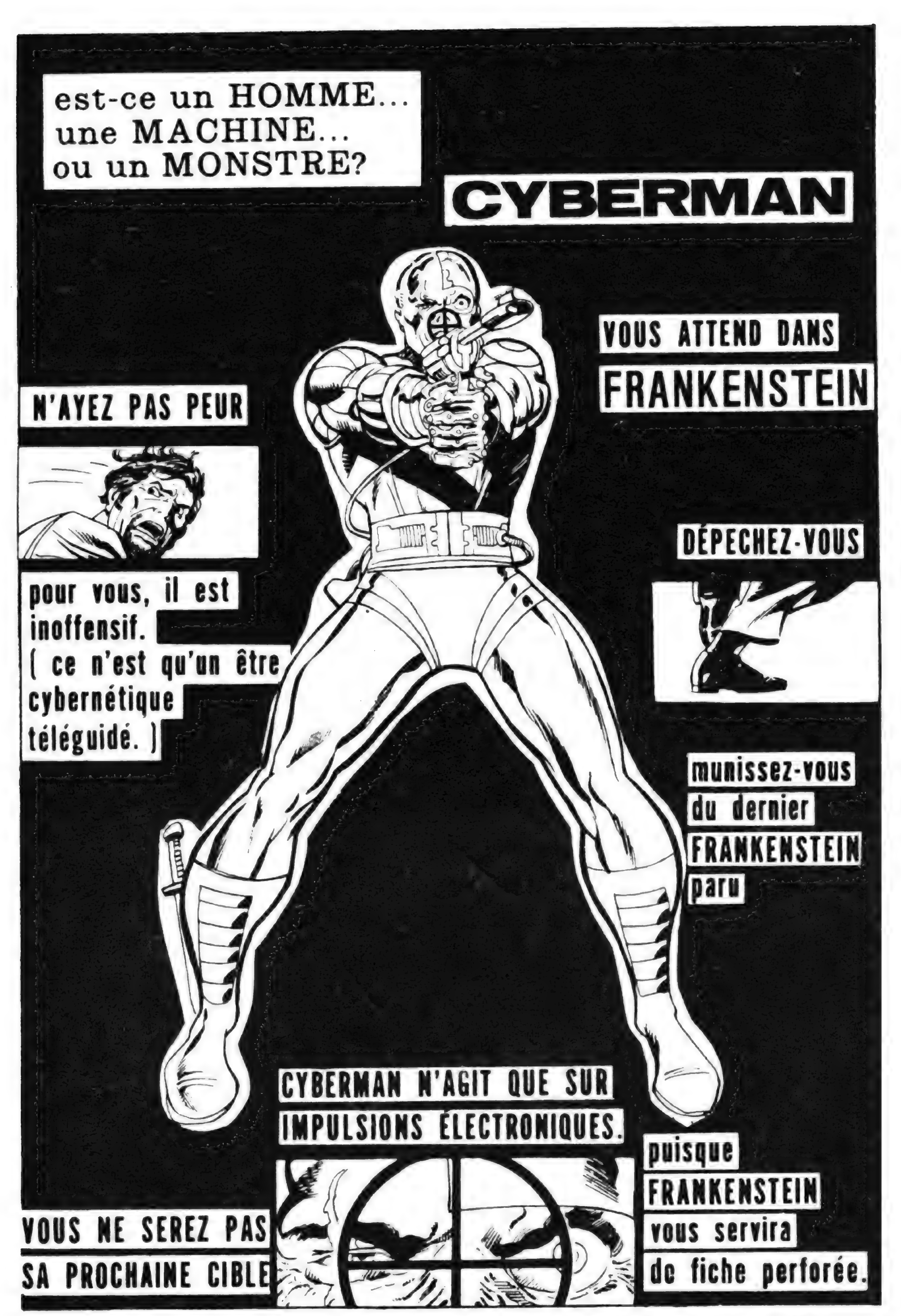


P	I	E	G	E	R	0
S	A	P	I	N	S	1
R	E	L	I	R	E	1
S	I	E	G	E	R	1
T	A	L	E	N	T	2
S	A	N	G	L	E	1
C	H	E	M	I	N	1
Z	O	U	A	V	E	1
C	H	E	N	A	L	1
R	E	F	E	R	E	1
P	A	L	I	E	R	1
M	A	R	T	E	L	1

THIAL 2371

Solution page 162

FIN



FRANKENSTEIN est un livre de bandes dessinées pour adultes en vente chez votre fournisseur habituel .

Il était considéré comme l'un des plus fameux architectes du monde ! Il avait réalisé des bâtiments pour les personnes les plus riches et les plus importantes ... mais jamais il n'avait eu un client aussi exigeant ... ou aussi terrifiant ... que le spectre qui lui ordonna de construire une ...

MAISON À HANTER

Oui, je vous construirai une ... maison ... mais ... ne me faites pas... de mal !







Deux des personnes qui entendirent les nouvelles ce soir-là étaient Bradley Cramer, un étudiant en architecture, et sa fiancée. Comment auraient-ils pu savoir que, dans les années qui suivraient, la propre vie de Brad allait être mystérieusement liée à celle d'Addison Bryant ?

Tu t'imagines... Toute une carrière ruinée par un critique vicieux !











Dans un testament suffisamment macabre pour donner des cauchemars à ses hommes de loi, Bryant insistait pour que son agréable existence continue pour toujours.



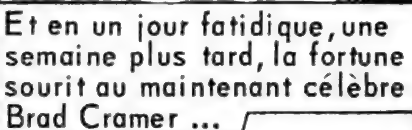


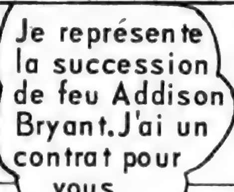
... qui disparaissaient comme si elles étaient consumées ... comme si le fantôme d'Addison Bryant se divertissait ... au-delà de la tombe!

969

1971

Puis, durant le printemps de 1979, la magnifique vieille maison fut brûlée jusqu'aux fondations ...

















C...c'est insensé ! Ce n'est pas possible. Je dois être surmené ... J'ai imaginé ces choses. Pourtant je ne peux pas prendre cette menace à la légère !




L'effroyable spectre continua à hanter et à poursuivre Brad Cramer ...
Et peu après, sa femme tracassée atteignit le point de rupture ...
Tu n'as pas quitté cette pièce depuis deux mois ! Je t'ai de nouveau entendu marmonner la nuit dernière. Ce travail te rend fou !
Je t'aime, Brad. Mais je ne peux pas vivre avec toi comme ceci ! Je te quitte ...
Bon, va-t-en ! Je ne peux plus supporter tes pleurnicheries !
Je n'étais pas en train de «marmonner», je parlais au fantôme ! Mais ... je ne pouvais pas le lui dire ! Elle aurait vraiment pensé que j'étais fou !
Le reste des mois passa dans une débauche d'activité. Les équipes des travailleurs de la construction furent remplacées de nombreuses fois ...
Je pars! Personne ne peut construire un endroit comme celui-ci en quatre mois!
Mais c'est impossible de construire un toit pareil !
C'est vous qui le dites ! Mais vous vous trompez!
Le fantôme apparut pour répéter son avertissement pour la dernière fois. Il ne réapparut plus jusqu'à ce que la construction soit complètement terminée.
5


Oui finalement, les six mois furent écoulés ! Il était temps pour le fantôme d'Addison Bryant de revenir... pour voir pour la première fois sa nouvelle maison !
J'espère ... que vous aimez... votre nouvelle maison ... M. Bryant...


Ça...ma nouvelle maison ? Cette monstruosité ?


C'est un outrage ! C'est la plus hideuse caricature de maison que j'aie jamais vue ! C'est ... dépravé ! C'est l'œuvre d'un fou !
Et maintenant, le spectre en rage réalisait l'ironique vérité ... en regardant les yeux vides de Brad Cramer ...


... car cette parodie tordue d'un bâtiment était en effet l'œuvre d'un fou que lui-même avait créé ...
... le travail d'un homme poussé à bout par sa rencontre terrifiante avec un ... fantôme !


Oui, Bryant, qui avait adoré la beauté et la perfection, était condamné à passer l'éternité dans la plus hideuse maison du monde...
NOONNN...
WHHOOOSHHH
... tout comme Brad Cramer était condamné ... à passer le reste de sa vie, privé de famille, d'amis et de bon sens !
6


Jusqu'à aujourd'hui, ses collègues se demandent toujours ce qui est advenu du brillant jeune architecte, et il y en a qui croient entendre les gémissements angoissés du fantôme pris au piège dans la maison qu'il avait fait construire pour la hanter...
FIN



C'est un petit coin de terre, étroit quadrilatère, borné à l'est et au sud par le Rhône, à l'ouest par la Saône, au nord par les vallons et les mamelons du Jura, partagé en deux parties égales, l'une de plaines, l'autre de montagnes, par les eaux bleues de l'Ain. À travers les plaines, aux étangs miroitants, aux champs fertiles de la Bresse et de la Dombes, à travers les sombres vallées aux lacs bleus et les hautes montagnes noires de sapins du Bugey, comme en toutes régions de notre beau pays de France, ont vécu de poétiques légendes, survivent d'étranges superstitions nées au temps du polythéisme et précieusement conservées par la croyance chrétienne.

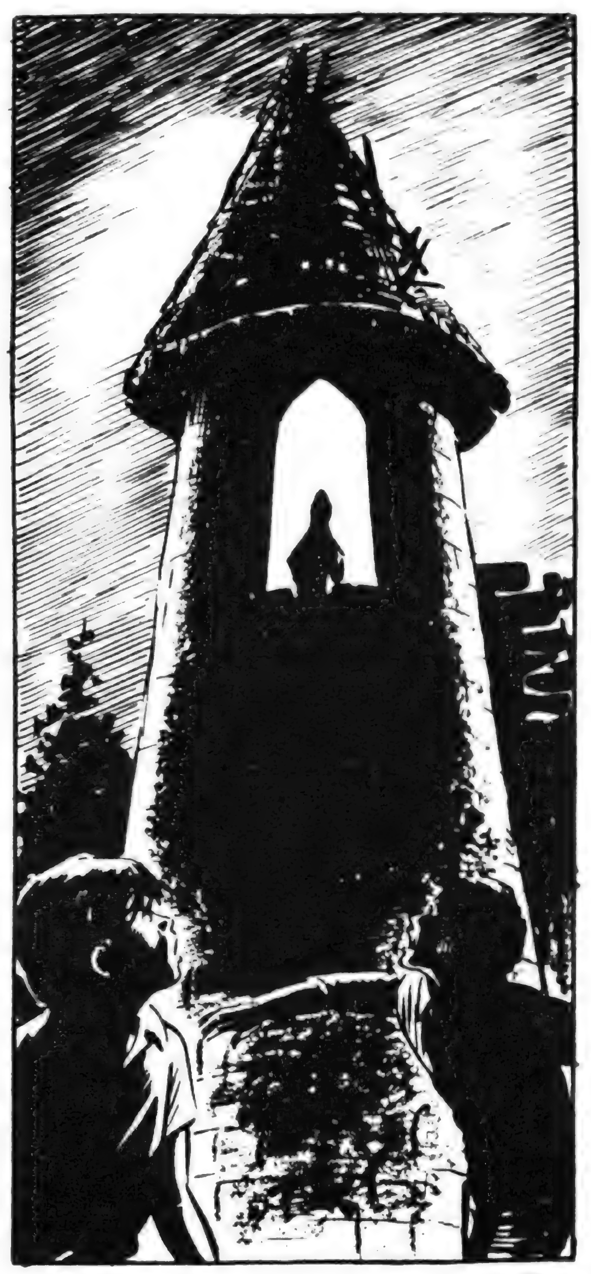
Il est vrai, légendes et superstitions s'en vont : non seulement plus personne ne croit ni à la miraculeuse bienfaisance de tel saint local ou de telle fontaine vivifiante, ni à la dame blanche ou noire hantant telle vieille ruine et pleurant l'amant disparu, mais encore les populations en arrivent à perdre le souvenir de la superstition, qui, jadis, amenait la foule des pèlerins autour de l'autel du saint ou des eaux de la fontaine ; elles en arrivent à oublier les poétiques légendes qui, jadis, épouvantaient les promeneurs égarés, le long des sentiers ombreux, en la solitude de la nuit, ou qui, en les contes de la longue veillée de Noël, berçaient les enfants auprès de l'âtre de la chaumière.

Souvent les peintres ont tracé, en de mythologiques tableaux, la vapeur faisant fuir devant elle les nymphes des eaux ; on peut dire que les voies ferrées ont chassé à jamais de leurs mystérieuses retraites nymphes, dragons, lutins, que le bruit des locomotives a fait taire les fantastiques appels de cloches pieuses enfouies dans les profondes crevasses des rochers ; on peut dire que l'instituteur, en portant dans les moindres hameaux les premiers bégaiements de la science humaine, en éveillant la raison, démolit peu à peu dans l'imagination populaire les bizarres superstitions. A mesure qu'il va à l'école, l'enfant cesse de voir la dame blanche sur la haute tourelle ruinée, et il cesse de craindre de rencontrer les lutins sur son chemin quand, la nuit, il rentre à son hameau. « La vieille chanson » que Jaurès rappelait en l'un de ses plus éloquents discours, est en train de disparaître pour toujours ; pour la poésie des siècles passés, pour la mystérieuse vie des vieux âges, il est bon d'en retenir les dernières strophes, qui, en leurs refrains mourants, sont encore venues frapper nos oreilles.

C'est quelques-unes de ces strophes, quelques-unes de ces légendes, quelques-unes de ces superstitions que nous voulons sauver de l'éternel oubli, comme un monument de l'histoire de la petite patrie provinciale.

∴

Sur cette petite terre de la Bresse, du Bugey et de la Dombes, on retrouve toutes les légendes que l'humanité de l'ancien monde asiatique et européen semble avoir puisées





dans un fond commun et répandues, en les adaptant aux milieux divers, tout aussi bien aux pieds du Caucase qu'aux pieds des Alpes, on retrouve toutes ces légendes qui ont fleuri, on peut le dire, dans toutes les provinces de la vieille France.

Dans le Bugey surtout, on peut dire que chaque village avait sa légende, qu'il n'y avait pas une seule des poétiques ruines dominant ses vallées qui ne fût hantée par quelque revenant, qu'il n'y avait pas un seul de ses rochers qui ne servit de refuge à quelque hôte mystérieux, bienfaisant ou méchant. « Le Bugey, écrivait il y a quelque trente ans un écrivain local, est par excellence, le pays des légendes, le pays de ces croyances particulières qui, poétisant la vie rustique, colorent les plus modestes choses. Les habitants racontent, même encore aujourd'hui, quantité de faits où le merveilleux et le surnaturel jouent toujours le principal rôle, et où l'observateur retrouve des légendes chrétiennes greffées sur des légendes païennes. »

Il y a trente ans, on les contait encore ; depuis on ne les conte plus guère : les livres de bibliothèque scolaire ont remplacé, au coin de la haute cheminée où flambent les sarments de la vigne, les versions orales des faits et gestes des fées, lutins et dragons.

Mais ces récits fabuleux ont ému et effrayé de nombreuses

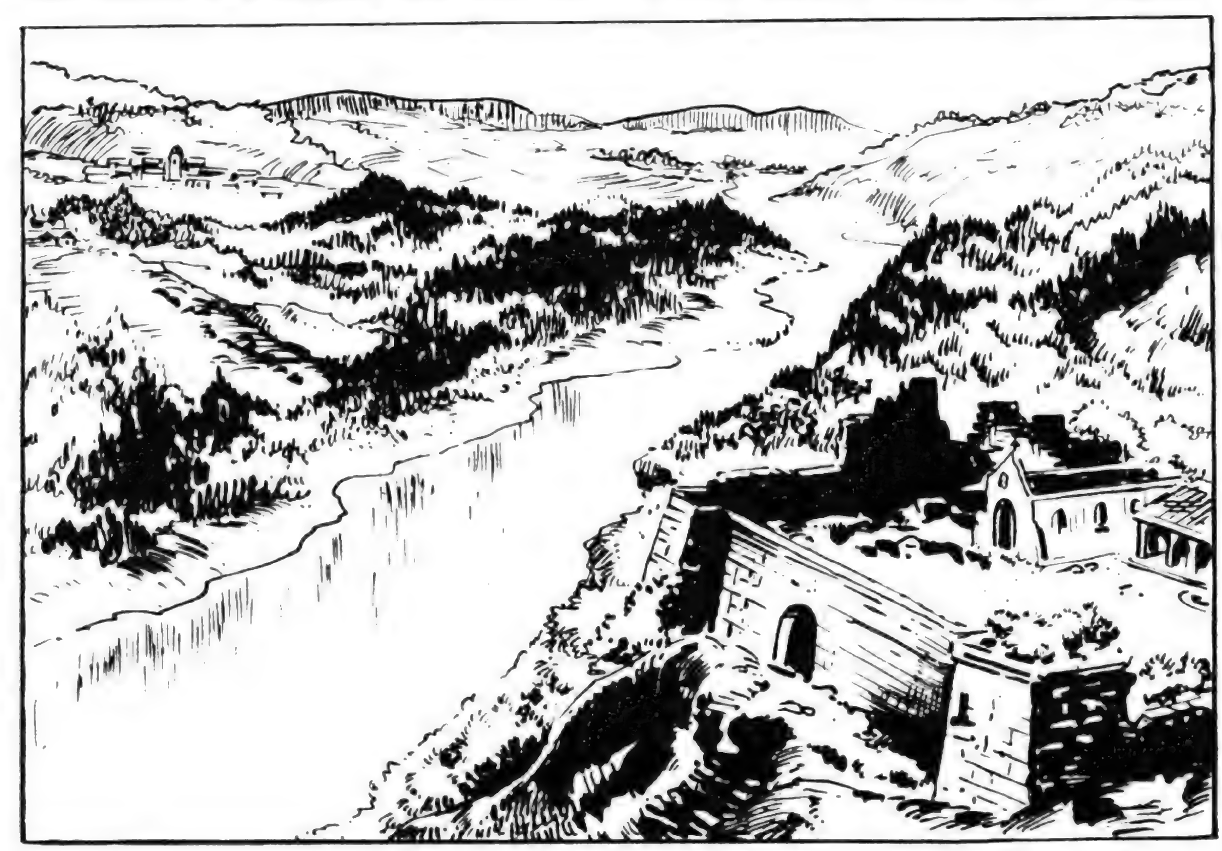
3e

générations ; et c'était à bon droit qu'ils donnaient émotion et effroi.

Comment voulez-vous que les jeunes auditeurs des vieux conteurs restassent insensibles à ces naïfs et merveilleux récits tout pleins de larmoyantes histoires ou de terribles châtiments pour les imprudents qui bravaient les esprits ?

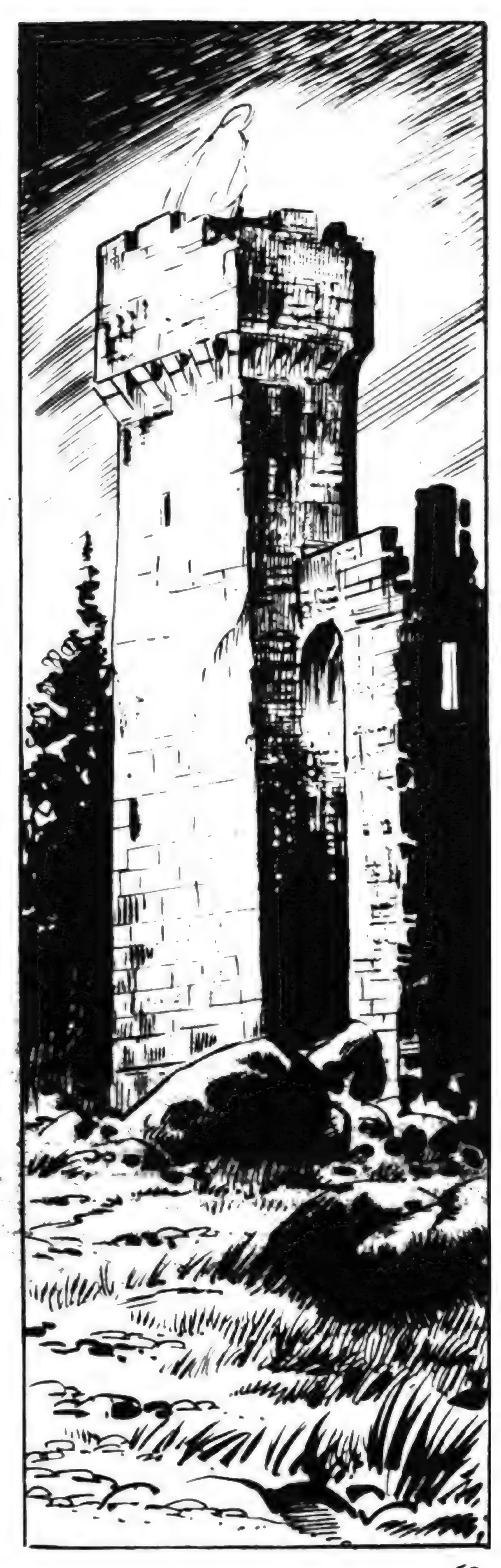
Le Bugey fut un pays de monastères et, il faut le reconnaître les moines, anciens maîtres de la région, ont laissé de fort mauvais souvenirs dans les traditions populaires. Non seulement on conserve dans les montagnes bugeysiennes le souvenir de leur tyrannie et de leur vie de désordre (par exemple, les récits des orgies des moines de Saint-Sulpice avec les nonnes de la somptueuse abbaye de Bons) mais, avec leurs souvenirs, on a forgé les légendes les moins sympathiques.

Ainsi, sur le Rhône, près du hameau de Rix, à Malarage, sur un roc isolé dominant le fleuve, se dressent les murailles de l'antique abbaye de Saint-Alban, hantées par les fantômes des anciennes nonnes et par ceux des moines d'une abbaye située sur la rive droite, qui dansent d'infernales sarabandes en souvenir des abominables orgies auxquelles, ensemble, ils se livraient de leur vivant ; ainsi au Pont d'Enfer, à Vieu, en Valromey, au fond du gouffre d'un torrent, on entend les tintements d'une cloche tirée avec l'agita-



tion du désespoir par des moines qui, jadis, furent précipités dans l'abîme par le Diable, en punition de leurs péchés luxurieux ; ainsi dans les ruines de la Chartreuse d'Arvières, poétiquement perdues au fond des forêts de sapins du Colombier, chaque nuit errent les ombres de moines — ceux-là avares — gardant jalousement leurs trésors enfouis en de mystérieuses cachettes ; ainsi, enfin, au château de Bellydoux, erre l'âme d'une noble dame enlevée à son époux par le prieur de l'abbaye de Nantua et tenue en longue captivité par son cruel ravisseur ; à la Chartreuse de Meyriat, un moine garde au fond des ruines le trésor de la communauté et fait disparaître les imprudents qui osent s'en approcher.

Du reste, les dames, noires et blanches, demeurant les hôtes assidus des ruines antiques, abondent en terre bugeysienne, promenant leurs fantastiques silhouettes au sommet des tours croulantes et mystérieuses : il y a une dame noire à la Serra, château de Seillonaz, noble dame de son vivant confite en dévotion ; il y a une autre dame noire au Rieu-d'Enfer près de Lalleyriat:celle-là digne rivale de l'héroïne de la Tour-de-Nesles, jetait, paraît-il, dans le torrent, les amoureux imprudents que





captivaient ses charmes et son ensorcelante coquetterie, près de Jujurieux au Chatelard, il y a une dame blanche, veuve inconsolée, qui, la nuit, dans les prés, erre à la recherche de son époux; il y en a une autre, au château de Darches, épouse qui, pour se soustraire au déshonneur, fuyant un châtelain voisin, se jeta dans le torrent avec une cassette remplie d'or et de bijoux.

Quelquefois, les fantômes femmes sont fort méchants : ainsi dans la sombre gorge des Hôpitaux, dominée par de hauts rochers qui roulent souvent en terribles avalanches, menaçant la grande ligne ferrée de Genève il paraît que ce sont des esprits féminins, les Pierrettes, qui font rouler les roches sur les infortunés passants.

Il n'y a pas que les esprits féminins qui sont malfaisants : il y en a de masculins aussi : tel le fantôme du sieur de Bolomier, qui, près de Poncin, erre dans les prés, où, au XVIIe siècle, il tua deux hommes, et où il continue à effrayer les passants.

Les esprits prennent quelquefois forme de bête pour épouvanter, la nuit, les voyageurs attardés : entre Saint-Jean-le-Vieux et Jujurieux, un esprit, dans ce but, se transforme en brebis noire ; à Arbent, un autre esprit prend le corps d'un cheval sans tête, monté par un autre esprit, cavalier à la figure ensanglantée et au front couvert d'un bandeau : — il paraît que le cheval est surtout méchant quand il

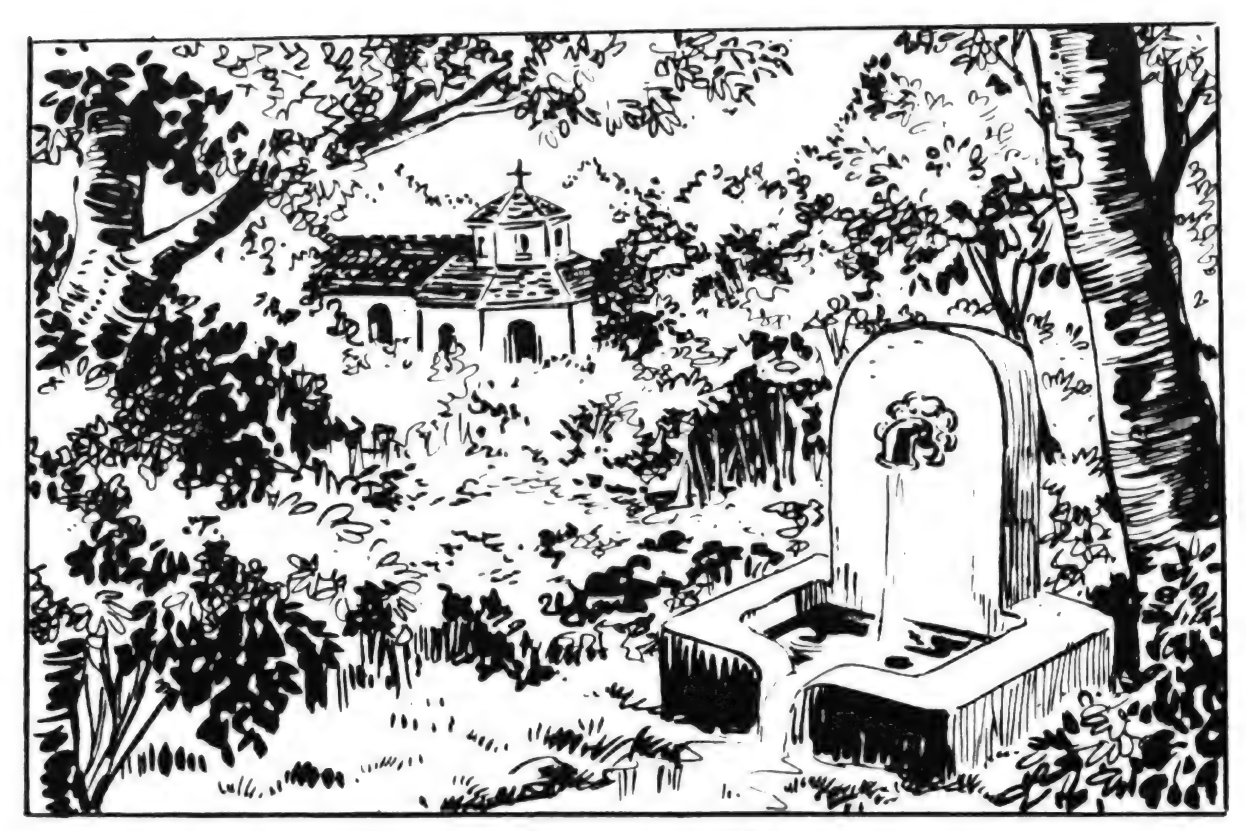
6e

est privé de son cavalier ; dans ce cas,il écrase le passant qu'il rencontre sous ses pattes de devant ou l'emporte au fond des bois : bien entendu, nul ne connaît ni le nom, ni le nombre de ses victimes.

D'autres esprits, par contre, sont absolument inoffensifs, tel celui qui erre mélancoliquement dans les ruines de Réoux ; il n'a, paraît-il, jamais nui à personne, et c'était par pure charité et non par crainte que, jadis, on lui apportait des jattes de lait — qu'il buvait, paraît-il ! — Tels encore ceux qui, dans la tour de Mont-Vert, près de Lagnieu, enveloppés de longs suaires, se contentent, en leurs nocturnes promenades, de faire, avec de lourdes chaînes, un vacarme effrayant.

Naturellement, la province a aussi sa légende de Barbe-Bleue. Sur la rive bressane de l'Ain s'élève la montagne d'Olyferne couronnée de remparts dentelés et de tours lézardées ; là vivait jadis un seigneur qui eut de nombreuses épouses et encore de plus nombreuses maîtresses que toutes il fit disparaître ; un jour il enleva les trois fiancées de trois valeureux chevaliers ; ceux-ci étant venus attaquer son château, il s'enferma dans le donjon avec ses trois victimes : et, sur le point d'être pris, il enferma les trois jeunes filles vivantes dans un tonneau garni de pointes de fer, et les précipita du rocher dans la rivière ; on peut encore voir les trois femmes, seulement elles sont métamorphosées en trois





pyramides de pierres, *Traï Damizellas*, surplombant les eaux bleues de l'Ain.

.˙.

Tout cela, ce sont légendes poétiques et bien inoffensives qui parent d'un charme troublant des sites admirables ; mais la croyance au merveilleux ne présente pas toujours cette innocuité et parfois, grâce à elle, de scandaleuses exploitations viennent peser sur les populations. La croyance au merveilleux engendre trop souvent l'escroquerie.

Ce sont les fontaines, les retraites des nymphes païennes, devenues, dans tant de régions, les lieux des apparitions catholiques qui ont d'abord le privilège du miraculeux.

A Marignieu, dans le bois de Montfalloux, près d'une chapelle dédiée à la Vierge, il y a une Sainte-Fontaine, où les pélerins viennent le jour de l'Assomption pour se guérir des maladies les plus diverses.

Près de Chézery, dans la merveilleuse vallée de la Valserine, encaissée entre deux ramifications du Jura, est la Font-Bénite, source que, paraît-il, saint Roland fit jaillir du sol en plantant son bâton au milieu des cailloux. Une chapelle abrite la source. Autrefois, ce fut un lieu de pélerinage fameux, l'eau de la source ayant toutes les vertus qu'on a attribuées depuis à l'eau de Lourdes : un évêque de Belley même, paraît-il, y guérit de la goutte, en trempant ses pieds

endoloris dans l'eau glacée de la source. Aujourd'hui si l'on en croit les sceptiques paysans gressiens, l'eau aurait perdu toute sa vertu curative.

Autrefois, pourtant, dans chaque chaumière, on conservait précieusement une fiole contenant l'eau précieuse, à côté d'une fougère mâle, cueillie à minuit, à la clarté de la pleine lune, après maintes pratiques cabalistiques, et fougère mâle et eau sainte combinées faisaient cures plus merveilleuses que les médecins de Gex et de Châtillon-de-Michaille, les petites villes voisines ! Aujourd'hui, les médecins ne redoutent plus guère la concurrence.

Dans le vallon de Vareilles, à Ambérieu-en-Bugey, un moine de la célèbre abbaye d'Ambronay, Jean l'Ermite, au XIe siècle, s'étant établi aux bords du Gardon, depuis cette époque l'eau du ruisseau avait le pouvoir de guérir les maux de dents des enfants qui se gargarisent avec elle, le jour où l'on fête ledit Jean l'Ermite. Voilà nombre d'années que mes chers petits compatriotes, les enfants d'Ambérieu, ne vont plus se gargariser au torrent, qui, du reste, a maintenant le rôle plus pratique de faire vivre des usines.

Et les eaux ne sont pas seules entourées d'une superstition miraculeuse : les contrebandiers



des montagnes de Gex croyaient se rendre invisibles aux douaniers quand ils portaient de la cire ramassée sur le cierge pascal en murmurant des paroles mystérieuses, et la main desséchée d'un pendu, *Main-de-Gloire, Mandragore,*avait en leur esprit pareille puissance, à un degré encore supérieur.

A Belleydoux, lorsqu'un enfant naissait, on le lavait avec du vin et on lui faisait avaler un œuf frais ; la sage-femme jetait le cordon ombilical dans le feu, car, s'il était tombé à la rivière, l'enfant plus tard se serait noyé, et, s'il était pris par un animal, l'enfant eût été mordu par une bête. A la mort, dans le cercueil, on plaçait une petite croix de bois, à laquelle était attachée une pièce de monnaie, chose tout aussi indispensable pour aller au Paradis chrétien que pour monter dans la barque qui **passait à la rive élyséenne du paganisme. FIN** **(V. L.)**




Longtemps après que leurs corps furent retournés en poussière, ils attendirent ... ils attendirent patiemment le retour de leur tueur au...
VILLAGE DES ESPRITS
Les paysans consternés du village de Trenoire, niché dans la contrée agricole du centre de la France, ne soupçonnaient pas le destin qui les attendait en ce sanglant matin de septembre 1942...
Ecoutez-moi, cochons de Français !
Quelqu'un a de nouveau saboté nos véhicules, la nuit dernière !


Je vous ai prévenus que si de tels actes continuaient, il y aurait des représailles !
Puisque vous n'avez pas tenu compte de mon avertissement, je n'ai pas le choix ...


Commencez à tirer !

6


BRAT-TATAT
BRATA-TAT-TAT
BRATTA
TATTA
TAT


Quelques instants plus tard, le capitaine S.S. Klaus von Emburg contemplait le monstrueux carnage dont il était l'auteur.
Qu'allons-nous faire des corps, Herr Kapitän ?
Enterrez-les là où ils sont !
Dans la terre abreuvée de sang, là où poussait le grain, des fosses communes furent creusées.
Cette nuit-là, tandis qu'un affreux silence s'étendait sur les tertres, l'officier S.S. fit une promenade, se réjouissant du massacre qu'il avait ordonné.
Ils vont bien fertiliser le sol !
Dommage que nous ne puissions faire de même avec tous les Français !
Le voilà ...
Was ist los ?
Cochon de nazi ! Maintenant c'est ton tour !
Nein ! Nein !
Kapitän ... qu'y a-t-il ?
Vous avez crié comme si on vous attaquait !


Vous ... vous ne les avez pas vus ?
Vu qui ?
Kapitän, vous êtes très fatigué, épuisé par la tension créée par ces paysans !
Une bonne nuit de repos vous remettra d'aplomb !


Le même mois, l'unité de von Emburg s'enfuyait devant l'avance américaine.


Von Emburg et son état-major furent capturés lorsque les forces U.S. reprirent le village désolé ...


Personne ne put porter témoignage sur le sanglant massacre. A défaut de le connaître, le tribunal de guerre américain condamna le capitaine allemand à la peine de prison minima prescrite ...


Moins de trois ans plus tard, celui qui était à présent le citoyen Klaus von Emburg sortait de la caserne de détention de Blandau ... libre.


Il ne fallut pas longtemps avant qu'il ne soit regardé comme le meilleur des représentants au sommet d'une société de construction de l'Allemagne de l'Ouest ...
Durant les huit derniers mois, vous avez fait doubler nos bénéfices! Je vous félicite, von Emburg!
Merci, mein Herr !


S'il avait frustré la justice, le tueur ne pouvait cependant pas échapper aux terreurs nocturnes créées par sa propre conscience ...
Les autres ont oublié ... mais nous pas !
Ton heure viendra, à toi aussi !
3


Himmel ! Me débarrasserai-je jamais de ces terribles cauchemars ?


Et alors, un après-midi d'avril 1952 ...
Von Emburg, j'ai quelque chose de bien pour vous ! Je vous envoie inspecter notre site à Trenoire!
T...Trenoire...le village français ?
WEST DEUTSC
GOTTINGEN STRASSE


Ja ... il va être complètement reconstruit !
Vous avez servi là pendant la guerre, c'est pourquoi je vous ai choisi !
Euh ... il y a quelque chose qui ne va pas ?
Nein ... r ... rien, mein Herr !


Qu'est-ce que je pourrais lui dire ? Que j'ai peur de ces ... de ces fantômes ?


Mais étrangement, le lendemain matin, il se réveilla avec un immense sentiment de soulagement...
Je ne peux pas le croire !
Pour la première fois depuis ce terrible jour ... ils ne sont pas revenus me hanter !


Et moins d'une semaine plus tard, pendant son vol vers la France ...
Trois bonnes nuits d'un sommeil parfait !
Je crois que c'en est fini de ces horribles rêves !


Dans une voiture de louage qu'il conduisait lui-même, il atteignit sa destination à la tombée de la nuit ...
Ce n'est pas du tout le Trenoire dont je me souviens !
Et dire que j'avais peur d'y revenir ...













Ou était-ce un tour joué par les esprits pour l'attirer là où ils pourraient lui infliger son châtiment ... du monde des fantômes et du surnaturel ?





Il existait encore à Saint-Malo, il y a quelques années, des vieillards ayant connu dans leur jeunesse le capitaine Roskoff, le dernier survivant des anciens corsaires. La mort, qu'il avait bravée tant de fois en face, semblait l'avoir oublié. Le capitaine Roskoff avait une physionomie énergique, et ses manières étaient distinguées, malgré la rudesse de son ancien métier.

Le fond de son caractère était taciturne ; il se livrait rarement, et l'on eut dit qu'un secret était enfoui dans son cœur comme un polype au fond de l'océan. Les jeunes gens qui le fréquentaient, à l'heure où il venait faire, chaque soir, sa partie de cartes au café, n'avaient pas encore réussi à découvrir ce secret, lorsque l'un d'eux s'avisa un jour de lui dire :

— Avez-vous aimé, capitaine, et croyez-vous à la durée éternelle de l'amour ?

— Je n'y crois pas, répliqua-t-il brusquement et j'ai de bonnes raisons pour cela.

— Contez-nous ces raisons, s'écria-t-on de toutes parts, et chacun s'approcha de lui, en prévision d'un de ces dramatiques récits qu'il tenait en réserve.

∴

— Éoutez-moi donc, dit gravement le capitaine Roskoff, après avoir absorbé un verre de rhum, comme pour se donner du

1

cœur. Il y a une fatale histoire d'amour dans mes souvenirs. J'ai survécu, et de quelle façon, hélas ! à la perte d'une femme que j'adorais. J'ai tenté depuis d'oublier en me livrant aux plaisirs, mais c'est vainement que j'ai cherché à m'étourdir. Un affreux spectacle était toujours présent sous mes yeux, et il me semble que je le vois encore en ce moment...

Je me promenais un jour sur le marché de Constantinople... On y amena une jeune grecque d'une merveilleuse beauté. Elle avait seize ans au plus. Figurez-vous la perfection de la Vénus de Praxitèle. J'achetai cette adorable enfant et bientôt j'en devins éperdument amoureux. Sa famille tout entière avait été massacrée par les Turcs, dans un petit village de la côte ; elle reporta sur moi toutes ses affections. Je savais le grec, je lui parlai sa langue. Elle m'aima autant que je l'aimais, et ce fut pendant quelque temps une vie de délices.

Elle eût désiré se retirer en paix avec moi dans quelque île de la Méditerranée. Cela ne nous fut pas possible. Je commandais un bâtiment monté par des hommes appartenant à toutes les nations. C'étaient, je l'avoue, de francs pirates, toujours prêts à quelque coup de main. On me connaissait, comme Surcouf, dans la mer des Indes. Poussé par l'espoir d'un riche butin qui me permît de prodiguer à mon amie toutes les



jouissances du luxe asiatique, je repris la mer. Elle voulut m'accompagner, je cédai à son désir ; nous fîmes voile vers Pondichéry.

La traversée fut heureuse d'abord. Le vaisseau était bon marcheur, nous nous emparâmes d'un négrier après quelques heures de combat. Une bonne affaire, en somme ! mais je fus grièvement blessé. Ma guérison ne tarda pas, grâce aux soins de ma dévouée compagne. Bientôt les chaleurs du tropique la firent tomber malade elle-même. Je ne quittai pas son chevet. Notre navire courait sur la foi d'un jeune lieutenant qui, ne connaissant pas les mers où nous naviguions, nous laissa dériver sur les récifs.

Une nuit nous allâmes donner sur un banc de corail. Le vaisseau menaçait de se briser à tout instant. Lorsque le jour parut, j'aperçus, non loin, un îlot qui pouvait nous servir de refuge. Je donnai l'ordre de détacher la chaloupe et de débarquer tour à tour dans cette île les hommes et les provisions que l'eau commençait à envahir.

Ce débarquement dura tout le jour. Je restai le dernier sur le navire, selon le devoir du capitaine, puis je pris ma compagne dans mes bras, et je m'apprêtais à passer avec elle lorsqu'une violente rafale écarta la chaloupe. Le vaisseau, emporté par la



3

bourrasque, prit le large avec une vitesse vertigineuse. Je perdis de vue mes compagnons et je restai seul sur le navire, à moitié désemparé, avec cette enfant sur les bras.

J'allais l'installer dans ma cabine pour qu'elle y prit un peu de repos, lorsqu'elle me demanda à manger. Je pensai alors, non sans frémir, que toutes nos provisions avaient été débarquées. Il ne restait, dans mon armoire, que quelques biscuits secs, ainsi que quelques bouteilles de rhum et une bouteille d'eau. Je lui offris un biscuit trempé dans un peu d'eau. Elle comprit aussitôt notre détresse, et me proposa de se précipiter dans la mer avec moi, après que nous nous serions liés fortement l'un à l'autre, afin d'en finir plus vite.

J'avais, dans le fond du cœur, cette lueur qui n'abandonne jamais les marins, je la dissuadais de son projet. Nous passâmes encore tout un jour dans ces cruelles transes. Je ne touchai pas, cela va sans dire, aux biscuits, son unique nourriture, mais, le lendemain, le dernier morceau était consommé. Mon amie ressentit les tiraillements de la faim ; elle ne put y résister, vu son état de faiblesse et, le soir même, elle expira dans mes bras.

Vous exprimer quel fut mon désespoir serait au-dessus de mes forces. Il me parut odieux de jeter son corps à la mer, pour qu'il devint la proie des requins



qui suivaient le vaisseau. Je résolus de le garder auprès de moi, jusqu'à ce que la mort vint me saisir à mon tour.

Ma robuste constitution et le rhum que je buvais de temps à autre me soutinrent encore quelques heures ; mais bientôt un vif appétit s'empara de moi, je fouillai le navire du haut en bas ; je ne trouvai qu'un peu de beurre salé qui ne pouvait me servir à préparer aucun mets en ce cruel moment.

Je compris que mon heure était venue. J'allai m'asseoir auprès de ma chère morte, attendant l'instant suprême. Alors, la faim cria plus fort dans mes entrailles, et une idée fixe envahit soudain mon cerveau.

Le corps si frais, si beau, cette chair ravissante, colorée encore par les derniers reflets de la vie, comme la neige des montagnes au coucher du soleil, tout cela me montait à la tête, me grisait, et je sentais rugir en moi une bête fauve. Je voulus résister à cette suggestion, et je tentais de me tuer ; je n'en eus ni la force, ni le courage, Apercevant alors une bouteille de rhum, je la vidai d'un trait, machinalement.

Que se passa-t-il à partir de ce moment ? J'ignore encore aujourd'hui les détails de ce drame lamentable ; mais, quand je revins à la raison, je vis avec horreur que ce corps, que quelques



instants auparavant je n'avais pas voulu livrer aux requins, je l'avais en partie dévoré !...

Le vaisseau acheva de s'engloutir. Emporté par les vagues, je me cramponnai à des débris de mâture. Des oiseaux de proie tournoyaient au-dessus de ma tête, attendant mon dernier souffle.

Des requins m'effleuraient en passant et me piquaient de leurs nageoires, L'un d'eux, plus vo-



race que les autres, avala des débris humains qui flottaient autour de moi. C'était le corps en lambeaux de ma pauvre amie, qui, morte, me sauvait de nouveau la vie. Peu de temps après, je fus recueilli, presque inanimé, par des pêcheurs d'une petite île, au bord de laquelle m'avaient porté les courants.

— Mille tonnerres ! s'écria le capitaine Roskoff, après une pause, voilà donc quelle est la lâcheté humaine ! moi, qui, devant les autres, me suis battu si vaillamment, qui ai affronté tant de coups de sabre et de fusil, enflammé par l'idée de la victoire, par l'amour-propre du chef, par le désir du pillage ; moi, le capitaine Roskoff, dont le nom a fait trembler la Compagnie des Indes, j'ai frissonné devant une mort solitaire au milieu de l'océan, moi, le plus amoureux des hommes, je me suis repu de la chair de ma bien-aimée, et j'ai sucé son sang comme un vampire. J'ai eu la barbarie de déchirer avec mes dents cette peau si fine, dont mes lèvres caressantes redoutaient d'effleurer l'épiderme.

Vous comprenez, maintenant, ajouta le capitaine Roskoff, en buvant une nouvelle rasade, pourquoi je ne crois plus à la durée éternelle de l'amour !

(V.L.) FIN



Une peur paralysante s'avançait vers le village de Dulcet, en Angleterre. Des rustres superstitieux barricadaient leurs portes contre la terreur inconnue qui faisait de mystérieuses empreintes dans la neige fraîche ...
LA NUIT OÙ LE DIABLE DANSAIT
Qui pouvait deviner que le Mal était lâché en ce soir de février ? Certainement pas Abigail Wendrop ...
... et comment épelles-tu le nom de cet animal ?
Un K ... euh ... K? Ça ... ça ne sert à rien miss Abbie ! J... je suis ... trop lent ...
Tu ne dois pas croire cela, Jeremy ! Ah, il se fait tard, tu es fatigué ... Maintenant, sauve-toi ! Rentre à la maison ... attention, pas dans les bois !
Abbie, le lait de la gentillesse humaine coule en toi comme un fleuve ! Mais j'ai peur que tu ne perdes ton temps avec ce Symmonds ... c'est sans espoir !
Jeremy a vingt-trois ans, père. C'est un homme, même si son esprit est celui d'un enfant !


Je suis institutrice et une institutrice est vouée à l'enrichissement intellectuel de l'esprit des enfants. Même si parfois ils ont des corps d'adultes.
La soirée passa comme toutes les autres dans la ville endormie. Il n'y eut rien qu'on aurait pu appeler inhabituel. Mais le lendemain matin ce fut différent ...
Abigail, viens voir ces traces ! C'est la chose la plus étrange sur laquelle j'ai jamais posé les yeux !
Ce ne sont que les traces des fers d'un cheval.
Un cheval ? Pas du tout, à moins qu'il ne puisse sauter sur une patte!
Regarde, ce sont des traces simples, comme si l'animal avait posé un pied directement devant l'autre !
Comme c'est curieux !
Plus que curieux, miss Abbie !
Bonjour, Favisham ! Qu'est-ce qui vous amène par ici ? Personne n'a envoyé chercher l'agent de police !
Venez jusqu'ici, messire Wendrop, et vous verrez !
Les traces continuent ici aussi ?
Oui, comme si quelqu'un ou quelque chose avait traversé ceci ! Il n'y a pas un animal en Grande Bretagne qui pourrait escalader ce mur ou laisser de telles empreintes!
Quoi que ce soit qui soit venu à Dulcet la nuit dernière, nous n'avons jamais rien vu de semblable ! Je suggère que les femmes ne sortent pas et ferment leurs portes au loquet... jusqu'à ce que nous ayons trouvé la créature ! Déjà parmi les sages-femmes on parle de sorcellerie !
②



Et quand le soleil se coucha, des bandes armées en fureur prirent le chemin de la campagne. Ils suivirent le sentier fantasque dans l'espoir de trouver et d'abattre Lucifer lui-même !



Ailleurs, dans la propriété de messire Wendrop ...

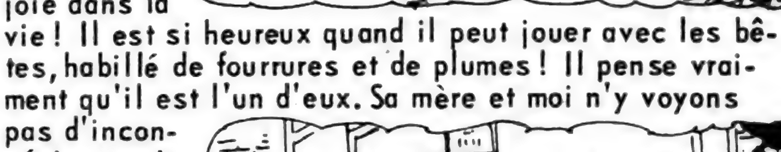
Papa ! C'est M. Symmonds.

Excusez-moi pour le dérangement, miss, mais c'est à propos de mon Jeremy...

...Il n'est pas rentré depuis qu'il est venu ici ! J'ai peur qu'il ne soit de nouveau dans la forêt.



« Je sais que ce qu'il fait est inoffensif. C'est sa seule joie dans la vie ! Il est si heureux quand il peut jouer avec les bêtes, habillé de fourrures et de plumes ! Il pense vraiment qu'il est l'un d'eux. Sa mère et moi n'y voyons pas d'inconvénient mais nous sommes tracassés.»



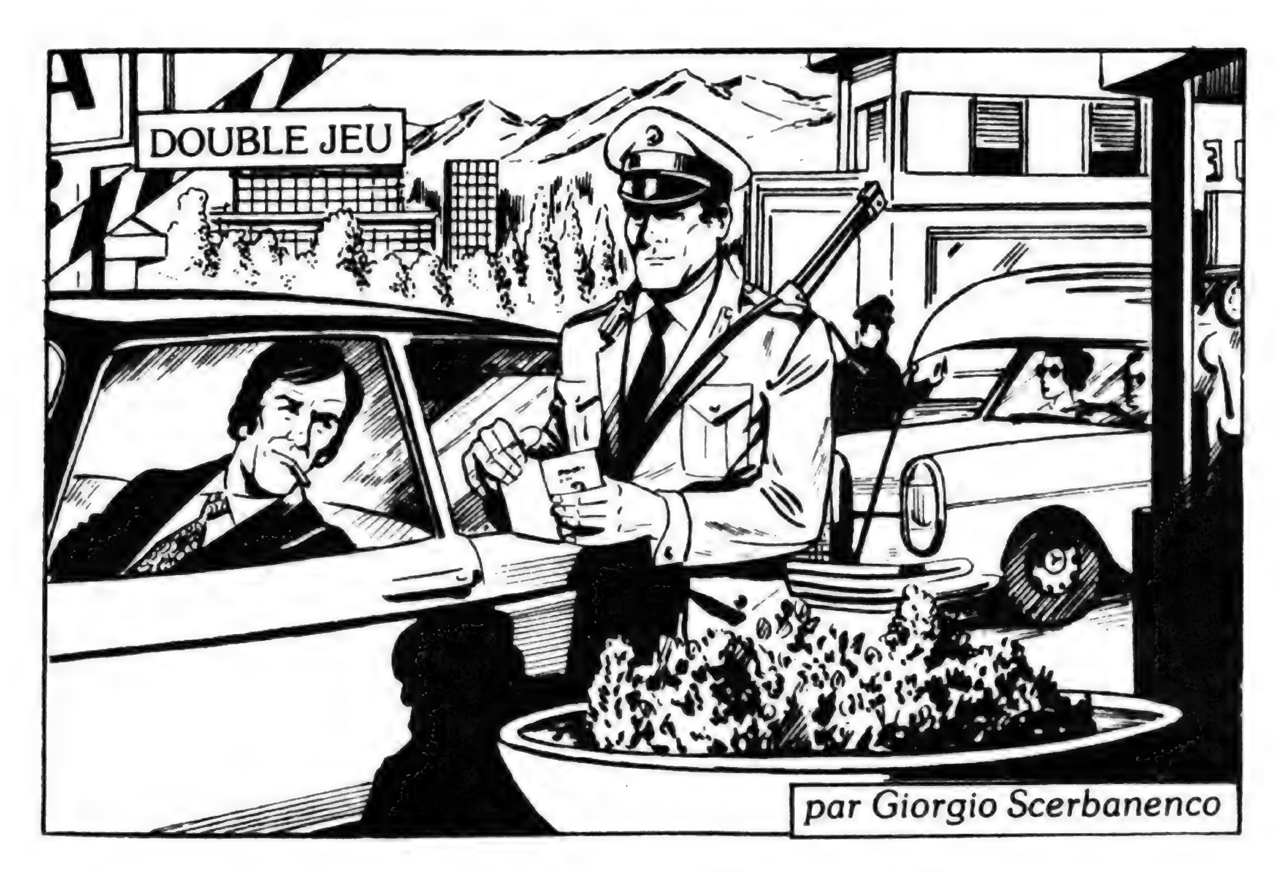




«La plupart des gens ne comprennent pas Jeremy ... qu'il est simple d'esprit, je veux dire. »


Et j'ai tellement peur maintenant avec ces empreintes et tout ça...
... que cela vaudrait mieux qu'on retrouve Jeremy tout de suite ? Je suis entièrement d'accord !
Mais c'était déjà trop tard ! Car au plus profond de la forêt proche ...
Le voilà ... celui qui a fait la marque !
C... c'est le diable en personne !
La poursuite fut rapide et brève ! Elle se termina quand un Jeremy frappé de terreur fut acculé ...
C'est Jeremy l'idiot ...
Peu importe ! Il a fait un pacte avec le diable, n'est-ce pas ?
Comprenant à peine les accusations, le jeune lourdaud essaya de nier mais ses paroles s'étranglèrent dans sa gorge.
Ne me faites pas de mal! Je ne faisais que jouer ...
Je dis qu'il faut le tuer et que c'en soit fini!
Que la ville soit débarrassée de ce mal !
Qu'en dites-vous monsieur le policier ?
Ce fut Favisham qui donna l'ordre ...
Assommez-le à coups de gourdins !
Ils furent sur lui en un instant ...
AAAAIIIEEEEEEEAAUUGHHH
Il ne fallut pas longtemps pour que le cri d'agonie de Jeremy s'éteigne sous les coups brutaux ...
Puis, sa soif de sang apaisée, la foule commença à se disperser quand ...
Mon Dieu ... Jeremy !


Vous ... vous l'avez tué ! Vous avez assassiné mon enfant !
Il n'aurait pas compris, pas plus que vous, fous superstitieux ne l'auriez compris lui ! Son esprit était celui d'un bébé. Cela vous menaçait-il tant qu'il ait fallu le tuer ?
Pardonne-moi mon fils ! J'aurais dû te dire...à propos d'eux...comme ils te craignaient...comme ils te détestaient !
On raconta aux gens de Dulcet que la créature avait été trouvée et détruite. L'explication les satisfit ...
Mais quand la neige fraîche retomba, les marques effrayantes réapparurent et avec elles une nouvelle tragédie !
C'est l'agent Favisham ... noyé !
Regardez les empreintes des chaussures ... ce sont les siennes ! On dirait qu'il a été tiré dans l'eau. Et ces autres marques ... exactement comme celles d'il y a quinze jours !
Une simple pierre marque la tombe de Jeremy dans le cimetière. De toutes les pierres tombales, c'est la seule où des animaux se rassemblent ...
Père, je sais que ces empreintes sont l'annonce d'un terrible mal à Dulcet...le mal qui a tué Jeremy Symmonds ! Quelle que soit la chose qui les a produites, elle est revenue pour effacer ce mal...en tuant Favisham!
HERE LIES JEREMY SYMMONDS 1864-1887
Ils s'y rassemblent comme s'ils se souvenaient de l'homme-enfant qui jadis partageait leurs gambades dans les bois ...
Le diable a-t-il dansé à Dulcet en l'année 1887 ... ou ce qui a produit les empreintes était-il une force du bien échappée de l'étrange monde du surnaturel ?
FIN



Adieu, adieu, douce France, chantonnait mentalement Jacques Le Duc, en s'engageant sous le tunnel du Mont-Blanc au volant de sa Citroën bleu noir.

Il parcourut sans se presser les douze kilomètres dudit tunnel, la cigarette au coin de la bouche. Pas allumée, bien sûr, car les médecins lui avaient interdit de fumer et, comme il tenait très fort à la vie, il leur obéissait sans discuter ; mais têtu, en bon Breton qu'il était, il avait cependant toujours une cigarette aux lèvres, même s'il ne l'allumait pas.

Du côté italien, un jeune carabinier feuilleta le passeport qu'il lui présenta : *Le Duc, Jacques Yves. Né le 12.2.43. à Pont-Aven (Finistère). Profession : représentant de commerce.* En fait, la véritable profession de Jacques Le Duc était celle de tueur. En France, quand un policier solitaire le rencontrait et le reconnaissait, au lieu d'essayer de l'arrêter, il faisait mine de ne pas l'avoir vu et filait par la première rue de traverse, parce qu'il n'ignorait point qu'à l'empoigner il risquait d'y laisser sa peau.

Mais le jeune carabinier ne savait évidemment rien de tout cela. Il examina fort attentivement le passeport de Jacques Le Duc — passeport tout aussi faux que parfaitement imité — et laissa pénétrer sur le territoire de « la douce Italie » l'un des plus dangereux assassins auxquels la

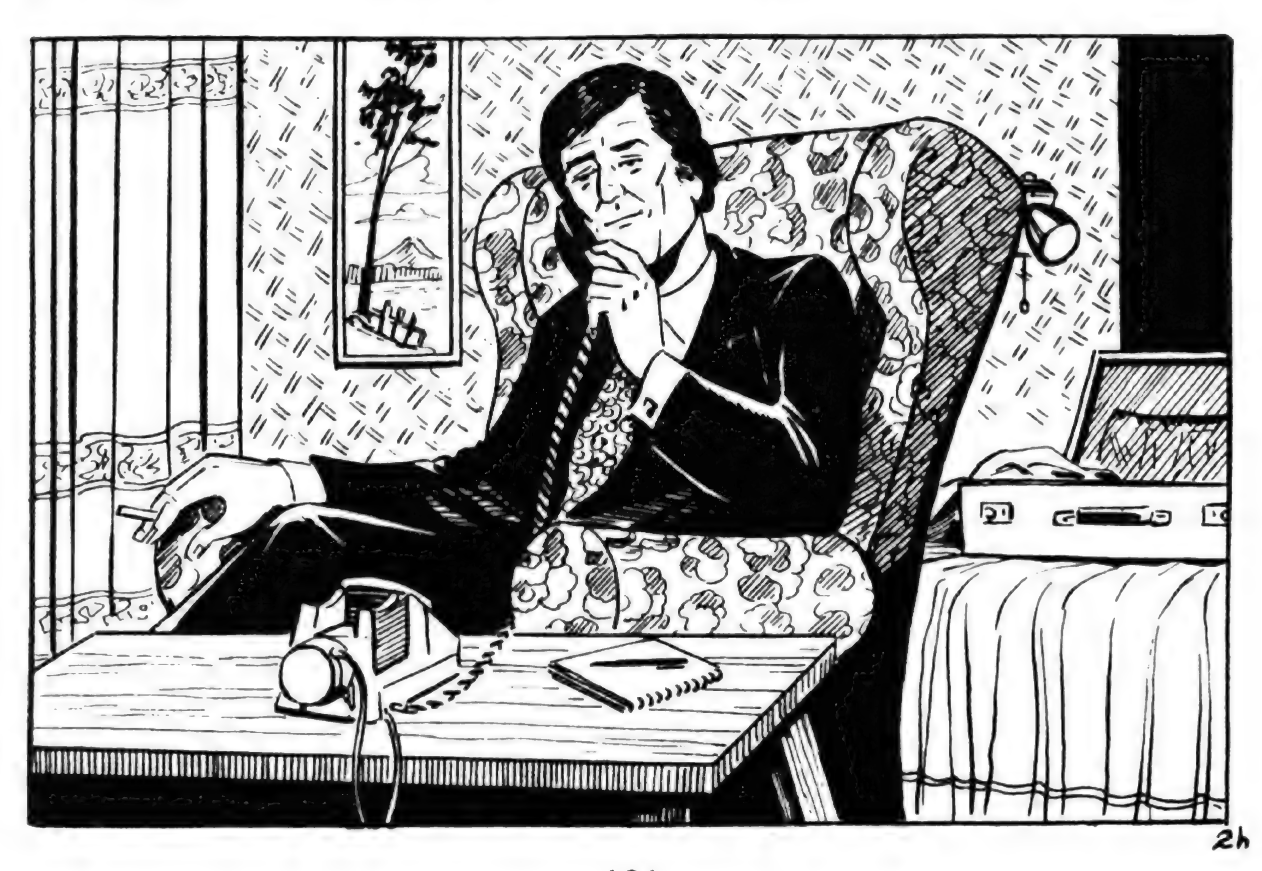
France avait donné le jour.

A Courmayeur, Jacques Le Duc s'offrit un café ; puis, à travers le Val d'Aoste, cigarette éteinte aux lèvres, il se dirigea vers Turin. Son « métier » lui plaisait beaucoup parce qu'il lui permettait de voyager. L'année d'avant, il s'était rendu en Espagne pour y descendre un type qui avait voulu faire le malin, et il s'était arrêté à Pampelune où il avait vraiment passé les jours les plus heureux de sa vie.

De temps en temps, tout en conduisant, il tâtait la poche de poitrine de son veston : il y avait dessous un redoutable pistolet Mab calibre 9. Même en fait d'armes, Jacques Le Duc préférait les produits français.

Turin. La Citroën stoppa devant un hôtel de la via Cernaia Jacques Le Duc poussa la porte. Il ne parlait seulement que le français ; mais il savait que c'était une langue qu'à Turin, presque tout le monde comprenait. Il demanda donc une chambre, s'y fit conduire, et, une fois seul, vérifia le fonctionnement de son pistolet : le Mab était en parfait état de marche. Alors il décrocha le combiné du téléphone, demanda un numéro au standard et, en attendant qu'on le lui donne, se mit une nouvelle cigarette au coin de la bouche, mais ne l'alluma toujours pas. Le téléphone sonna.

— Allô ! dit-il. Monsieur Harara ?



— Lui-même.

— Ici, ton petit pote, Jacques le Breton. Viens tout de suite me retrouver à mon hôtel.

Et il en donna l'adresse.

— D'accord. A tout de suite, Jacques.

Un quart d'heure plus tard, on frappait à sa porte. Arrangeant un peu mieux son Mab sous son veston, Jacques alla ouvrir, très prudemment. C'était Marquis Harara, un Nigérien pur sang, étudiant en langues, qui se trouvait officiellement en Italie, à Turin, pour s'y perfectionner dans la connaissance de l'italien, mais qui arrondissait ses fins de mois en servant de correspondant et de « filiale » à la bande de Jacques.



— Salut négro ! dit celui-ci, en serrant Marquis sur son cœur avec effusion. « Parole ! t'es encore plus noir que la dernière fois ! »

— Ne t'emballe pas, Jacques, dit Marquis, j'ai une mauvaise nouvelle à t'apprendre.

Jacques lui donna une chiquenaude sur la joue :

— Vas-y, cause, sacré orang-outan.

— Je ne sais plus où se trouve Isabella, j'ai perdu sa trace, dit Marquis.

Le visage de Jacques se rembrunit aussitôt :

— Qu'est-ce que ça veut dire : « Je ne sais plus où se trouve Isabella ; j'ai perdu sa trace ? »

— Ça veut dire qu'elle m'a semé. Il y a deux jours, elle était encore ici à Turin, mais maintenant on ne la trouve plus nulle part. Pas plus à sa banque que chez elle ; et sa sœur ne sait même pas où elle est. Bref, elle s'est volatilisée.

— Alors, dit durement Jacques, t'es pas seulement un orang-outan, mais aussi un drôle de connard.

— Possible, dit le Noir résigné.

— Et d'après toi, pourquoi qu'elle se serait volatilisée, comme tu dis ? demanda Jacques.



Marquis haussa les épaules :

— Tu sais, elle n'avait pas la conscience tranquille. Alors, de là à penser qu'on enverrait un type de France pour lui régler son compte...

— Ça ou autre chose, Isabella n'en a pas moins joué la fille de l'air. Et tu t'es laissé faire, pas vrai, chimpanzé de mes bottes ?

— Je ne pouvais tout de même pas la filer vingt-quatre heures sur vingt-quatre.

Jacques tira le Mab de dessous son aisselle, le lança en l'air le rattrapa au vol — geste déplacé, grotesque, dans ce douillet hôtel turinois — et le remit en place :

— Que tu dis ! Mais maintenant, négro, faut que tu me retrouves Isabella ou ça va être ta fête. Cette nana-là doit la fermer une fois pour toutes. Compris ? Et je suis venu en Italie pour ça, pas pour y admirer la tour de Pise.

— Bien sûr que je vais te la retrouver, dit Marquis Harara, apparemment plein de bonne volonté, mais en fait terriblement ennuyé.

C'était un Nigérien, oui, mais c'était aussi un intellectuel, et qui avait presque toujours vécu en Europe : la vulgarité de ce Blanc lui soulevait le cœur.

Trois jours plus tôt, quand Isabella sortit de la banque où elle travaillait, une petite voiture qui stationnait au bord du trottoir, une Mini Morris, démarra aussitôt et la suivit. Un grand et robuste Noir, au reste beau garçon

en tenait le volant : c'était Marquis Harara. Il suivit la fille jusqu'à l'arrêt du trolleybus, stoppa devant elle et lui ouvrit la portière.

— Monte, dit-il.

Et Isabella Fioretto monta dans la Mini Morris. Le Noir embraya, roulant bientôt dans les rues les plus désertes et les plus sombres du nord de Turin.

— Ils t'ont repérée, Isabella, dit Marquis en s'arrêtant dans l'une des immenses avenues les plus mal éclairées de la périphérie. « Et un type doit arriver de France dans deux jours pour te descendre. »

Résignée, Isabella acquiesça d'un signe de tête : elle s'y attendait. Elle avait passé la trentaine, mais elle était belle, très belle même ; et les occasions de se marier ne devaient pas lui manquer. Toutefois, son caractère fort indépendant faisait qu'elle ne pouvait jamais vraiment s'attacher à aucun homme. Elle en changeait tout naturellement. Souvent. Mais elle avait une très bonne situa tion dans la banque où elle travaillait : elle était le meilleur agent de liaison entre ladite banque et les autres établissements de crédit du Piémont, le meilleur « service » de renseignements bancaires qu'on pouvait imaginer. Un jour, un très joli garçon venu de France, genre Alain Delon, l'avait abordé et — comment dire ? — séduite, sans trop de difficultés. Puis, au cours d'une sorte de lune de miel qui



les avait conduits du côté d'Ivrée à quelque quarante kilomètres de Turin, il l'avait fait parler de son travail. Isabella savait tout sur toutes les banques du Piémont. En bonne Piémontaise qu'elle était, elle aimait infiniment son travail et ne se faisait point prier pour en parler. C'était ce faux Alain Delon qui lui avait fait connaître Marquis Harara. Au bout de quelque temps, trouvant que les renseignements qu'elle lui donnait de son plein gré sur les banques de la région étaient insuffisants, le faux Alain Delon l'avait frappée et torturée pour en savoir davantage. Elle avait tout dit.

Et ce fut alors que commença dans tout le Piémont une longue série de hold-ulps dont furent victimes quantité de banques, même dans les plus petits bourgs. Connaissant on ne pouvait mieux — par Isabella et bien malgré elle — les jours et les heures où les banques visées étaient le plus bourrées d'argent sachant au surplus combien elles comptaient d'employés et quels étaient les effectifs de leur service de sécurité, les gangsters opéraient toujours sans grands risques, passant d'une banque à l'autre. Venus de France, ils y retournaient sitôt leur coup fait. C'était presque trop facile.



Mais la très honnête employée de banque piémontaise — qui ne badinait point avec son travail, même si elle se montrait beaucoup moins stricte quant à ses amours, — cette très honnête employée-là, ne pouvant supporter cette suite de hold-ups, dont elle se tenait pour moralement responsable, décida d'y mettre un terme.

Comment ? En téléphonant anonymement à la police, en lui donnant le nom et le signalement du garçon qui, l'ayant séduite, avait tiré d'elle tous ces renseignements dont la bande avait si bien profité. Puis en précisant aussi qu'il s'agissait là de gangsters qui venaient de France.

Les polices, italienne et française, eurent tôt fait de réduire sensiblement le nombre des hold-ups. Et la bande fut arrêtée presque au complet lors d'une dernière incursion en territoire italien. Durement interrogés les gangsters finirent par donner les noms de leurs chefs, lesquels furent à leur tour arrêtés. Ce fut un sale coup pour le milieu français. Deux seulement des gros bonnets de la bande et une demi-douzaine d'hommes de main, dont Jacques Le Duc, parvinrent à échapper à la police.

Donc, ce soir-là, Marquis Harara était allé attendre Isabella à la sortie de sa banque. Après l'avoir suivie en voiture jusqu'à l'arrêt du trolleybus, il l'avait fait monter auprès de lui et lui avait dit qu'un type allait venir de France pour lui faire son affaire. Dans la Mini Morris, angoissée, brusquement transpirante, Isabella s'était parfaitement rendu compte du danger qu'elle courait.

— Pourquoi me dis-tu tout cela, puisque tu fais aussi partie de leur bande ? avait-elle demandé. Tu cherches à me tromper, ou quoi ?

— Non, avait répondu Marquis, je veux seulement te sauver.

— Et pourquoi veux-tu me sauver ? avait-elle dit.

Marquis avait alors posé sa main noire sur le blanc genou d'Isabella :

— Parce que je t'aime. Je pense toujours à toi. Il y a des nuits où je n'en dors pas. Je te vois, je te serre dans mes bras.

— Ote ta main de là.

— Oui, je l'enlève, mais j'ai envie de toi à en crever.

— Je regrette, Marquis.

Marquis, haletant, s'était efforcé de dominer le désir qui le submergeait :

— Oui, je sais, tu es raciste : tu n'aimes pas les Noirs. Tu



couches avec un Blanc, même si c'est une ordure — mais pas avec un Noir. Jamais !

— Excuse-moi Marquis avait-elle dit.

C'était plus fort qu'elle : les Noirs lui répugnaient.

— Non, je ne t'excuse pas, avait poursuivi Marquis, toujours haletant. « Je pourrais te violer ici, dans cette voiture, mais ça ne me dit rien, j'aime que les femmes soient consentantes. Je sais bien que tu ne me cèderas jamais, sale raciste, mais je veux quand même te sauver. Je te le répète, quitte Turin avant que le tueur n'arrive. Ce n'est pas la peine d'aller très loin. L'important, c'est que personne ne sache où tu es, pas plus ta sœur que les gens de ta banque. »

Il lui avait alors mis de nouveau sa main sur le genou, incapable de résister plus longtemps à l'impulsion irrésistible qui le poussait vers elle.

— Ote ta main.

— Oui, je l'enlève, avait-il dit, amer et humilié. Va où tu veux, mais file. Téléphone-moi de temps en temps, de nuit, comme ça je pourrai te donner les dernières nouvelles.

— Merci, lui avait-elle dit, ôte ta main.

— Oui, je l'enlève.

Jacques Le Duc se tenait aux côtés de Marquis Harara qui conduisait. La Mini Morris stoppa dans une petite rue de la périphérie.

— Voilà ! C'est ici qu'habite

8h

la sœur d'Isabella, dit Marquis.

— Tu crois qu'elle comprend le français ? demanda Jacques.

— Je pense que oui. Je t'attends dans la voiture.

— D'ac, négro. J'en ai pour une minute.

— Troisième étage, précisa le Noir.

Jacques Le Duc s'engouffra dans le couloir, monta rapidement au troisième et sonna. Une jeune femme vint lui ouvrir. Elle s'appelait Anna. C'était la sœur d'Isabella. Très jeune, très douce, les beaux garçons l'intimidaient un peu, et Jacques, quoique tueur de profession, était plutôt bien de sa personne.

— Excusez-moi, dit-il en français, je désirerais parler à Mlle Isabella Fioretto.

— Ma sœur n'est pas là, dit Anna en le faisant entrer et en refermant imprudemment la porte derrière lui.

— C'est ennuyeux, j'avais absolument besoin de la voir.

— Elle m'a dit qu'elle s'absentait de Turin, mais sans me dire où elle allait.

— Dommage ! Il s'agissait de quelque chose d'urgent.

Jacques Le Duc à bien regarder la douce et timide jeune femme, comprit qu'elle ne lui mentait pas, elle ignorait vraiment où se trouvait sa sœur.

Puis il eut envie de rire. Il venait de trouver le moyen de faire sortir Isabella Fioretto de sa cachette. Et il mit brusquement les mains autour du cou de cette gentille et timide jeune





femme, et serra de toutes ses forces, appuyant à fond ses deux pouces contre la carotide jusqu'à en faire craquer l'os. Et ce ne fut seulement que lorsqu'il fut bien sûr que sa victime était morte qu'il relâcha son étreinte. La jeune femme s'écroula sur le sol.

Jacques Le Duc sortit sans même lui accorder un regard, regagna la rue, et sauta dans la voiture aux côtés de Marquis. Riant et ricanant maintenant ouvertement, il tira son paquet de cigarettes de sa poche, en prit une et se la mit au coin des lèvres sans l'allumer.

— Fonce, négro, et arrête-toi dès que tu verras un bar : faut qu'on téléphone. (Il continuait de ricaner.) J'ai trouvé le moyen de faire sortir Isabella de sa planque. (Il ricanait et riait doucement, mais avec un plaisir évident.) Je vais te dire, j'ai buté sa frangine. Alors qu'est-ce que tu crois qu'il va se passer ? Les Ritals, c'est bien connu, ont le sens de la famille, aussi, quand notre petite copine lira dans le canard qu'on a étranglé sa frangine, elle radinera fissa à Turin, pour l'enterrement, les couronnes et le toutime. Et je te la descendrai de première. Facile ! (Il avait dit : « Je te la descendrai de première » avec l'air ravi du connaisseur qui se régale à l'avance du fini d'un travail.) Maintenant tu vas téléphoner aux flics, anonymement, et tu leur dira que, telle rue, tel numéro, tel étage, ils trouveront une bonne femme morte,

10h



étranglée. Je ne veux pas que ça traîne ; je veux qu'on sache tout de suite que la frangine d'Isabella s'est fait buter et que ce soit dans les canards de demain matin.

Marquis ne put faire autrement que de s'exécuter. Au premier bar qu'il aperçut, il téléphona à la police et dit, avec les détails adéquats, que la sœur d'Isabella avait été assassinée. Puis, Jacques lui donna quartier libre. Alors, Marquis rentra rapidement chez lui et s'assit auprès de son téléphone, attendant un éventuel appel d'Isabella. Elle lui avait déjà téléphoné la nuit d'avant, et il lui avait dit que Jacques Le Duc, le tueur, venait d'arriver. Il attendit tout le jour et toute la nuit. En vain. Il ne pouvait pas l'appeler car il ignorait où elle se trouvait. Il n'avait pas voulu le savoir et il lui avait dit pourquoi :

— Tu comprends, on pourrait se rendre compte que je suis en cheville avec toi ; et on me torturerait sûrement pour savoir où tu te planques, et je finirais par le dire. Alors il vaut mieux que tu gardes ça pour toi, et changes d'endroit tous les deux ou trois jours. Si tu tiens trois semaines, un mois, ils finiront peut-être par en avoir marre et ils te ficheront la paix. Ils te laisseront la vie sauve.

Mais, cette nuit-là, Isabella ne l'appela point, et il ne put donc lui dire de ne pas revenir à Turin, même si elle lisait dans les journaux que sa sœur avait été assassinée, — car il y allait de sa vie.

Oui, c'est vrai, les Italiens ont le sens de la famille. Le lendemain quand elle lut dans les journaux que sa sœur Anna avait été étranglée, Isabella comprit aussitôt que c'était parce que, ne le sachant pas, elle n'avait pu dire où elle se cachait. Horrifiée, bouleversée, oubliant toute prudence, elle accourut à Turin, y reconnut le cadavre d'Anna dans la sinistre chambre froide de la morgue, puis se ren-

dit aux pompes funèbres, suivant ce faisant et sans s'en douter, un itinéraire qui devait la conduire à la mort et que Jacques Le Duc avait évidemment prévu.

La dernière étape en était l'appartement qu'elle habitait avec sa sœur et où celle-ci avait été assassinée. Et elle y alla, afin de mettre un peu d'ordre dans tout ce qui avait appartenu à la pauvre morte, — toujours le sens de la famille.

Ou plutôt elle tenta d'y aller.

Elle n'y parvint pas, car Jacques Le Duc montait la garde, depuis des heures, devant l'entrée de l'immeuble. Il ne la connaissait pas, mais Isabella ressemblait tellement à sa sœur Anna qu'il sut tout de suite que c'était elle. Il lui barra le chemin alors qu'elle allait s'engager dans le couloir.

— Saute dans cette bagnole, près du négro qui est au volant ou je te bute.

Isabella n'eut pas le choix. Elle se rendit compte qu'elle était tombée dans un traquenard, mais elle n'y pouvait rien. Elle monta donc dans la Citroën bleu noir de Jacques Le Duc et s'assit aux côtés de Marquis, en faisant mine de ne le point connaître. Le tueur, lui, prit place sur le siège arrière, son Mab calibre 9 au poing.

— Chimpanzé de mes bottes, mène-nous dans un petit coin tranquille : faut que je dise deux mots à mademoiselle.

Le Noir acquiesça d'un signe





de tête. Il savait que ce que Jacques voulait c'était un endroit suffisamment écarté et désert pour y descendre Isabella. Rien d'autre.

— Allons vers la colline, dit-il.

— Où tu voudras, je m'en fous. Mais allons-y tout de suite.

La Citroën traversa Turin, franchit le Pô et commença de gravir la colline.

— Ici, ce sera au poil, dit Jacques Le Duc quand, ayant presque atteint le sommet de ladite colline, ils se retrouvèrent sur un tronçon de route où ne se voyait personne, non plus que la moindre maison. Brandissant alors son Mab, il en appuya le canon contre la nuque d'Isabella :

— Bouge pas, moucharde de mon cœur, ça te fera moins bobo.

Il n'eut pas le temps d'appuyer sur la détente : Marquis Harara se retournant d'un coup lui vida tout le chargeur de son modeste Beretta calibre 7,65 en pleine figure. Et ladite figure se couvrit aussitôt de cratères pareils à ceux qui se voient sur la face visible de la lune, mais qui dégouttaient de sang. Le tueur était mort. Épouvantée, Isabella fondit en sanglots. Elle avait senti le froid du canon du Mab contre sa nuque, et c'était là une sensation qu'elle ne pourrait jamais plus oublier.

— Ne pleure pas, Isabella, dit Marquis en lui mettant instinctivement sur le genou une main



qui tendait prudemment à monter, mais qui s'arrêta. « Tu n'as plus rien à craindre maintenant. »

— Mais ils te descendront, dès qu'ils sauront que tu as tué Jacques, dit-elle, sanglotant toujours.

— Sûrement, mais l'important c'est que tu t'en sois tirée.

La main montait, et Marquis, ne se dominant plus, ne parvenait pas à la retenir,.

— Ôte ta main, ôte ta main, je t'en prie, dit durement Isabella, entre deux sanglots.

« Oui, oui, oui, sale raciste, pensa le Noir, l'affreux négro va ôter sa main, ne pas souiller le beau lys blanc. Oui, oui, oui. »

Il pensa cela, mais ne le dit point. Puis il ôta sa main et dit calmement, en bon Africain intellectuel qu'il était :

— Descends, file, disparais. Laisse-moi faire, je vais m'occuper du petit copain qui se trouve sur le siège arrière.

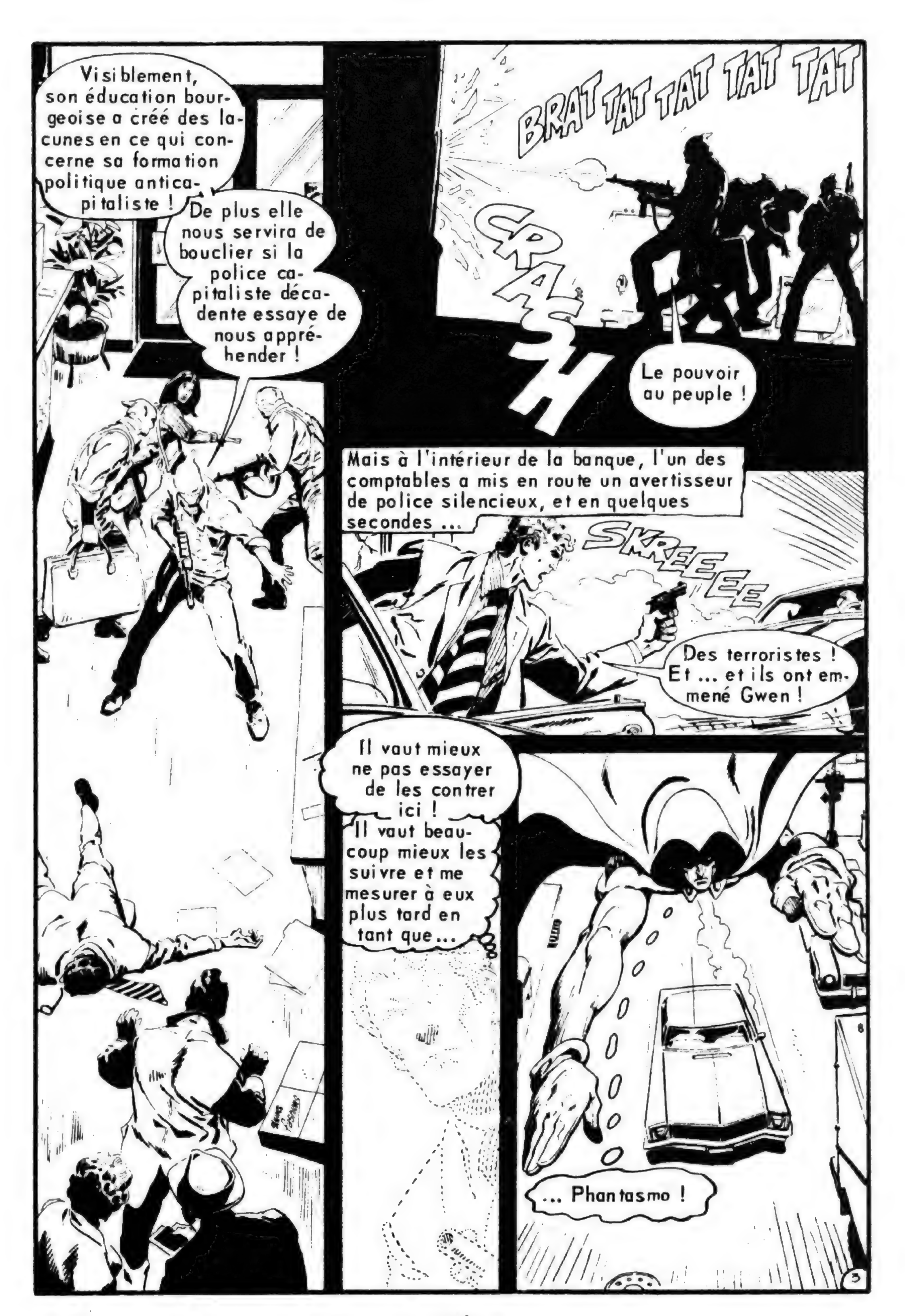
Et de la Citroën, il la regarda s'éloigner sur la route déserte, puis disparaître au premier tournant, avec toujours, lui, au creux de la main, la sensation de son genou, à cette sale raciste.

FIN

Extrait du livre :
Les nymphettes meurent aussi !
Paru chez Plon


Dans le monde des mortels, il est Jim Corrigan, détective confirmé, mais pour la vermine de la pègre, il est Phantasmo, terrifiant spectre lié à la Terre qui poursuit le Mal d'une effrayante vengeance venue d'au-delà de la tombe.
Lisez, si vous l'osez ...
LA VOIX QUI CONDAMNAIT...
Gasp !


Le milieu de la matinée dans une agence du bas de la ville d'une banque de New York. La jolie jeune femme qui est à la caisse est Gwendolyn Sterling. Elle est sur le point d'effectuer un dépôt ...
Comment allez-vous aujourd'hui Susan ?
Très bien, miss Sterling. Il fait si beau dehors !
Et ces gens, pour le cas où vous n'auriez pas lu les derniers journaux, sont des membres de la Symbiosis Liberation Army. Ils sont sur le point d'effectuer un ... retrait.
Que personne ne bouge ! Vous allez vivre un des cauchemars de la banque !
Gasp !
– Jetez tout droit l'argent dans ce sac et il ne vous sera fait aucun mal.
C'est vous le gérant ?
Ou ... oui ! Je ... unghhh !
BRAT TAT TAT TA
Il aurait mieux valu qu'il ne soit personne
V ... vous l'avez tué ... de sang-froid !
Les gérants de banque sont des membres de l'ancienne garde fasciste et doivent être liquidés sans merci !
J'ai tout l'argent des comptoirs. Il doit y avoir trente ou quarante mille !
Alors filons ! On l'emmène avec nous !


Visiblement, son éducation bourgeoise a créé des lacunes en ce qui concerne sa formation politique anticapitaliste !
De plus elle nous servira de bouclier si la police capitaliste décadente essaye de nous appréhender !
BRAT TAT TAT TAT TAT
CRASH
Le pouvoir au peuple !
Mais à l'intérieur de la banque, l'un des comptables a mis en route un avertisseur de police silencieux, et en quelques secondes ...
SKREEEEEE
Des terroristes ! Et ... et ils ont emmené Gwen !
Il vaut mieux ne pas essayer de les contrer ici !
Il vaut beaucoup mieux les suivre et me mesurer à eux plus tard en tant que...
... Phantasmo !

Pour le moment ...

Combien de temps allez-vous me garder ici ?

La femme ! Carter, ouvre le sac ! Regarde combien on a piqué !

Dac.




Je ne sais pas comment tu t'es arrangé pour te fourrer dans le sac, mais ça va être ton enterrement !
Je n'ai jamais eu d'enterrement ...
Les balles ! E ... elles le traversent !
BLAM
BLAM
BRAT TAT T


Je n'ai même pas une tombe ... que je puisse appeler mienne ! C'est plutôt ironique quand on pense que vos vies sont des simulacres de l'humanité réelle...
Re ... regardez !
Gasp !


... même vous, vous jouirez du repos éternel qui m'a été refusé !
NGYAAAAAAAAAAA...


Pendant un moment, la pièce semble être suspendue dans le temps, immobilisée par l'affreux sifflement du serpent et les pitoyables hurlements de ses victimes ; puis ...
Tout va bien, Gwen ! Je vais te délivrer dans une minute !
Oh, Jim ! Grâce au ciel, te voilà !
Oh serre-moi, Jim ! Je t'en prie ! Ce ... ce serpent ... c'était horrible !
Allons Gwen ... Je vais aller chercher leur voiture et te reconduire chez toi.


Et ainsi ...
Jim ! Ç ... ça m'est égal si tu es un fantôme ! Je ... je t'aime. Je veux que tu m'épouses.
Oh, c'est une idée magnifique ! Il n'y a rien que je préfère entendre au bavardage de petits zombies courant autour de la maison !


Jim ! ... je t'en prie ...
Ecoute, je suis navré Gwen, mais te rends-tu compte de ce que tu demandes ?
... je demande à être aimée juste comme n'importe ...


Gwen ! Je suis un homme mort ! Un fantôme ! Pour l'amour du ciel, je ne respire même pas ! C'est ça que tu veux, un mari qui doit passer toutes ses heures à faire semblant d'être vivant ?
Il n'y a aucune chance que tu redeviennes vivant ?
Oh bien sûr ! Les types là-haut ont promis de revoir mon cas aussitôt que j'aurai extirpé tout mal de la surface de la Terre !
Dès que tu ...


Tu as bien entendu! Et d'après ce que j'ai vu du boulot jusqu'ici, je ne conseillerais à personne de rester sur un pied jusqu'à ce que je l'aie terminé !
Alors, c'est ...
Je crois bien que oui, Gwen ! Comme les choses se présentent, nous ne faisons que nous blesser l'un l'autre. Crois-moi ... il vaut mieux que je parte !
Comme tu voudras Jim !
Je ne t'oublierai jamais !
7


Cette nuit-là, dans le calme de son appartement, un Jim Corrigan tourmenté arpente le plancher sans repos.
Je ne peux pas continuer ainsi ! Je ne peux pas !
Les autres hommes ont une épouse et une famille. Ils font l'expérience des joies et des peines de la vie, et quand ils meurent, ils peuvent compter sur la paix du repos éternel !
Mais je n'ai rien de tout cela ! Je ne suis ... ni vivant ... ni mort ! Je suis une espèce de chose sans vie, condamnée à porter une sorte d'horrible, d'inhumaine vengeance que je puis à peine comprendre !
Je vous en prie, relevez-moi de ma mission ! Laissez-moi de nouveau être un homme. Laissez-moi épouser la femme que j'aime ! Je vous en prie ...
Maintenant Jim Corrigan se détourne de la fenêtre, inconscient du fait que quelque part au-delà des étoiles, dans un domaine de nuages dorés et de lumière rayonnante, son appel angoissé est sur le point de ... recevoir une réponse ...
Quand tu t'éveilleras, Jim Corrigan, l'humanité à laquelle tu aspires sera de nouveau tienne !
Peut-être la mission que je t'ai confiée ... est-elle en effet au-delà des possibilités d'un homme ! Peut-être le fait d'être de nouveau vivant t'apportera-t-il le bonheur. Je l'espère !
8


Et ainsi, le lendemain matin ...
Je me sens si drôle ce matin ! Comme si ... oh ! Le téléphone ...
RINGG
Jim, ici le capitaine Stanley ! Quelques-uns de nos hommes ont coincé Nick Shawn dans une maison de Broome Street.
Nick Shawn ? Je le connais, c'est le tueur du gang Mac Laren !
Exactement ! Je sais que tu as essayé d'épingler McLaren et sa bande alors j'ai pensé que je devais te laisser t'occuper de ceci.
Merci ! Je file directement là-bas.
Jim, sois prudent ! Il est bien armé et ce n'est pas pour rien qu'on l'appelle «Nicky l'Astucieux» !
Quelques minutes plus tard ...
Il est terré près de cette fenêtre du troisième étage, lieutenant !
On a fait évacuer le bloc et nous avons des tireurs d'élite sur les toits, mais il a un pistolet et un fusil et il nous force à nous tenir à couvert !
Vous avez essayé du gaz lacrymogène ?
Ça n'ira pas, lieutenant ! Les récipients de gaz rebondissent sur la grille de la fenêtre.
Est-ce qu'il y a un moyen d'y arriver par l'arrière ?
Négatif, lieutenant. Il a bouclé la porte. Il n'y a qu'un moyen, c'est l'escalier de secours. Il faudra ... Hé! Où allez-vous ?
Je monte par l'escalier de secours. Couvrez-moi !
9


Ne faites pas ça ! Vous allez vous faire tuer !
On ne peut pas parler raison avec ce Corrigan. Je te jure, il a quelque chose d'étrange !
Ses projectiles ne peuvent pas me faire de mal. Plus tard, je dirai que je portais un gilet pare-balles ou quelque chose comme ça.
Ce flic monte par l'escalier de secours ... il doit être cinglé !
Mais je vais attendre qu'il soit tout près avant de l'épingler ... l'inflation a fait grimper le prix des balles, c'est affreux !
BLAM BLAM BLAM
Bon, Nicky ! Jette tes armes et lève les mains !
BLAM
Je crois que mon appareil acoustique est détraqué, roussin ... qu'est-ce que tu dis ?
Les balles du gangster l'atteignent à la poitrine et à l'épaule et Jim Corrigan trébuche contre la balustrade de fer ...
BLAM
Je suis touché ! Je saigne ! Mais c'est imposs ...
... et dégringole comme une poupée de son dans la rue ...
Il a eu le lieutenant ! Vite ! Demandez une ambulance par radio !
POLICE



Bientôt ...
Doucement maintenant ! Cet homme a reçu trois balles et il a perdu beaucoup de sang.
Il s'en tirera ?
Je n'en sais rien ...
Pendant une semaine, Jim Corrigan reste entre la vie et la mort. Mais finalement ...
Vous êtes suffisamment bien pour recevoir votre premier visiteur, Lt Corrigan ! Pour le moment, il attend dehors.
Je parie que c'est un petit homme fâché avec très peu de cheveux et une moustache noire.
Ha, ha ! Eh bien oui, c'est exact ! Comment avez-vous ...
Alors te voilà, tête de mule !



Le docteur me dit que tu vas survivre malgré tous les efforts que tu as faits pour te sui-cider ! Qu'est-ce que tu te crois ? Immortel ? Tu ...
Ton coup a tué Shawn, il est mort ! Et laisse-moi te dire quelque chose, Jim ! Il s'en est fallu de peu que toi-même tu de-viennes un fantôme !
Moi, un fantôme ? Croyez-moi capitaine, il y a des années que je ne me suis senti si vivant !
12



KUNG FU, LUTTE, COMBAT, ACTION, AVENTURE, MIEUX QU'UN HÉROS, C'EST
RICHARD DRAGON
COMICS POCKET
Un livre de bandes dessinées en vente chez votre fournisseur habituel.


Voilà presque deux semaines que je n'ai vu Jim ! Il me manque tellement, mais je me suis promis de ...
Hé, ma jolie ! Tu vas nager toute seule dans ce grand bassin ?
Jim ! Oh ! ... Est-ce que je ... T ... ton bras ! Q ... que lui est-il arri ...
Blessé en service ! Ça nous arrive souvent à nous, flics ! Qu'est-ce qu'il y a ? Tu ne regardes jamais la T.V. ?
13


Mais je croyais
que tu ne pouvais pas
être blessé ! Je
pensais ...
Tu parles trop !
Tu aimerais qu'on se marie
mardi prochain ?
... C'est vrai ? ...
Ecoute ! Tu veux
m'épouser ou pas ? Je suis
un type occupé ! Je
n'ai pas ...
fin



Le 25 février 1893, vers trois heures de l'après-midi, un « médium » fameux, le professeur Benjamin Hawenport, — « Hawenport », c'est-à-dire « port du salut », — et miss Ida Soutchotte, une jeune personne très pâle qui se prêtait depuis plusieurs années déjà aux expériences du professeur, achevaient de dîner dans leur chambre au second étage de Devonshire-Hôtel, à New-York.

Fameux, M. Benjamin Hawenport l'était en effet, mais il devait sa notoriété à des moyens peu avouables, assurait-on. Les « spiritualistes » sérieux se gardaient bien d'avoir en lui la confiance qu'ils témoignaient hautement à M. William Crookes ou à M. Daniel-Douglas Home. « Les plus durs assauts qu'ait eus à subir notre cause, dit l'auteur de l'*Histoire du Spiritualisme américain,* viennent de médiums rapaces et sans principes qui, lorsque les manifestations ne se produisent pas aussi vivement que les circonstances l'exigent, ont recours à l'imposture pour se tirer d'affaire ». Le professeur Benjamin était de ces médiums.

En outre, il courait sur son compte d'assez étranges histoires de vols à main armée, sur les routes, dans l'Amérique du Sud, de tricherie au jeu dans les tripots de San-Francisco, de revolvers trop vite déchargés sur d'inoffensives

dupes ; on contait presque à haute voix que la femme du professeur, trahie, ruinée, battue, était morte de chagrin.

Mais, malgré ces bruits fâcheux et grâce à l'adresse de ses supercheries, M. Benjamin Hawenport ne laissait pas d'exercer une influence considérable sur les âmes simples, faciles à berner. On aurait difficilement persuadé à bon nombre d'honnêtes gens des deux mondes qu'ils n'avaient pas vu, entendu, touché même, grâce à lui, les esprits corporalisés de leurs frères, de leurs mères, ou de leurs sœurs. Il était, d'ailleurs, fort bien servi par un visage fatal, au teint brun, aux yeux profonds, pleins de lueurs farouches, à la bouche toujours tordue d'un rictus démoniaque, et par l'emphase presque prophétique de sa parole ; — Satan-charlatan.

Quand le garçon d'hôtel se fut retiré (il n'alla pas très loin) en emportant les plats du dessert :

— A propos, dit le « médium » à miss Ida, il y a séance ce soir chez mistress Joanna Hardinge. Beaucoup de monde ; des personnages importants ; deux ou trois millionnaires. Tu cacheras sous ta jupe l'étoffe de gaze dont se voilent les apparitions, et la perruque de femme, la perruque blonde.

— Comme il vous plaira, Benjamin, répondit Ida Soutchotte d'une voix résignée.



2



Le garçon l'entendit aller et venir par la chambre ; après un silence, elle demanda :

— Qui donc voulez-vous évoquer, Benjamin ?

Il y eut un grand éclat de rire, bruyant, grossier, brutal ; la chaise geignait sous les sursauts du rieur.

— Devine !

— Comment devinerais-je ? dit-elle.

— Je veux évoquer... ma femme !

Et ce fut un nouvel éclat de rire, plus bruyant, plus brutal, avec de la colère et de la menace dans la gaieté.

Mais Ida avait jeté un cri.

A un sourd frôlement d'étoffes, celui qui écoutait à la porte comprit qu'elle se traînait à genoux sur le tapis.

— Benjamin ! Benjamin ! Tu ne feras pas cela ! dit-elle avec des sanglots.

— Pourquoi pas ? On prétend que j'ai rendu Mistress Hawenport malheureuse. C'est une légende qui me nuit. Elle sera détruite quand on aura entendu l'esprit de ma femme me parler tendresse. Car vous m'adresserez d'outre-tombe des paroles fort tendres, n'est-ce-pas, miss Soutchotte ?

— Non ! Non ! Tu ne feras pas cela ! Tu ne peux pas songer à le faire. Ecoute-moi, je t'en conjure. Depuis quatre ans que tu m'as prise avec toi, je t'ai toujours obéi ; tout ce que tu as voulu, je l'ai fait ; tout ce que tu m'as imposé, je

l'ai enduré. J'ai trompé, j'ai menti comme toi, j'ai appris à simuler le sommeil des somnambules, les crises, les extases ; des poids d'hommes assis sur mes reins, des épingles dans la chair de mes bras, et je n'avais pas un tressaillement, je ne poussais pas une plainte ! Plus encore: derrière le rideau, imitant des voix lointaines, j'ai fait croire à des mères, à des épouses, que leurs fils, leurs maris venaient de l'autre monde pour leur parler, et, dans les salons, entre les meubles, sous les lampes baissées, vêtue d'un linceul ou d'un voile qui a l'air d'une brume, j'ai osé être la forme vague où des yeux aveuglés par les larmes reconnaissent des êtres chers. Oh ! Ces sacrilèges ! Si tu savais comme j'en avais peur ! Tu parodies sans crainte les éternels mystères, parce que tu n'y crois pas ; moi, je suis pleine de doutes et de terreurs. Dieu ! Si, un jour, au moment même où je me donne pour lui, le mort se dressait devant moi, effrayant, levant les bras, avec des malédictions ! C'est à ces épouvantes que je dois la maladie de cœur dont je souffre et dont je mourrai ; c'est par elles que je languis et que je me traîne, fiévreuse, malade, exténuée. Eh bien ! N'importe ! Je suis à toi, toute. Dispose de moi, tu le peux, je le veux. Me suis-je jamais plainte ? Mais, aujourd'hui, Benjamin, ce que tu demandes, c'est trop.



Le soir de ce jour, un peu avant minuit, dans le salon de mistress Joanna Hardinge, quarante personnes étaient assises, tournées vers le rideau qu'écarterait tout à l'heure l'apparition de l'Esprit ; une





seule lampe, lueur très faible, dans un coin de la pièce, cette clarté qui sert à faire voir les ténèbres plutôt qu'à les éclairer, et, sur toutes les choses, vagues, troubles, pendant que, dans le grand silence, haletaient des souffles anxieux, les flammes du foyer mettaient de furtives lumières, pareilles à des esprits errants.

Jamais le professeur Benjamin Hawenport n'avait été aussi extraordinaire que ce soir-là. Le monde des esprits lui obéissait, sans résistance, comme à son souverain légitime : il était bien le prince tout-puissant des âmes ! On avait vu des mains sans bras cueillir des fleurs dans les jardinières ; un accordéon, mis en mouvement par un être inaperçu, avait joué d'exquises mélodies ; des coups frappés dans tous les meubles avaient répondu avec le plus remarquable à-propos aux questions les plus imprévues. Même le professeur, entré en extase somnambulique, s'était élevé du parquet jusqu'à une hauteur de trois pieds environ, — d'après la mesure prise par mistress Joanna Hardinge, — et, les deux mains pleines de braises rouges, il s'était promené en souriant, pendant tout un grand quart d'heure, dans l'air !

Mais l'expérience la plus intéressante, la plus décisive, promise dès le commencement de la séance, serait l'appari-

tion de mistress Arabella Hawenport.

— L'heure est venue ! dit le « médium ».

Tandis que toutes les poitrines battaient d'une impatience qui a peur, tandis que tous les yeux s'écarquillaient démesurément dans l'espoir effrayé de la vision prochaine, Benjamin Hawenport se tenait debout près du rideau ; dans la pénombre, très grand, échevelé, des lueurs d'enfer sous les paupières, comme plein d'un démon, ou démon lui-même, il était vraiment terrible, et beau.

— Venez, Arabella ! dit-il d'une voix qui ordonne, avec le geste du Nazaréen devant le tombeau de Lazare.

On attendait...

Soudain, un cri derrière le rideau ! Le cri aigu, déchirant, de la terreur suprême ! Un cri dans lequel fuit une âme !

Les assistants frémirent, mistress Joanna faillit s'évanouir ; le « médium » lui-même avait paru étonné.

Il se remit en voyant remuer le rideau qui, lentement soulevé, livra passage à l'Esprit.

C'était une jeune femme aux longs cheveux blonds, très belle, très pâle, enveloppée dans des étoffes blanches, et dont la poitrine sans voile avait sous le sein gauche une plaie saignante où tremblait un couteau.

Tous reculèrent, debout, poussant leurs chaises vers le mur ; ceux qui eurent la pen-



6i



sée de regarder le « médium » virent qu'il frissonnait, affreusement blême, et reculait, lui aussi.

Mais la jeune femme, mistress Arabella, — la « vraie », qu'il reconnaissait bien, — elle était venue puisqu'on l'avait appelée ! — marcha tout droit vers Benjamin Hawenport, qui, stupide, livide, mettait les mains sur ses yeux, pour éviter le terrible spectacle, et fuyait de meuble en meuble ; elle mouilla dans sa plaie les doigts de sa main grêle, et sur le front du « médium » agenouillé dans une épouvante éperdue, elle laissa tomber, goutte à goutte, le sang, en disant d'une voix lente et lointaine, pareille à l'écho d'une plainte : « C'est toi qui m'as tuée »!

Alors, comme il se roulait sur le parquet avec des râles d'agonie, on ralluma les lampes.

L'Esprit avait disparu.

Dans le cabinet voisin, derrière le rideau, on trouva le cadavre de miss Ida Soutchotte, la face convulsionnée : une rupture d'anévrisme, dit un médecin qui se trouvait là.

C'est pourquoi le professeur Benjamin Hawenport comparaît seul devant le jury de New-York, sous l'inculpation d'avoir assassiné sa femme, il y a quatre ans, à San-Francisco.

FIN

(V. L.)


Les deux hommes vivaient à près d'un siècle et à un demi-monde l'un de l'autre et pourtant ils n'avaient qu'une âme et partageaient aussi la terreur d'une horrible catastrophe et les effroyables tourments des ...
FLAMMES DE JAVA
Par un après-midi du mois d'août 1975, ce fut un jeune homme bien désorienté qui se rendit à son rendez-vous avec un psychologue, le Dr Bruce Fordyce.
Ce n'est pas seulement que ce fantôme me hante, docteur. Je suis aussi amoureux d'une jeune fille qui a vécu il y a cent ans.
La jeune fille de ce tableau ? Amoureux est peut-être un mot exagéré. Disons que vous appréciez sa beauté.
Son nom figure au dos de la toile, Letu ... et aussi : août 1883, Java. J'ai trouvé ce tableau au Marché aux Puces et depuis j'ai le même rêve chaque nuit. Je vois Letu telle qu'elle est là-dessus et elle me crie : « Au secours, par pitié, ne m'abandonnez pas ! »


Ses cris et ses supplications déchirantes me font m'éveiller en sueur. Je vois alors le fantôme debout au pied de mon lit. Il me regarde comme pour m'enjoindre de l'oublier, mais je ne peux pas. Ah, si je pouvais retourner en arrière et découvrir ce que tout ceci veut dire !


Si tout est si clair, c'est que vous êtes peut-être la réincarnation de l'homme qui a peint ce tableau. Je pourrais essayer de renvoyer votre âme dans son corps ...
Alors, pour l'amour du ciel, faites-le !


J'utiliserai l'hypnose mais je dois vous avertir qu'il y a du danger. Ce fantôme vous a prévenu.
Officiellement, je suis trop sophistiqué pour croire au surnaturel, mais il se trouve que j'y crois.


Je crois aussi à la réincarnation, mais je ne puis vous garantir le retour de votre âme.
S'il existe une chance pour moi de rejoindre Letu, de lui parler, tout le reste importe peu.


Dans la pièce obscure, le chant monotone du médecin rythme le balancement du pendule brillant jusqu'à ce qu'apparaisse un étrange ectoplasme.
Pars! Retourne à la vie qui était la tienne il y a des années, rejoins...
...le corps de l'homme que tu étais alors.


L'âme de Tom s'échappa à travers le temps pour se retrouver dans le corps de Howard Chester, par une journée d'août 1883. Ce jour-là, Letu et lui avaient gagné en canot l'île toute proche de Krakatoa.
Est-ce que nous allons passer toute la journée de cette façon ?
J'ai presque fini chérie.


Mais les tressaillements de ce maudit volcan font trembler mon pinceau.
Il y a une heure que tu me dis cela.
Soudain, il eut un frisson de terreur sous l'effet d'un pressentiment qu'il ne pouvait s'expliquer.

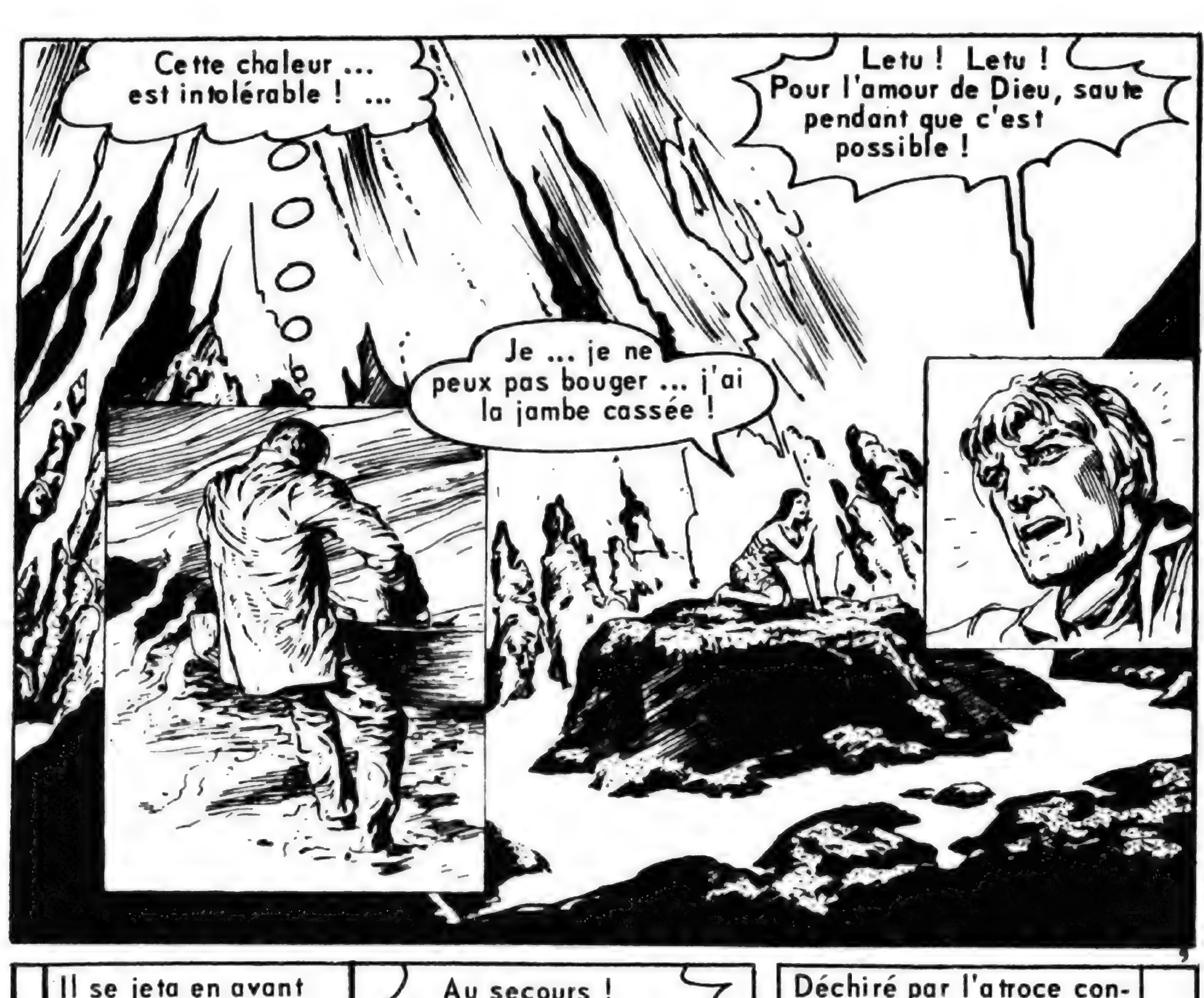

C'était comme si la main glaciale de la mort venait de le toucher.
Ce n'est rien. Le vieux Krakatoa grogne toujours quand il n'est pas content.


Une peur intense l'envahit jusqu'à l'âme.
Encore une minute ! C'est tout ce qu'il me faut ...


Un dernier coup de pinceau puis il écrivit en tremblant : « Letu, août 1883, Java » au dos de la toile. Mais son soupir de soulagement se transforma très vite en gémissement de terreur ...
Oh seigneur! C'est un fantôme! Un hideux fantôme!
Quoi ? Il n'y a là que de la fumée.



Soudain le grognement hargneux du grand cratère se transforma en un sifflement coléreux tandis que pierres et blocs de roches s'envolaient vers le ciel.
VUHROOOOOM
C'est une éruption ! Il faut partir d'ici !
Alors se produisit la plus fantastique explosion que le monde ait jamais connue. Dans sa fureur le volcan déchaîné paraissait décidé à se détruire lui-même.
Le souffle brûlant de la déflagration jeta Howard loin dans les eaux bouillonnantes.
Letu ... il faut que je lui porte secours !


Cette chaleur ...
est intolérable ! ...
Letu ! Letu !
Pour l'amour de Dieu, saute pendant que c'est possible !
Je ... je ne peux pas bouger ... j'ai la jambe cassée !


Il se jeta en avant mais dut bien stopper devant la chaleur que dégageait la lave brûlante.
Je ne peux pas ... l'atteindre !
C'est une véritable fournaise ! Je ne crois pas pouvoir en supporter davantage !
Au secours ! Je t'en supplie ! Par pitié, sauve-moi !


Déchiré par l'atroce conflit intérieur, il demeura cloué sur place.
Je vais mourir si je tente quelque chose. Je suis jeune, ma vie est encore devant moi ... je ne peux pas ...
5


Il ne me reste que quelques secondes pour me sauver ...
Et je l'entends encore ! Arrête Letu ! Cesse de m'appeler ! Laisse-moi en paix !
9
Mais ce jour du mois d'août 1975, un macabre indice fut révélé dans le bureau du Dr Fordyce.
Que se passe-t-il Mlle ?
Le malade dont vous m'aviez dit de m'occuper, docteur ... il lui est arrivé quelque chose !
Howard Chester est-il demeuré sur place pour mourir avec sa bien-aimée ? Il n'existe pas de documents le concernant après cette date.
6












Directrice de la publication
Janine KEIRSBILK

LES PUBLICATIONS AREDIT
357 Bld Gambetta
59200 TOURCOING



SOLUTION DES JEUX

LES CHIFFRES CROISÉS

2 - 4 - 8 - 1 - 9
1 - 1 - 1 - 6 - 7
3 - 3 - 9 - 7 - 2
5 - 2 - 7 - 3 - 4
8 - 6 - 2 - 4 - 8

SOLUTION DU « CHASSE-LETTRE » : SOLEIL.

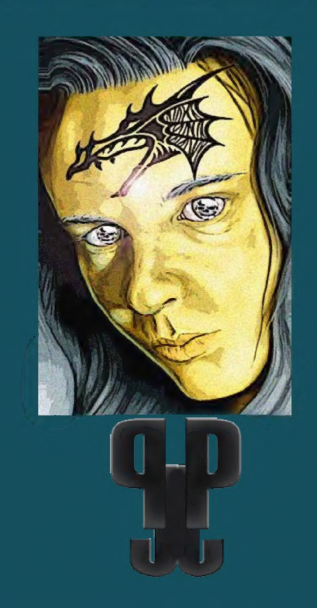
N° C.P. 60 515
Imprimé en France

Imprimeries de Champagne
Langres - Chaumont
Dépôt légal 0.424





Scanné et corrigé par



Ne pas déranger, je bosse







SHELLTRIE DISTRIBUTION
présente
L'INCROYABLE
HULK
JUIN
1979
AU
CINÉMA
MAIS
TOUJOURS
EN
BANDES
DESSINÉES
COULEURS
Artima
COLOR
Marvel
SUPER
STAR
AVEC
GAMMA
LA BOMBE QUI A CRÉÉ
HULK
TRÈS BIENTÔT
UN ALBUM
GÉANT
COULEURS
L'INCROYABLE
HULK
MLP